BnF Gallica

Théâtre complet : textes remaniés par l'auteur avec l'historique de chaque pièce, suivis des souvenirs de l'auteur.... [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Curel, François de (1854-1928). Auteur du texte. Théâtre complet : textes remaniés par l'auteur avec l'historique de chaque pièce, suivis des souvenirs de l'auteur.... Tome III / François de Curel,.... 1919-1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

FRANÇOIS DE CUREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE
SUIVIS DES SOUVENIRS DE L'AUTEUR

TOME III

L'INVITÉE
LA NOUVELLE IDOLE

PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE
MCMXX

12e Édition

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

THÉATRE COMPLET

DE

FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

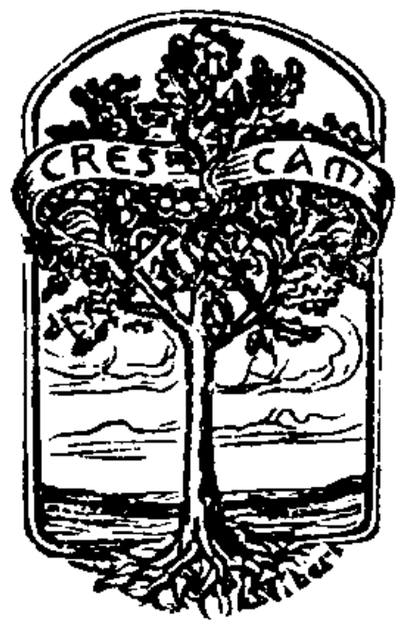
FRANÇOIS DE CUREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE
SUIVIS DES SOUVENIRS DE L'AUTEUR

TOME III

L'INVITÉE
LA NOUVELLE IDOLE



PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

35 exemplaires sur vieux japon à la forme
(dont 5 hors commerce),
numérotés de 1 à 30 et de 31 à 35.

13 exemplaires sur chine (dont 1 hors commerce),
numérotés de 36 à 47 et 48.

260 exemplaires sur vélin de Rives (dont 5 hors commerce),
numérotés de 49 à 303 et 304 à 308.

HISTORIQUE

DE

« L'INVITÉE »

HISTORIQUE

DE

« L'INVITÉE »

L'Envers d'une sainte avait été représentée en janvier 1892. Au cours des répétitions de cette pièce j'avais écrit *les Fossiles*, et pendant l'été qui suivit, du 15 mai au 9 juin 1892, j'ai composé *l'Invitée*.

Étant à la recherche d'un sujet, j'ai réfléchi qu'après avoir montré, dans *l'Envers d'une sainte*, une âme d'amoureuse conservée par la vie religieuse, il pouvait être intéressant d'étudier une âme intellectuellement et passionnellement au niveau de la première, mais distraite par une existence mondaine. C'est ainsi que je suis arrivé à concevoir l'aventure d'une Mme de Grécourt rompant avec son milieu, et renonçant pour l'éternité à l'homme de son choix, absolument comme Julie Renaudin. En celle-ci j'avais peint un caractère concentré dans l'étuve monacale, tandis que la première laisse voir ce qui reste d'un caractère de même espèce après des années dissipées en vaines coquetteries.

L'Invitée à peine terminée, je la lisais à quelques

amis du Théâtre-Libre, au premier rang desquels se trouvait, bien entendu, Antoine. Effet médiocre. La pièce paraissait grise. Malgré ce mauvais présage, je la portais immédiatement à la Comédie-Française et bientôt se répandait le bruit que j'avais présenté une très jolie pièce que l'on recevrait certainement, et sur laquelle les sociétaires ne tarissaient pas d'éloges. La nouvelle ne tarda pas à m'être confirmée par M. Paul Perret, qui venait d'être nommé lecteur au Théâtre-Français. Mon œuvre avait été une des premières soumises à son jugement, il avait conclu en sa faveur, et il était ravi de me l'annoncer.

Cependant les semaines passaient sans m'apporter la notification officielle de la réception, et ma patience, qui n'était pas, en ce temps-là, de premier ordre, commençait à se lasser, lorsque M. Carré, directeur du Vaudeville, me demanda si je n'avais pas une pièce à lui proposer. Mais si, j'en avais une, et le bon apôtre ne l'ignorait pas! Puisqu'on ne daignait pas me renseigner sur le sort de *l'Invitée* n'était-il pas de bonne guerre de la porter là où l'attendait, à coup sûr, un accueil plus empressé? Et, en effet, à peine avais-je remis mon manuscrit à M. Carré que je recevais le billet suivant :

« Jeudi.

« Cher Monsieur de Curel,

« Je n'ai pas pu attendre à demain et je me suis enfermé chez moi aujourd'hui pour vous lire. J'en ai été récompensé. Je viens de passer deux heures délicieuses. Non seulement je suis prêt à recevoir

l'Invitée au Vaudeville, mais à monter la pièce immédiatement de façon à la jouer le plus tôt possible. Je crois avoir une bonne distribution à vous offrir. Voulez-vous me faire le plaisir de passer demain vendredi au Vaudeville à 3 h. 1/2, nous causerons de tout cela. L'important pour moi serait que vous décidiez sans retard, car j'ai hâte de savoir quelle pièce je mettrai lundi en répétition et je désirerais beaucoup que ce soit la vôtre.

« Croyez-moi votre tout dévoué,

« ALBERT CARRÉ. »

Il dépendait de moi d'être joué pour la première fois sur une grande scène; on était au jeudi et l'on m'offrait de commencer les répétitions le lundi suivant. Vous devinez la réponse. J'étais d'autant moins disposé à me montrer intraitable que Carré me promettait, dans le rôle de Mme de Grécourt, une très grande comédienne, Mme Pasca.

Sans balancer, j'adressais à M. Claretie la lettre que voici :

« Monsieur,

« Le théâtre du Vaudeville m'offre de jouer immédiatement *l'Invitée*. Vous savez l'importance que j'attache à être admis au Théâtre-Français, mais, depuis quatre mois, j'attends en vain une décision et il me paraît imprudent de refuser un avantage considérable pour un espoir qui peut être déçu. Je viens donc, à mon grand regret, vous demander *l'Invitée*, sans renoncer à vous proposer tôt ou tard une nouvelle comédie.

« Veuillez agréer, etc... »

L'existence que je menais loin des intrigues du boulevard ne me permettait pas de mesurer la perplexité dans laquelle une pareille lettre plongeait M. Claretie. Elle arrivait à la suite d'une campagne de presse extrêmement violente contre la Comédie-Française et son administrateur, auquel on reprochait d'arrêter son choix sur des pièces détestables qu'il entourait de mises en scènes surannées, alors que le Théâtre-Libre, avec de faibles capitaux et servi par des acteurs novices, trouvait moyen d'émouvoir profondément le public en lui offrant des œuvres originales dans des cadres infiniment pittoresques. Ceux que tentait la brillante situation d'administrateur de la Comédie-Française suivaient mon évolution avec une bienveillance toute particulière, et ne demandaient qu'à favoriser mes entreprises. Les théâtres subventionnés m'avaient refusé *l'Envers d'une sainte* et les *Fossiles*, deux œuvres qui, grâce à Antoine, avaient passionné l'opinion, voilà qu'on me laissait reprendre *l'Invitée*. Qu'allait-il advenir si cette dernière pièce rencontrait le même accueil que ses devancières? M. Claretie se le demandait avec une anxiété que sa réponse ne parvenait pas à dissimuler. Qu'on en juge:

« Monsieur,

« Il n'y a pas un mois que la commission d'examen a conclu, sur le rapport d'un de nos lecteurs, à la lecture de votre pièce, et, depuis un mois, j'ai attendu l'occasion de vous fixer un jour. Les nécessités d'un théâtre où les membres du Comité sont pris par des répétitions urgentes ne permettent pas

toujours à l'administrateur de précipiter les lectures. Vous aviez été déjà retardé, mais pour une autre cause, et la mort, une invitée qui s'invite elle-même, nous avait pris votre premier lecteur. Dès que le successeur de M. Lavoix a été nommé, il a lu votre pièce et a conclu en sa faveur. Je ne sais quel eût été le résultat final, mais je puis le prévoir. Il est certain que les membres du Comité étaient et sont tout à fait sympathiques à l'auteur des *Fossiles* et, quant à moi, personnellement, après avoir lu *l'Invitée*, j'aurais été heureux de voter pour cette œuvre d'une rare valeur. La Comédie-Française fait parfois, malgré elle, attendre ses décisions, mais ces retards, auxquels sont habitués, sans se plaindre, les auteurs de la maison, ont bien leurs compensations, l'heure une fois venue. Un théâtre de répertoire où l'administrateur doit consulter un comité ne saurait aller aussi vite en ses réponses qu'un théâtre où le directeur se décide immédiatement et décide sur la présentation d'un manuscrit. Vous trouvez, Monsieur, une occasion propice, vous avez raison de la saisir, mais je regrette votre impatience.

« Je vous écris de chez moi, et ne peux vous retourner, avec cette lettre, votre manuscrit qui est au théâtre. Je serais heureux que vous puissiez me le redemander demain vous-même avant 4 heures. Il me serait très agréable de faire votre connaissance personnelle et de vous serrer la main. Je vous rendrais *l'Invitée* puisque vous le voulez, mais je tiendrais à vous redire ce que je vous écris ici : il y a, à la Comédie-Française, un administrateur qui

vous garde le tour de lecture que vous aviez hier. Que ce soit *l'Invitée* ou une œuvre nouvelle que vous nous apportiez, vous pouvez compter sur une amitié militante. Et puisque vous vous plaignez — sans aigreur du reste — d'avoir attendu, c'est nous, Monsieur, qui vous attendrons.

« Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« J. CLARETIE. »

J'étais rompu au métier d'aller reprendre des manuscrits dans les théâtres, mais jamais on ne m'avait si aimablement convié à l'exercer. Le lendemain, à l'heure dite, je gravissais allégrement l'escalier du Théâtre-Français. M. Claretie, occupé, me fit prier d'attendre et l'on m'introduisit dans le bureau du secrétaire, M. Monval, lequel, ne me connaissant pas de vue et ignorant qui j'étais, ne prêta pas la moindre attention à l'hôte obscur qui s'installait dans un coin.

Surviennent Mlles Reichemberg et Müller, qui, pas plus que Monval, ne s'occupent de moi.

— Pourquoi a-t-on refusé la pièce de M. de Curel, demande Mlle Reichemberg, on dit que c'est charmant ?

— Refusé !... réplique Monval. On n'a pas refusé. M. de Curel nous la reprend. Et il se met à raconter comment j'ai perdu patience, puis il passe au récit de la pièce elle-même, qu'il analyse acte par acte. Il en était au dénouement contre l'immoralité duquel protestaient les deux ingénues, je ne me rappelle plus au nom de quel principe, lorsqu'on me prévint que M. Claretie m'attendait.

La scène à laquelle je venais d'assister m'avait mis en gaîté, et mon interlocuteur, que je rencontrais pour la première fois, contemplait avec quelque surprise ma face hilare, peu en rapport avec la gravité des circonstances. Pourtant il s'excusait de m'avoir fait attendre.

— Je devrais vous en remercier, m'écriai-je. Mon entrée dans la maison est très amusante. Le comique de Molière déteint jusque sur vos bureaux.

M. Claretie écouta ma narration d'un air austère et, lorsque j'eus fini, déclara que M. Monval avait manqué au plus sacré de ses devoirs en livrant aux oreilles d'un étranger le secret d'une œuvre confiée à sa discrétion. C'était vrai, mais je n'avais pas eu la moindre idée de me plaindre, sachant fort bien que dans les théâtres il n'existe pas de secrets. En tout cas, la glace était rompue, l'entretien se poursuivit de la façon la plus pacifique et sa conclusion fut que ma prochaine pièce était reçue d'avance à la Comédie-Française.

Le lendemain, je recevais de M. Monval la lettre suivante :

« Mardi, 20 décembre.

« Monsieur,

« M. l'administrateur général me dit que vous n'avez pas reçu la lettre par laquelle j'avais l'honneur de vous informer que votre comédie *l'Invitée* était admise à la lecture devant le Comité. Je suis pourtant bien sûr de vous avoir écrit le 31 octobre dernier, comme à tous les auteurs dont il avait été question dans la séance de la veille.

« J'avais même commencé par vous, Monsieur, parce que vous étiez le seul auquel j'eusse une bonne nouvelle à donner. Ce qui fixe absolument mon souvenir à cette occasion c'est que c'est la seule fois que j'ai eu l'honneur de vous écrire.

« Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec tous mes regrets d'un contretemps fâcheux, qui ne m'est pas imputable, l'assurance de ma considération distinguée.

« Le secrétaire du Comité.

« MONVAL. »

Cette lettre n'est pas l'épisode le moins comique de l'aventure et ne prouve-t-elle pas qu'au théâtre la violation d'un secret paraît bien peu de chose ? Une lettre omise ou perdue vaut la peine qu'on en parle, mais M. Monval ne dit mot de la conversation surprise par l'obscur inconnu.

D'ailleurs les polémiques relatives aux raisons que j'avais eues de reprendre *l'Invitée* n'en restèrent pas là, et je retrouve dans mes papiers différentes lettres dans lesquelles M. Claretie revient sur ce sujet ; je retrouve également une note parue dans *le Figaro* du 21 janvier, après la représentation de la pièce, note émanant de la Comédie-Française et que voici :

« On a dit, à propos de *l'Invitée*, que la Comédie-Française avait quasi refusé la remarquable pièce de M. de Curel. La vérité est qu'elle l'eût jouée et qu'elle allait la recevoir, lorsque l'auteur a porté son œuvre au Vaudeville.

« *L'Invitée* n'avait pas été apportée à M. Jules

Claretie personnellement. M. de Curel l'avait déposée au théâtre et M. Lavoix, le seul lecteur survivant alors à M. Decourcelles, décédé, en avait seul pris connaissance. Lorsque M. Claretie apprit par M. Paul Perret, successeur de M. Lavoix, que M. de Curel apportait une pièce à la Comédie, il en fut charmé et il n'attendait que la fin des répétitions de *Jean Darlot* et du *Monde où l'on s'amuse* pour faire lire *l'Invitée*, lorsqu'à son grand regret il reçut une lettre de M. de Curel lui redemandant son manuscrit déjà porté et reçu au Vaudeville sans avis préalable.

« La réponse de l'administrateur de la Comédie établit en termes précis et courtois la situation des deux partis. A ce titre nous croyons intéressant de la donner. »

Suivait le texte de la lettre que j'ai citée plus haut. Si j'insiste peut-être plus qu'il ne semble utile sur cet incident, c'est qu'il a eu, sur le côté matériel de ma carrière d'auteur dramatique, un fâcheux retentissement en me plaçant pour de longues années en état d'hostilité latente avec un théâtre que j'avais intérêt à me rendre favorable. Certes, je n'étais pas officiellement brouillé avec la Comédie-Française, mais elle a joué *l'Amour brode* qu'elle aurait eu de bonnes raisons pour ne pas jouer, et, en revanche, elle a refusé *la Figurante* et laissé passer *le Repas du lion* ainsi que *la Nouvelle Idole*. Remporter un triomphe comme celui qu'au Vaudeville me valut *l'Invitée*, cela s'appelle manger son blé en herbe.

Car ce fut un triomphe. En dépit de la légende qui veut que je n'aie jamais assisté à une de mes

premières et qui m'envoie régulièrement passer au Moulin-Rouge les heures pendant lesquelles se décide le sort de mes œuvres, j'ai écouté dans la loge de M. Carré la première de *l'Invitée*. Rarement j'ai contemplé salle plus emballée, et d'autres que moi ont emporté de cette soirée la même impression, car, le lendemain, un compte rendu commençait par ces mots :

« Oui je viens dans son temple adorer de Curel. »

L'ensemble de la presse était à l'unisson.

Henry Fouquier, dans *le Figaro*, disait :

« Très applaudi, il y a quelques semaines au Théâtre-Libre, avec *les Fossiles*, M. de Curel vient d'obtenir au Vaudeville un des plus beaux succès auxquels nous ayons assisté depuis longtemps. Ce succès, il eût dû l'avoir à la Comédie-Française où son œuvre fut d'abord présentée. Elle n'y a pas été refusée ainsi que je l'ai entendu dire. Mais à la Comédie on est un peu solennel. Avoir un manuscrit le soir, le lire, se passionner pour l'œuvre, inviter l'auteur à déjeûner pour le lendemain, finir la distribution entre la poire et le fromage et répéter huit jours après, ce sont des manières que peut se permettre un directeur de théâtre quelconque, mais qui paraîtraient, à la Comédie, la fin du monde ! On a donc fait attendre la lecture à M. de Curel; il s'est impatienté. Des amis de l'auteur, peut-être, n'ont pas été fâché d'enlever à la Comédie une pièce qu'il eût été habile à elle de jouer. M. Carré avait Mme Pasca, qui est admirable dans son rôle, et la nouveauté la plus remarquable de l'année, dans le genre sérieux, n'a pas été donnée à la Comédie. L'aven-

ture n'est pas nouvelle, elle ne restera pas unique.

« Maintenant le grand public ratifiera-t-il l'immense succès de la première ? On peut se demander si les « *Liaisons dangereuses*, un des plus beaux livres qui soient au monde, seraient goûtées en roman-feuilleton, autrement qu'en ses parties libertines, et si la sublime psychologie en serait appréciée dans la foule ? Je crois que oui, si on prenait soin de faire bien entendre à celle-ci que l'œuvre s'impose aux esprits supérieurs dont chacun veut être ».

— Pessard, dans *le Gaulois :*

« Il faut s'arrêter avec curiosité devant le jeune écrivain dont la venue récente, dans le monde des lettres, a été saluée par une unanime sympathie, nuancée de respect. Presque ignoré, il y a deux ans, M. François de Curel a forcé, depuis, les portes de la célébrité, en donnant coup sur coup, trois œuvres de haute portée intellectuelle et de puissante exécution artistique. *L'Invitée*, qui succédait hier soir, aux *Fossiles* et à *l'Envers d'une sainte*, consacre définitivement sa jeune gloire. Nous sommes certains, désormais, qu'il ne s'agit pas d'une de ces heureuses rencontres qui font Arvers célèbre pour un sonnet unique ou, après les *Iambes*, laissent Auguste Barbier, dans la pénombre.

— Céard, dans *l'Événement :*

« Il faudrait, pour parler de la pièce de M. de Curel, avoir quelque chose de la supériorité et de l'élévation de son style. Ce sujet épineux de la mère rendue à la maternité par l'intelligence, et arrivant au dévouement par la grandeur philoso-

phique de son indifférence, M. François de Curel, l'auteur déjà remarqué de *l'Envers d'une sainte* et des *Fossiles,* l'a traité avec une originalité et une maîtrise qui le mettent définitivement au premier rang parmi les jeunes auteurs dramatiques. »

— Bernard-Derosnes dans *le Gil Blas :*

« La comédie jouée hier, non seulement accuse avec éclat les fortes qualités que nous avions louées chez M. de Curel, mais elle en révèle encore de nouvelles et d'un genre différent. Aujourd'hui, il n'y a plus de doute possible et c'est avec une entière sécurité que je répète à l'auteur de *l'Invitée* ce que j'ai dit à l'auteur de *l'Envers d'une sainte.* Par la pénétration de son esprit, la hauteur de ses vues, l'originalité vigoureuse de sa pensée, la largeur loyale de ses moyens, la délicatesse de sa sensibilité, la sûreté de son analyse, la robuste concision de son style et surtout par la faculté qu'il a de revêtir tous ces dons d'une forme vivante et dramatique, M. de Curel est destiné à occuper une grande place au théâtre. Parmi les jeunes auteurs, la place qu'il occupe dès aujourd'hui est même, et sans comparaison possible, la première. Est-ce donc à dire que *l'Invitée* soit un chef-d'œuvre? Mon Dieu! non, *l'Invitée* n'est pas un chef-d'œuvre, mais dans les trois actes de cette curieuse et attachante comédie, il se trouve, et en abondance, des scènes où se fait jour une inspiration supérieure, qui, lorsqu'elle sera tout à fait maîtresse de soi, pourrait bien se fixer dans une œuvre parfaite. »

— Dans *les Débats*, Jules Lemaître s'exprimait en ces termes :

« Elle m'a plu infiniment, cette ironique et mélancolique comédie de *l'Invitée*. Quel dommage seulement que le postulat moral en soit si dur !... Singulière pièce ; si on la jugeait d'après les règles expérimentales du théâtre, elle paraîtrait pleine de défauts. J'ai dit la dureté du postulat. Puis, le théâtre, comme on sait, vit d'action, au contraire du roman qui vit de passivité. Or, il n'y a d'agissant dans *l'Invitée* que les deux jeunes filles. Les autres « sont agis » bien plus qu'ils n'agissent. Anna passe son temps à se regarder sentir, tout en se moquant. La pièce est très difficile à raconter (je m'en suis aperçu !). Il faut un véritable effort pour distinguer où « aboutit » chaque scène en particulier, et il ne serait pas commode d'en tracer le « graphique ». Les deux scènes d'Anna avec son mari, puis avec ses filles, au second acte, semblent se répéter au troisième. Les attitudes respectives des personnages sont les mêmes, et il n'y a qu'une nuance nouvelle assez légère, dans leurs sentiments. Pourtant la pièce est bonne, puisque nous l'avons tant aimée. *L'Invitée* est un éminent exemple de ce que le théâtre peut conquérir sur le domaine propre du roman. Songez que si ces empiétements n'étaient jamais essayés, le théâtre ne bougerait pas, n'aurait pas bougé depuis deux siècles. Enfin, il y a dans *l'Invitée* un charme de tristesse, pénétrante et enveloppante à la fois. La mélancolie y est partout comme à fleur d'ironie. Tristesse salutaire et libératrice, au bout du compte. La malfaisance des passions éclate là, mieux encore que leur vanité. Nous y apprenons ce que c'est que de re-

voir ses sentiments, ses folies et ses souffrances de vingt ans avec des yeux de quarante ans, et comment une âme qui se croyait morte peut renaître de cette épreuve même et que de bonté on peut faire encore avec du désenchantement. »

Dans ce concert, une note discordante, celle de Sarcey. Ma gaîté naturelle était sympathique à l'oncle, en retour sa bonne humeur me plaisait. Nos rencontres étaient cordiales et si, devant la rampe, nous étions le plus souvent adversaires, à table notre accord était parfait. Seulement, la Comédie-Française végétait sous son protectorat, il s'était constitué son défenseur attitré et le succès de *l'Invitée* le gênait considérablement. Déjà, pendant les répétitions, alors qu'il ne pouvait connaître le texte de la pièce, une personne de son intimité m'avertissait que j'aurais un mauvais Sarcey, en me conseillant de l'aller trouver pour tâcher de le convertir. Ce genre d'apostolat n'est pas dans mon caractère et je m'étais tenu coi.

On lisait donc dans *le Temps :*

« Le Vaudeville nous a donné *l'Invitée*, drame en trois actes de M. de Curel, l'auteur des *Fossiles*. La pièce a réussi le premier soir d'une façon éclatante. Ce n'étaient qu'applaudissements à chaque mot du dialogue et rappels répétés à la chute du rideau. Et dans les couloirs on s'extasiait, on criait au chef-d'œuvre. A Dieu ne plaise que je m'inscrive en faux contre cet enthousiasme. J'estime infiniment le talent de M. de Curel; j'ai beaucoup aimé *les Fossiles*, qui me semblent encore aujourd'hui propres à fournir une longue carrière si l'auteur y

pratiquait quelques retouches indispensables. Je suis convaincu, en revanche, que *l'Invitée*, malgré tout le tapage mené autour d'elle, n'ira pas très loin. Je puis me tromper, et j'ajouterai même que je souhaite de me tromper, tant j'ai de sympathie pour l'auteur. Mais je crois bon de le mettre en garde contre sa facilité à se contenter du premier jet. Il a des idées originales et curieuses; il possède, et c'est là son principal mérite, une langue qui est bien à lui; la phrase qui est compacte et ramassée toujours, lumineuse quelquefois, renferme beaucoup de sens et passe par-dessus la rampe... Le dialogue est charmant par endroits, mais ce que je suis agacé de marcher à tâtons!... Cette dilettante m'est insupportable avec sa curiosité doublée d'orgueil. Je trépigne d'impatience!

« Ah ça! Tu n'auras donc pas un sentiment humain? (1) Tu as donc sucé le lait de la nourrice de Maurice Barrès?... Si tu savais comme toutes tes subtilités de sentiments, tous tes raffinements de pensées, toutes tes complications de caractères, tous tes mystères de cœur irritent mon gros et droit bon sens. »

Sarcey était le seul critique dont l'opinion eût le pouvoir de modérer l'élan des foules, et il contribua certainement à diminuer le nombre des représentations de ma pièce dont la subtilité de sentiments suffisait amplement, il faut bien l'avouer, à refroidir le public. *L'Invitée* eut, au Vaudeville, environ 45 représentations, ce qui était peu après l'enthousiasme du départ.

(1) La curiosité et l'orgueil n'en sont-ils pas?

On lira peut-être avec intérêt une lettre qu'Alexandre Dumas écrivait à M. Carré, en sortant d'une soirée passée au Vaudeville.

« Mon cher filleul,

« Vous aviez raison, j'ai passé une excellente soirée. Faites bien tous mes compliments les plus vifs et les plus sincères à l'auteur. Sa pièce est pour moi tout à fait de premier ordre. La donnée est originale, claire, intéressante dans tous ses mouvements et dans ses détails. L'exécution est d'un goût, d'une simplicité, d'une mesure remarquable. Il y a là toutes les indications ou plutôt tous les signes d'un véritable auteur dramatique. L'apparition de ce mari qui a causé tant de catastrophes, avec son poisson à la main, est une trouvaille du meilleur comique, de la meilleure observation, de la plus implacable satire sous sa forme gaie. Vous tenez un long succès et de très bon aloi.

« Bien à vous.

« A. Dumas, p... »

« Toute la pièce est jouée remarquablement. Il faut cependant que les deux jeunes filles repassent un peu leur billard. »

Pour comprendre le post-scriptum il faut savoir qu'au commencement du second acte la mise en scène comportait une partie de billard que faisaient Marguerite Caron et Léonie Yahne en échangeant leurs répliques, pendant que les rires ironiques du public saluaient les ratés opiniâtres de ces demoiselles.

Paris, 27 février 1919.

L'INVITÉE

Comédie en trois actes, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 19 janvier 1893

PERSONNAGES

HUBERT DE GRÉCOURT	MM.	BOISSELOT
HECTOR BAGADAIS.		DIEUDONNÉ
COMTE FRANZ DE TEPLITZ . . .		DELAUNAY
ANNA DE GRÉCOURT	Mmes	PASCA
THÉRÈSE.		MARGUERITE CARON
ALICÈ		YAHNE
MARGUERITE DE RAON		ORCELLE

L'INVITÉE

ACTE PREMIER

A Vienne, en Autriche. Boudoir très élégant. Il y règne ce demi-jour sur lequel les femmes d'un certain âge comptent pour montrer l'ensemble encore survivant de leur beauté, sans laisser apercevoir les défaillances de détail.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, FRANZ. L'appartement est vide. Un domestique introduit Franz. Le comte de Teplitz est un vieux beau d'environ cinquante-cinq ans. Tête de l'empereur François-Joseph. Il s'exprime avec des gestes mesurés et une courtoisie correcte. En même temps qu'il arrive par la droite, Anna entre par la gauche. C'est une femme de trente-huit ans, jolie, simplement mise avec goût. Franz lui baise les mains.

ANNA

Bon ! Vous arrivez bien !

FRANZ

Voulez-vous dire à propos ?

ANNA

Tout le contraire.

FRANZ

Décidément, nous parlons français aujourd'hui ?

ANNA

Volontiers... Une langue si claire !

FRANZ, souriant.

Qui exprime la moitié du temps l'envers de ce qu'elle dit ?

ANNA, souriant.

L'exemple est mal choisi...

FRANZ, se disposant à battre en retraite.

Du moment que je vous gêne, il ne me reste plus qu'à...

ANNA

Non, restez... Au fait, ce sera piquant de me voir entre vous et lui.

FRANZ

Qui, lui ?

ANNA

Hector Bagadais.

FRANZ

Connais pas.

ANNA

Il est pourtant votre frère d'armes.

FRANZ, avec sa lourdeur germanique.

Vous faites, sans doute, une allusion qui m'échappe.

ANNA

Elle est obscure... Comment un vieux diplomate autrichien peut-il être frère d'armes d'un Français qui n'a, d'ailleurs, jamais été militaire? Problème!... Cependant, il n'y a pas à dire, lui et vous avez fait le siège d'une même citadelle.

FRANZ

Laquelle?

ANNA

Moi... Vous avez l'air d'ignorer de quoi je parle...

FRANZ

Ah! permettez!... Je me rappelle très bien, un hiver, avoir quitté Vienne pour courir après vous, bien que je fusse désigné pour faire danser l'archiduchesse Louise au bal de cour qui avait lieu le lendemain... Il en est résulté un scandale énorme!

ANNA

J'avais dix-huit ans, et vous?

FRANZ

Trente-trois.

ANNA

Seigneur! Combien vous devez maintenant hausser les épaules, vous l'homme correct, au souvenir de cette fugue!

FRANZ

Mais non... La passion...

ANNA

A vos yeux, la passion reste une excuse ?... A qui donc se fier !... J'ose alors vous rappeler notre étonnement quand nous vous avons vu paraître à Nice, ma mère et moi... Surprise, je l'étais moins que ma mère... Le lendemain, vous demandiez ma main.

FRANZ

Au lieu de faire danser l'archiduchesse Louise.

ANNA

Et je refusais poliment.

FRANZ

Ce qui me causait un chagrin mortel.

ANNA

Mortellement ennuyeux, car, pendant quinze jours, vous m'avez assourdie de vos plaintes. Il a fallu, pour y mettre fin, l'annonce de mon mariage avec M. de Grécourt. Du coup, vous avez repris le chemin de Vienne.

FRANZ

Pouvais-je assister ?...

ANNA

Non... Mon bonheur avec M. de Grécourt a été mince, puisque nous nous sommes séparés au bout de quatre ans... Un pareil spectacle vous eût trop fait souffrir !...

FRANZ

Par contre, rappelez-vous ma joie...

ANNA, riant.

De me voir malheureuse en ménage ?

FRANZ

Méchante !... Ma joie de votre retour à Vienne...

ANNA

Pourtant j'apportais de France une remarquable cruauté... malgré cela, je reconnais que depuis seize ans vous m'entourez de soins qui finiront par être désintéressés, tant nos âges prêchent le renoncement...

FRANZ, faisant la grimace.

Nous parlions de ce monsieur Bagadais...

ANNA

Nous en sommes tout près. Le jour même où vous demandiez ma main à Nice, il la demandait aussi et je la lui refusais comme à vous... Vous étiez décidément frères d'armes.

FRANZ

Il paraît s'être consolé plus vite.

ANNA

Détrompez-vous... Il a fait meilleure mine à l'adversité, tout en se montrant d'une ténacité supérieure... A la sacristie, le jour de mon mariage, il

m'a fourni le compliment le mieux tourné; mon voyage de noces terminé, il m'est revenu, comme si rien n'était changé. Je l'ai eu pour cavalier servant, de bonne humeur et résigné, pendant les quatre années qui se sont écoulées jusqu'à ma séparation... Rien ne le décourageait... La naissance de mes deux filles, qui aurait pu refroidir un moins beau zèle, laissait le sien inaltérable. Il a fallu pour en venir à bout l'effondrement de mon ménage. Là-bas une femme disponible devient sacrée.

FRANZ

Oh ! ces Français !

ANNA

N'en disons pas trop de mal; ils disparaissent, mais ils reviennent. On leur reproche d'être une race de premier mouvement, aimable mais superficielle. On prétend qu'ils ne savent pas voyager, que hors de leurs frontières, rien n'existe... Eh bien, M. Bagadais vient de Paris à Vienne, exprès pour me voir, alors que depuis si longtemps loin de ses yeux, je pouvais me croire loin de son cœur.

FRANZ

Vient-il exprès ?... Qu'en savons-nous ?... Peut-être profite-t-il d'un voyage d'agrément pour...

ANNA, riant.

Y joindre une corvée !

FRANZ

Mais non... Je ne dis pas cela...

ANNA

Mais si, vous le dites !... Vilain métier de débiner un rival ! Car, si ce n'est pas un rival, qu'êtes-vous tous deux ?... Moi, je crois en lui... Tenez, écoutez sa lettre... (Elle fouille dans sa poche.) On n'est pas plus affectueux !... Non, je ne l'ai pas... C'est dommage, j'aurais eu du plaisir à vous la lire... Pauvre Hector !... Il y a bien longtemps que je ne pensais plus à lui, mais depuis que j'ai lu sa lettre, il ne me sort pas de la tête... Quelle journée !... Il me prévient qu'ayant des choses graves à me communiquer, des choses qu'on n'écrit pas, il se présentera chez moi aujourd'hui. On a beau être insensible au point de rester sourde aux vœux que vous avez passé votre âge de raison à m'adresser, il n'en est pas moins vrai que je suis touchée de voir quelle persistance Hector met à se souvenir de moi.

FRANZ, soupirant.

L'heureux mortel !... Ah ! les absents n'ont pas toujours tort !... Et quant à cette visite, on ne sait vraiment qu'en penser...

ANNA

Imitez-moi, n'en pensez rien, car je n'entrevois absolument pas quelle est la grave affaire dont veut m'entretenir Hector... Une seule chose m'apparaît claire, c'est qu'il n'apporte pas à mes trente-huit printemps une nouvelle édition de ses aveux d'autrefois... Je sais, hélas ! ce que durent les affections... J'ai passé plus d'une heure pénible à le méditer. Croyez que cette nuit j'ai pu fermer l'œil...

(Elle se lève pour se regarder dans la glace.) Mon teint, voyons? (Après un rapide examen.) Oui, plus pâle qu'à l'ordinaire. Oh! n'y voyez pas un symptôme romanesque. Celui qui va venir m'a connue dans une crise douloureuse. Quelles que soient les banalités où il se renfermera, sa seule présence va me rappeler un temps d'épreuves, et je ne le reverrai pas sans émotion. Tout cela n'empêche pas que je l'attends avec plaisir... Excellent ami! Il est à peu près de votre taille, mais plus mince, assez frêle même...

FRANZ

Voici quelqu'un. (Hector entre. Il est de robuste carrure.) Pas encore lui.

ANNA

Si, c'est lui!... (A mi-voix.) mais alourdi!... (S'empressant à la rencontre d'Hector.) Quel bonheur!

FRANZ

Bah! (à part.) Il n'est pas frêle du tout! Quant à elle, que croire?

SCÈNE II

ANNA, FRANZ, HECTOR

ANNA, ramenant Hector.

Mon ancien, mon fidèle ami, ravie de vous voir!... Mais quelle surprise, hier, quand j'ai lu votre lettre!... Je me croyais bien oubliée. Quel-

quefois, je me disais : — « Sait-il seulement encore que j'existe ? »

FRANZ, à mi-voix, avec un sourire équivoque.

Que croire ?

HECTOR

Et toujours jeune, chère Madame, jeune et charmante comme au temps jadis !

ANNA, montrant Franz.

Gardez-vous d'exagérer mes mérites passés devant ce témoin qui a bonne mémoire... Il faut que vous fassiez connaissance... Hector Bagadais... Comte Franz de Teplitz, un autre de mes bons amis... (Les deux hommes se saluent.)

HECTOR, à Franz.

N'ai-je pas eu l'honneur de vous rencontrer, il y a quelque vingt ans, à Nice ?

FRANZ

Je crois, Monsieur, que vous faites erreur.

ANNA

Mais non, c'est fort possible... M. de Teplitz est, en effet, venu à Nice il y a une vingtaine d'années. J'y étais.

HECTOR

Parfaitement. J'y étais aussi.

FRANZ

J'y étais, c'est vrai, mais je ne me rappelle pas y avoir rencontré monsieur.

HECTOR

Je vous ai parfois aperçu chez madame qui n'était pas encore mariée et habitait avec sa mère.

ANNA, riant.

Oui, vous avez certainement dû vous rencontrer chez nous... Que c'est loin! Où sont mes songes d'alors?

FRANZ, sentimental.

Je retrouve la plupart des miens... Les sentiments ne changent pas forcément avec l'âge.

HECTOR, ironique.

Non, pas forcément... Ils suivent une pente naturelle qu'ils ont à ne pas rester les mêmes.

ANNA, souriant.

M. Bagadais tâche de nous faire croire que les Français sont capricieux... En politique, cela saute aux yeux, mais sur la question d'amitié, je ne les suppose pas plus fragiles que d'autres. Sa présence ici le prouve.

HECTOR, lui baisant la main.

Merci, chère Madame, merci! (S'adressant à Franz.) En y réfléchissant, vous ne pouvez pas me reconnaître. Je suis un autre homme.... En ce temps-là,

j'avais une préoccupation de cœur qui me rendait méconnaissable... Les grandes passions mangent et boivent mal.

ANNA, à Franz.

Les Français ont de grandes qualités, mais ce sont d'incorrigibles bavards.

HECTOR

J'explique pourquoi j'étais si gringalet.

FRANZ, ironiquement.

Depuis cette époque, vous avez repris le dessus.

HECTOR

Mon père a vécu quatre-vingt-dix ans, et avec une constitution comme la mienne...

ANNA, à Hector.

Moi qui ne vivrai pas cent ans, j'ai peur que ma courte existence ne suffise pas à la foule de questions dont je veux vous accabler.

FRANZ, s'incline devant Anna.

Permettez-moi, Madame, de prendre congé.

ANNA

Au revoir. (Elle lui serre la main.)

FRANZ, à Hector.

Monsieur...

HECTOR

Enchanté, Monsieur, d'avoir fait votre connaissance. (Salut cérémonieux.)

SCÈNE III

ANNA, HECTOR

HECTOR, suit des yeux Franz qui sort.

Lourdaud, mais sympathique. Dire que j'ai eu envie de le tuer la première fois que je l'ai vu !

ANNA, riant.

J'ai dû m'en apercevoir, sans cela, je vous aurais peut-être bien épousé... Vrai, c'est la terreur d'avoir un mari jaloux qui m'a fait reculer... Vous avez eu de la chance !

HECTOR

Et beaucoup de chagrin.

ANNA

Mon mari vous répondrait qu'il n'a pas été heureux auprès de moi.

HECTOR

J'étais si toqué de vous ! Hubert ne l'a sûrement pas été autant, j'ai assez tourné autour de votre ménage pour l'avoir observé comme il faut... Eh

bien, Hubert n'était pas à son affaire... Avec moi, vous n'auriez pas eu la tentation de regarder çà et là. Il fallait m'épouser. C'était une occasion unique... Une femme n'est pas aimée deux fois de cette façon-là.

ANNA

Grâce pour mes erreurs. Mon existence est bâclée, une croix dessus, et parlons de choses plus modernes. Depuis ma séparation et mon départ de France, je n'ai plus rien su... Pas une lettre, pas une visite... Que sont devenus mon mari, mes enfants ? Ayant repris ici mon nom de jeune fille, je ne me gênais pas pour interroger sur eux les attachés d'ambassade qui me faisaient danser. J'obtenais ainsi de vagues renseignements. Dites, que s'est-il passé après mon départ ? Vous, que jusque-là rien n'avait découragé, vous m'en avez donc bien voulu ? Cesser ainsi du jour au lendemain de me connaître !

HECTOR

Votre mari a répandu le bruit que vous étiez folle. Je l'ai cru comme tout le monde, comme vos filles le croient encore.

ANNA

En effet, Hubert avait imaginé de me faire passer pour folle... En le quittant, je suis allée m'enterrer vive à la campagne, en Hongrie, le temps d'être parfaitement oubliée. J'ai pu ensuite m'établir ici. Ma famille, qui est très bien posée à la cour m'a aidée à faire peau neuve. Je me suis arrangé une

existence tranquille, indépendante et confortable. Ainsi, ma rupture n'a causé aucun scandale ?

HECTOR

Pas l'ombre, puisque moi-même je ne me suis douté de rien. C'est seulement au bout de deux ans qu'Hubert m'a confié en grand mystère que vous aviez dû fuir avec un amant.

ANNA

Vous avez été indigné ?

HECTOR

J'ai éprouvé... tant pis si je suis ridicule !... quelque chose comme une amère déception, mêlée de...

ANNA

Ressentiment ?...

HECTOR

Ma foi, oui... Je vous étais si attaché depuis longtemps...

ANNA, souriant.

Tromper mon mari avec vous, à la bonne heure ! Averti que je m'étais adressée ailleurs, vous avez trouvé la plaisanterie déplacée.

HECTOR

Il n'y a pas de quoi rire... Vous qui donniez l'impression d'une si parfaite possession de soi-même, partir avec un étranger !... Jamais, depuis cette

époque, je n'ai pu regarder dans les yeux d'une femme sans y lire la trahison... Vous m'aviez gâté la vie... Mon découragement a été si profond que j'ai renoncé à me créer un intérieur.

ANNA

Je serais tentée de vous demander pardon, s'il ne m'était pas facile de me justifier... Je n'ai jamais eu d'amant... J'ai aimé passionnément mon mari, je lui ai été attachée au delà de ce que vous pouvez imaginer. Un jour, j'ai découvert qu'il entretenait une chanteuse de café-concert. Sur l'heure, dans une crise de rage aveugle, sans regarder derrière moi, je me suis sauvée à l'étranger, avec le seul désir de cacher mon désespoir. Jamais Hubert ne s'est douté du vrai motif de ma fuite. Il a supposé que je ne partais pas seule, et, en me l'écrivant, il me priait, pour ménager l'opinion, de ne plus reparaître en France, où je passerais désormais pour folle. Je n'ai pas daigné répondre. J'acceptais tout. Mon orgueil se révoltait à l'idée d'être calomniée, mais la femme outragée ne voulait, à aucun prix, confesser son humiliation. Moi, la délaissée, je faisais l'infidèle et mon mari pleurait! Car il a pleuré, me payant ainsi les souffrances que je cachais à tous les regards. Voilà comment, sans procès, sans témoignages injurieux, je me suis rendue libre. Vous m'avez crue folle, c'est morte qu'on aurait dû dire : car je suis réellement morte pour lui.

HECTOR

Que vous ayez éprouvé une âpre jouissance à

rendre à votre mari chagrin pour chagrin, cela s'explique, mais comment avez-vous eu le courage de renoncer à vos enfants ?

ANNA

Aux yeux de l'amoureuse que j'étais, mes enfants représentaient des heures d'amour. En eux c'était leur père que j'adorais. Après ma fatale découverte, lorsque au moment de partir j'ai voulu les serrer dans mes bras, je n'ai pas pu... Mon cœur de mère se déchirait, mon cœur d'épouse détestait... C'est lui qui l'a emporté...

HECTOR

Vous venez de proclamer qu'en vous l'épouse est morte, et la mère me saura gré, je pense, de lui parler de ses filles.

ANNA

Oh certainement !... De ce que mon mari vous a mis dans le secret de ma prétendue infidélité, je conclus que votre intimité avec lui ne s'est pas relâchée après mon départ, et que vous avez été à même d'observer ce qui se passait.

HECTOR

J'ai suivi l'impulsion qui me ramenait continuellement là où j'étais habitué à vous voir. Votre fantôme m'y recevait. Vos fillettes me le rendaient présent en appelant leur mère... Votre mari, après m'avoir dit qu'on vous avait conduite en Autriche pour y être enfermée, ne parlait jamais de

vous ; mais il y pensait, cela se voyait à une ombre qui obscurcissait parfois son regard. Guetter cette ombre, c'était encore m'occuper de vous. Dans ma détresse, j'y trouvais une douceur.

ANNA, touchée.

C'est triste, mon cher ami !...

HECTOR

Peu à peu, les petites ont moins réclamé leur mère, les regards se sont éclaircis ; votre ombre, plus rarement évoquée, s'est doucement effacée. Mais j'ai continué à hanter la maison. Quoique délaissée par vous, elle ne me semblait pas déserte... Je m'étais tout bêtement attaché à Hubert et aux enfants.

ANNA, souriant.

C'est donc une espèce de transfuge que j'ai devant moi.

HECTOR

Non, mais un sincère allié des deux partis, brûlant de leur être utile à l'un et à l'autre.

ANNA

Il est malaisé de m'être utile, car je ne souhaite rien... Si pourtant ! Je réclame une description de mes filles... L'aînée avait quatre ans lorsque j'ai disparu.

HECTOR, triomphant.

J'ai mieux à offrir qu'une description : voici leurs

portraits... (Il tire deux photographies de son portefeuille. Anna s'en empare vivement et va les regarder au jour près de la fenêtre.)

ANNA

Elles sont jolies... et puis quelque chose de déluré... De vraies petites Françaises. Voyons, je ne me trompe pas, celle-ci est bien Thérèse ?

HECTOR, regardant.

Parfaitement, Thérèse, l'aînée... Vingt ans, de l'esprit comme un démon et crâne, allez !...

ANNA, continuant l'examen des portraits.

Alice a l'air d'être très blonde.

HECTOR

Comme les blés... Nature excessivement fine.

ANNA

Des yeux si doux !... n'est-ce pas ?

HECTOR, banalement poétique.

Un regard de gazelle. La photographie en donne à peine idée.

ANNA, montrant les photographies.

C'est pour moi, j'espère ?

HECTOR

Oui, oui, certainement.

ANNA, les examinant encore.

Vous me faites un gros plaisir.

HECTOR

Attendez-vous à mieux.

ANNA, le regarde fixement.

Que voulez-vous dire ?

HECTOR

J'apporte un message de paix. Il ne tient qu'à vous d'embrasser vos filles.

ANNA, froidement.

Pas possible.

HECTOR, joyeux.

Si, Hubert m'envoie vous l'offrir.

ANNA, ironique.

Pourquoi cette générosité subite ?

HECTOR

Hubert n'a plus au fond du cœur assez de rancune pour éterniser votre brouille. Il pense que vous appeler près de vos filles est une bonne œuvre. Allez les voir, tant qu'il vous plaira, même chez lui... Soyez leur mère... Mon Dieu, je parle pourtant avec clarté, comment expliquer votre froideur devant cette bonne nouvelle ?

ANNA

Parce qu'elle ne m'apporte qu'une impression douloureuse. Il faudrait être folle de joie et je constate que rien ne tressaille dans mon cœur...

HECTOR

C'est ce qui me semble incompréhensible.

ANNA

Hélas ! c'est pourtant simple !... Je n'ai pas envie de revoir mes filles !... Quand il a fallu les quitter, j'ai cruellement souffert, mais peu à peu je suis parvenue à l'indifférence. Vous racontiez que les premiers jours mes filles réclamaient beaucoup leur maman, puis qu'elles ont tout doucement cessé de penser à elle. Nous sommes quittes. Ou plutôt non ! Mes filles se souviennent-elles seulement du chagrin qui a si peu troublé leurs jeux ? Moi, devant le vide affreux de mon cœur, je mesure ce qui m'est à jamais refusé... Depuis longtemps je savais ce qu'il en coûte de supprimer en soi les sentiments que Dieu y a mis. On en souffre tant qu'on les garde et on reste inconsolable de les avoir perdus. Allez, mon égoïsme est exempt de sérénité. Rien ne m'attire en France, je ne vois aucune raison pour affronter une aventure grosse de déceptions et je me résigne à demeurer ici avec des peines dont j'ai l'habitude. Voilà tout, et ce n'est pas gai.

HECTOR

Comment, c'est cela votre réponse !

ANNA

Oui, et très nette. Dites à mon mari que je suis sensible à sa démarche. Me rendre mes enfants est une grande charité, mais je la refuse.

HECTOR, affolé.

Non, mille fois non !... Il est impossible que ce soit votre dernier mot. Je m'explique votre aversion pour Hubert, mais vos filles !...

ANNA

D'abord je ne déteste pas Hubert. La querelle est trop ancienne. Je crois même qu'il ne me serait pas insupportable de le voir... Mais lui, quel accueil me réserve-t-il ? Dites-le-moi donc, vous ! Serai-je traitée comme une coupable à laquelle on accorde un large pardon ? Me recevra-t-il avec une dignité polie, me rendant par grâce une place à sa table ? Peut-être, se persuadant ce qu'il a laissé croire au public, me témoignera-t-il l'indulgente pitié qu'on doit aux folles ? Cela pourrait être amusant à observer, mais je ne m'en sens pas la patience.

HECTOR

Permettez, il n'est question que de vos filles.

ANNA

Je ne les connais pas, mes filles, tandis que mon mari !... Non, je n'aurais pas la vertu de me laisser traiter en repentie...

HECTOR

Vous direz simplement la vérité... Quelle importance maintenant...

ANNA, avec un brin de coquetterie.

L'importance ?... Vous êtes bon, vous !... En apprenant que j'ai été injustement punie, s'il tombe à mes genoux et me prie d'oublier.

HECTOR

Ce sera gentil et...

ANNA

Ah ! mais non, je ne veux pas... A mon âge, recommencer l'apprentissage d'une vie en partie double, merci !...

HECTOR

Encore une fois, il n'est question que de vos filles !

ANNA

Je leur porte l'intérêt qu'on a pour les enfants d'une amie malheureuse morte depuis longtemps... Mon mari, lui, s'il croit me reconquérir...

HECTOR, impatienté.

Madame, il n'en a aucune envie... Je vous conseille d'aller là-bas, de dire hardiment à Hubert que vous n'avez jamais été coupable. Cela vous donnera le beau rôle. Ne redoutez pas de sa part le moindre attentat.

ANNA, naïvement.

Il ne me croira pas ?

HECTOR

Si, parfaitement... Mais sans l'ombre de désagrément pour vous.

ANNA, piquée.

Suis-je donc si ravagée ?

HECTOR, banalement aimable.

Ah ! que non pas !

ANNA, à la recherche d'une consolation à son amour-propre.

Au fait, je ne vous ai pas demandé comment il se porte ?

HECTOR

Fort comme un Turc. Oui, plutôt trop gaillard pour un homme de son âge et qui a charge d'âmes.

ANNA

Ah !... Est-ce que par hasard il aurait ?... Je suis sotte avec mes questions... En quoi cela me regarde-t-il ?

HECTOR

Cela vous regarde, au contraire... Questionnez, questionnez, je ne me ferai pas scrupule de répondre.

ANNA

Il a une liaison ?

HECTOR

Il en avait une à vos côtés, est-il probable que depuis des années que vous êtes au loin, il s'en prive ?

ANNA

Je n'ai jamais supposé qu'il vivait comme un anachorète... Mais il y a liaisons et liaisons... La sienne est donc sérieuse, pour que vous m'assuriez qu'il ne tentera pas contre moi le moindre retour offensif ?

HECTOR

Une véritable chaîne.

ANNA

Serait-ce ?... Non, n'est-ce pas, ce n'est plus sa chanteuse de café-concert ?

HECTOR, souriant.

Oh !... ne remontons pas au déluge... Non, non, c'est quelque chose de beaucoup plus relevé.

ANNA, très vexée.

Ah ! Est-ce que je la connais ?... Dites-moi son nom ?...

HECTOR

Mme de Raon, femme d'un M. de Raon qui est mort il y a sept ou huit ans.

ANNA

Laissant mon mari légataire universel.

HECTOR

Oh ! je soupçonne qu'Hubert avait déjà la nue-propriété.

ANNA

Qui aurait cru mon mari capable d'une pareille constance ?... Il faut que cette Mme de Raon... Attendez donc !... N'est-ce pas une demoiselle de Mornex ?

HECTOR

Justement. Marguerite de Mornex.

ANNA

Si je me souviens bien, elle était pourtant assez ordinaire.

HECTOR

Elle a gagné... C'est une femme très agréable.

ANNA

Quel âge ?

HECTOR

Environ trente-deux.

ANNA, avec une grimace.

Eh bien elle ne gagnera plus !... (Réfléchissant.) Voilà une femme qui n'est plus de la première fraîcheur, dont mon mari est affublé depuis plusieurs années ; il pourrait bien s'en fatiguer sous peu. C'est même à supposer... En tout cas, si j'allais chez lui,

je craindrais de troubler la félicité de cette dame, chose qui répugne à mon bon cœur... C'est si facile à un mari de tromper sa maîtresse avec sa propre femme !...

HECTOR

Un mari trompe aisément sa maîtresse avec sa femme, quand la maîtresse habite loin du toit conjugal. Ici, nous n'en sommes plus tout à fait là...

ANNA

Comment, on court le risque de rencontrer Mme de Raon chez mon mari ?

HECTOR

Elle est très jeune de caractère et amie de vos filles... Cette aimable bande marche presque toujours au complet. Mme de Raon possède un domicile, mais elle s'installe souvent à demeure chez M. de Grécourt... aux bains de mer, aux eaux, à la campagne, partout où cela s'arrange... En ce moment même, elle est à la campagne, chez votre mari.

ANNA

Et c'est dans cette société... mêlée, que vous aviez mission de m'attirer ?

HECTOR

Ne prenez pas de travers l'invitation d'Hubert... Il n'a nulle envie de vous froisser... Son désir est de vous mettre en relation avec vos filles... Cela

lui paraît convenable. Il s'est renseigné d'une façon précise sur votre existence à Vienne. Elle n'a prêté à aucun soupçon, quoiqu'on vous ait beaucoup fait la cour.

ANNA, riant.

Témoin votre frère d'armes, le comte de Teplitz.

HECTOR

Bref, votre mari pense que vous ne serez pas déplacée auprès de vos enfants.

ANNA, ironiquement.

Il m'a rendu suffisamment d'estime pour faire de moi l'institutrice de ses filles, auxquelles il donne sa maîtresse pour camarade.

HECTOR

Faites de méchants mots, pourvu que vous cédiez.

ANNA

Et pourquoi ne céderais-je pas ?... Au premier abord, votre proposition m'a laissée froide. Maintenant, grâce à vos bavardages, j'entrevois une amusante équipée. Nous partirons ensemble.

HECTOR

O la bonne nouvelle !... Je cours télégraphier à Hubert.

ANNA

Gardez-vous-en, ou je ne pars pas.

HECTOR

Comment ?

ANNA

Je vous accompagne à une condition : c'est que nous tomberons chez eux à l'improviste. Vous dites qu'ils sont à la campagne avec Mme de Raon. Eh bien ! je me fais fête de tomber dans ce petit ménage placidement criminel. Avec mon caractère facile, pas de danger que je prenne les choses au tragique. J'arriverai, très bonne enfant, ne m'apercevant de rien, bête et gentille comme tout. Ce sera d'abord un grand émoi dans la fourmilière, puis bien vite l'apaisement et la reprise du train-train habituel. Alors, je songerai au retour après m'être offert à peu de frais un spectacle d'amateur.

HECTOR

Tout cela va contrarier Hubert. Il comptait bien être prévenu à temps pour vous abandonner une maison irréprochable.

ANNA

Il voulait donc s'absenter ?

HECTOR

Je le crois.

ANNA

Avec Mme de Raon ?

HECTOR

Sans aucun doute.

ANNA

C'est bien ce qui me désobligerait!... L'excursion serait ratée si je ne voyais pas ma place occupée. Cela s'appelle une contemplation philosophique.

HECTOR

Du diable si Hubert m'envoie vous proposer une contemplation philosophique! Il s'agissait de vos filles...

ANNA

Et je pars pour mon mari!... Vous trouvez moyen de m'envoyer au bout du monde voir comment il s'y prend pour être heureux sans moi. Car enfin, ma partie de plaisir, la voilà! Stupide curiosité! Compromettre une paix si chèrement achetée!... Qu'est-ce que cette rage d'aller autour de lui en quête d'émotions?... Enfin, j'ai dit oui... Mais pas de dépêche... Rien qui fasse prévoir mon arrivée... J'ai votre parole?...

HECTOR

S'il faut la donner pour vous emmener...

ANNA

Il faut.

HECTOR

Je la donne.

ANNA

Affaire conclue. Demain matin, nous prenons l'express. Dînez-vous avec moi ce soir?

HECTOR

Mille remerciements... Je ne connais pas Vienne, et n'ayant qu'une soirée pour visiter la ville...

ANNA, souriant.

Bien, bien, profitez-en... Je vous donne congé. Demain, à la gare ! Ah ! un article du traité que j'oubliais : il est convenu que vous me ramenez dans quelques jours. Je n'aime pas voyager seule.

HECTOR

Ravi de voyager avec vous, aller, retour, toujours...

ANNA

On n'est pas plus aimable ! A demain. (Il sort.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

A la campagne, chez M. de Grécourt. Grande galerie vitrée tapissée de plantes grimpantes. Mobilier rustique. Billard. Ouvrages de femmes. Livres ouverts sur les meubles. Pêle-mêle dans les coins, jeux de toutes sortes : volants, raquettes, filet de tennis, etc. Accrochés à un pendoir : chapeaux de jardin, imperméables, ombrelles, cannes à pêche, paniers à mettre des fleurs, etc. Le vitrage du fond laisse apercevoir un beau parc traversé par une petite rivière qui serpente entre des bouleaux et des saules. Une porte placée au milieu du vitrage donne accès dans le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, ALICE

Les deux jeunes filles reviennent du parc. En entrant elles accrochent leurs chapeaux de paille et déposent leurs ombrelles. Robes très simples de couleur claire.

THÉRÈSE, se laissant tomber sur un siège.

A présent, nous n'avons qu'à nous tourner les pouces jusqu'au dîner.

ALICE

Ah ! ce n'est pas folichon ici !... L'an passé nous

avions du moins le petit Persac. Il était drôle. Mais cette année, malgré d'aimables instances, il nous tient rigueur. C'est joliment ta faute !

THÉRÈSE, d'un ton détaché.

Bah ! bah !

ALICE

Si, ma bonne !... Pleure, s'il te reste des larmes, pleure une certaine nuit où nous l'avons emmené dans le parc. Nous étions à la lisière du bois quand, une chouette s'est mise à crier. Tu pouvais à merveille te passer de te cramponner à lui avec les marques de la plus vive terreur, car nous entendons des hiboux tous les soirs sans y prendre garde... Mais tu as trouvé intéressant de te blottir contre lui... Depuis quelques jours ça marchait ferme entre vous deux. Tu n'avais qu'à voir venir. Il a gagné un fameux refroidissement ce soir-là !

THÉRÈSE

Je te conseille de parler moins haut... Il y a deux ans nous avions ici l'excellent Van Nervinde... Ce Hollandais n'est pas joli, joli... son esprit n'est pas un feu d'artifice, mais son cœur flambait pour toi, et comme il a des plantations grandes comme un département, je ne te trouvais pas à plaindre... Tu n'avais qu'à laisser son cœur exposé traîtreusement aux rayons de tes yeux... Te rappelles-tu cette promenade où Van Nervinde cheminait entre nous dans les prairies du grand étang ?... Tout à coup, tu juges à propos de te tourner le pied, histoire de

peser pendant une heure sur le bras de ton Hollandais... Ce que tu étais lourde !... Il suait à grosses gouttes et en a contracté une fichue grippe cousine du refroidissement de Persac.

ALICE

Nous n'avons évidemment pas de chance... Est-ce que des personnes agréables et qui font des frais tant qu'on veut, devraient rester ainsi sur le carreau ?

THÉRÈSE

Jusqu'à Hector qui s'est envolé et ne revient pas !

ALICE

Peut-être est-il allé prendre femme...

THÉRÈSE

Oh ! cela ne le tourmente guère... S'aperçoit-il seulement que nous sommes des jeunes personnes très à point ?... C'est l'être le plus distrait que je connaisse.

ALICE

En tout cas, il a entrepris une expédition mystérieuse... Papa sait où. Dès qu'on y fait allusion, il prend un air innocent.

THÉRÈSE

Dis donc, est-ce assez sciant que papa veuille nous accompagner le mois prochain à Dieppe !

ALICE

Sous tous les rapports il ferait mieux de rester ici.

THÉRÈSE

Toujours sur nos talons!... Cela serait très bien si Marguerite n'était pas du voyage, mais du moment qu'elle se joint à nous, papa devrait bien garder la maison.

ALICE

Sans contredit... Ce n'est pas qu'il nous surveille beaucoup, ce pauvre père...

THÉRÈSE, regardant au travers du vitrage.

Tiens, vois-le là-bas qui pêche à la ligne sous ce bouquet d'aulnes, au tournant de la rivière... Sûrement il n'a pas la mine d'un tyran.

ALICE

C'est égal... sa présence nous fait du tort... On trouve la caravane trop complète.

THÉRÈSE

Réellement, Marguerite devrait loger dans un autre hôtel.

ALICE

Dans le même hôtel, passe encore, mais porte à porte!... Se figurent-ils que le public est aveugle?

THÉRÈSE

Si papa l'était seulement!... il ne garderait pas Marguerite à vue. Tu ne t'es pas aperçue qu'il est un peu jaloux, le cher homme?

ALICE

Chut ! Quand Noé était ivre, ses enfants faisaient un péché en ne le croyant pas à jeun... L'Écriture le dit...

THÉRÈSE

Je dis, moi, que nous sommes suffisamment dépréciées par la folie de maman, sans être encore compromises par le sans-gêne de papa. (On voit Marguerite arriver du parc.)

ALICE

Tais-toi !... Marguerite.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE porte un pliant qu'elle dépose dans un coin, jette un livre sur une table, et ôte son chapeau.

Que complotez-vous ?

THÉRÈSE

D'empêcher papa de nous escorter à Dieppe... Nous désirons voler de nos propres ailes.

MARGUERITE, souriant.

Grand Dieu, n'êtes-vous pas assez libres ?

THÉRÈSE

Il y a liberté et liberté.

ALICE

Venez-nous en aide. Nous comptons sur votre influence.

MARGUERITE

Elle est nulle...

THÉRÈSE

O la bonne blague !

MARGUERITE

Du moins, quand il s'agit de séparation.

ALICE, insinuante.

C'est dommage !... Ce serait si mignon de partir comme trois sœurs, d'avoir les coudées franches, de loger sous la même clef.

MARGUERITE

Oh ! quant à cela, nous n'habitons jamais bien loin les unes des autres.

THÉRÈSE, agressive.

Trop près ou trop loin, pas de milieu.

MARGUERITE

Plaît-il ?

ALICE, perfidement conciliante.

Thérèse disait à l'instant que ce n'est pas la même chose d'aller seules avec vous, ou sous la surveillance de papa. Lui présent, vous prenez tout de suite dix ans de plus, et dame, nous aimons mieux

vous traiter en camarade, que vous appeler notre ancienne.

MARGUERITE, riant.

Allez, vous vous consolerez facilement d'un si petit malheur ! (Elle va pour sortir.)

ALICE

Où allez-vous ?

MARGUERITE

Faire la sieste. A plus tard... (Elle sort.)

SCÈNE III

THÉRÈSE, ALICE

THÉRÈSE, riant.

As-tu vu comme je lui ai fait dresser l'oreille, à notre veuve inconsolée ?

ALICE

Heureusement j'ai paré le coup. Je t'en prie, ne recommence pas. Nous l'aimons bien, elle nous traite gentiment, ce serait absurde de troubler la bonne harmonie pour le plaisir de l'aguicher.

THÉRÈSE

Ce n'est pas pure taquinerie, puisque nous avons des raisons sérieuses d'être mécontentes ?

ALICE

Va, ma pauvre Thérèse, quand tu parviendrais à réformer Marguerite, le plus important resterait à faire : nous convertir nous-mêmes.

THÉRÈSE

Je ne me sens pas l'âme si noire !...

ALICE

Au fond, que sommes-nous ? Deux abandonnées mal élevées, pas dirigées, le cœur sur la main, la parole prompte, l'imagination fertile...

THÉRÈSE

Portrait flatteur !...

ALICE

Ressemblance garantie, hélas !... Grillant de nous marier, livrées à nos seules lumières, nous avons adopté un procédé déplorable. Attirer les jeunes gens à force d'originalité... Les attirer, ça réussit... Les retenir, c'est différent... Ils flânent autour de nous comme devant une parade de la foire ; quant à entrer dans la baraque, serviteurs !... Nous sommes trop amusantes !

THÉRÈSE

D'après toi, si nous étions ennuyeuses, on se disputerait nos mains ?

ALICE, tristement.

Au moins on dirait : A la bonne heure, celles-là ne sont pas folles comme leur mère.

THÉRÈSE

C'est terrible, cette parole partout et toujours en travers de notre avenir.

ALICE

Raison de plus pour y moins donner prétexte.

THÉRÈSE

Maintenant nous sommes jugées. A moins d'un miracle, nos charmes resteront sans pouvoir, comme disaient nos aïeux en voyant se faner nos grand' mères.

ALICE, riant.

Et encore, nos grand'mères avaient-elles d'enviables raisons pour se faner. (Écoutant.) Tiens, une voiture qui grince sur le sable, dans la cour.

THÉRÈSE

Tu rêves... Nous n'attendons personne... Les dix pelés et quatre tondus que nous avons pour voisins ont déjeuné ici hier... En voilà pour trois jours avant que le plus assidu ne se montre.

ALICE

Je t'assure que quelqu'un débarque. (Elle entr'ouvre une porte à droite et recule stupéfaite.) Hector !

THÉRÈSE

Il n'y a pas de quoi tomber à la renverse. Allons lui dire bonjour.

ALICE, à mi-voix.

C'est qu'il n'est pas seul... Oh ! les pressentiments !... Je disais qu'il était peut-être allé prendre femme !

SCÈNE IV

THÉRÈSE, ALICE, ANNA, HECTOR

Hector accompagne Anna. Celle-ci, d'un regard, inspecte d'abord l'appartement. Après avoir constaté l'absence de son mari, elle examine curieusement ses filles.

HECTOR

Bonjour, fillettes !... J'amène une vieille amie de la famille. Elle vient de loin pour vous connaître.

ALICE et THÉRÈSE, tendant successivement la main à Anna en disant :

Bonjour, Madame. (Un silence.)

HECTOR, après avoir vainement attendu la réponse d'Anna.

Votre père est sorti ?

THÉRÈSE

Il est à la pêche. (Le montrant du geste.) On le voit d'ici... (Anna passe devant Hector et s'approche vivement du vitrage. Thérèse la suit et complaisamment la renseigne.) Regardez là-bas ce point blanc qui s'agite au bord de la rivière, c'est son chapeau... contre la touffe de saules d'un vert plus foncé que les autres.

ANNA

Je vois maintenant... Il faut savoir que c'est lui.

THÉRÈSE

Je vais le faire chercher... Avant dix minutes...

ANNA, l'interrompant.

Non surtout pas !... Je serais désolée de le déranger ; d'autant que, c'est vrai, je viens de loin pour vous connaître, et le temps que nous passerons ensemble ne sera pas perdu ; le mien, du moins, car je dispose bien légèrement du vôtre.

ALICE

Oh ! Madame, nous en avons à revendre, en particulier aujourd'hui.

ANNA, avec un regard vers Hector.

Vous n'avez pas de monde à demeure ?

THÉRÈSE

Rien qu'une amie, Mme de Raon ; mais cela ne compte pas. Elle est de la maison.

ALICE, à Anna.

Vous offrirais-je de vous conduire dans votre chambre ?

ANNA

Bien volontiers... (A Thérèse.) J'espère, Mademoiselle, vous retrouver dans un instant.

THÉRÈSE

Certainement, Madame.

SCÈNE V

THÉRÈSE, HECTOR

THÉRÈSE

A-t-on idée d'un étourdi pareil !... Une amie de la famille, est-ce un nom, cela ? Voilà une façon de présenter les gens !...

HECTOR

Ce n'est pas étourderie...

THÉRÈSE

Exprès, alors ?... Nous disions que votre voyage était mystérieux. Je crois bien qu'il l'est, puisque vous en ramenez une dame innommable. Pourquoi l'est-elle ?

HECTOR

Quand il lui plaira de se faire connaître, vous le saurez.

THÉRÈSE

Elle est d'allures bizarres, votre dame... A peine polie... Tantôt distraite, tantôt nous examinant comme le ferait un agent de la sûreté... Et sa façon d'aller se coller à la vitre pour contempler papa qui fait le gros dos sur sa ligne !... Pas de faux-fuyants, Hector, je veux savoir qui c'est...

HECTOR, souriant.

Rien que cela !

THÉRÈSE

Et tout de suite, encore !

HECTOR

Soyez obéie... Mon enfant, vous me traitez souvent de vieux grognon, parce que je ne m'extasie pas sur vos excentricités. Je suis pourtant votre ami, et je vais le prouver. En nommant cette personne, malgré sa défense, je vous rends peut-être le plus grand service que vous puissiez espérer.

THÉRÈSE

Mon Dieu, vous parlez comme pour offrir à un enfant des étrennes utiles. Je regrette presque ma question.

HECTOR

Oh que dites-vous ! Ma révélation aura une influence énorme sur votre vie.

THÉRÈSE

Faites-la donc, car ma vie ne peut que gagner au change.

HECTOR

La personne qui m'accompagne est votre mère.

THÉRÈSE, effrayée.

Non ?... Libre ?...

HECTOR

Comment, libre ?

THÉRÈSE

Guérie, alors ?

HECTOR

De sa folie !... Absolument... Pas la moindre trace.

THÉRÈSE, incrédule.

N'importe, ses yeux ont une expression...

HECTOR

De femme qui revoit son mari et ses enfants après vingt ans d'absence. Elle n'a jamais été folle.

THÉRÈSE

Ainsi, on nous trompait ?

HECTOR

Oui. Vos parents n'ont pas vécu heureux ensemble ; ils se sont séparés. Votre mère était autrichienne, elle est retournée dans son pays.

THÉRÈSE

Et voilà mes parents réconciliés ?

HECTOR

Oui.

THÉRÈSE

Bien sûr ?

HECTOR

Pourquoi ce doute ?

THÉRÈSE

Ah ! c'est assez que je l'exprime !

HECTOR, lui prenant la main.

Ma pauvre enfant !

THÉRÈSE

Voilà donc mes parents en présence, et après ?

HECTOR

Après, c'est l'inconnu... L'existence de votre mère a toujours été parfaitement honorable, soyez-en certaine, mais il y a entre vos parents de graves malentendus. Dès la première rencontre, il peut y avoir des froissements tels que votre mère, emportée comme je la connais, quitte la maison sur-le-champ. Si ce que je redoute arrive, elle est capable de disparaître sans dire à ses filles le mot que j'attends. C'est contre un pareil malheur que je vous mets en en garde.

THÉRÈSE

Je comprends... Merci, Hector... Vous vous conduisez en ami... Elle ne partira pas sans avoir trouvé à qui parler.

HECTOR

Allons, à défaut d'attendrissement dans ce petit cœur, il y a un grain de bon sens dans cette cervelle.

THÉRÈSE

Vous m'en voulez de ne pas mettre en branle

tout le tra-la-la du sentiment. Mais soyons de bon compte. Est-ce que je connais ma mère ?... Tout ce qu'on peut exiger de moi, c'est que j'éprouve le vif désir de m'attacher à elle... Oh ! cela, oui !... Et l'attacher à nous ! Voilà surtout ce qu'il faudrait ! Si seulement nous trouvions moyen de la retenir... Je vais y réfléchir de toute mon âme.

HECTOR

Le meilleur moyen serait de l'aimer et de le lui dire.

THÉRÈSE

Serait-il bien efficace ?... Son cœur n'a pas l'air beaucoup plus préoccupé de nous que le nôtre n'est rempli d'elle... Et puis, c'est singulier, s'il s'agissait, pour conquérir un mari, de jouer à un homme une petite comédie sentimentale, je m'en sentirais bien capable. A ma mère, j'hésiterais davantage.

HECTOR, ironique, à part.

O force des préjugés ! (Alice et Anna rentrent.)

THÉRÈSE

Avant tout, il faut conférer avec Alice.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ALICE, ANNA

ANNA, à Hector.

Mlle Alice a fait une découverte surprenante

HECTOR

Bah !

ANNA

J'ai la bosse de la maternité.

ALICE

Incontestablement. En cinq minutes, madame a trouvé moyen, par mille petits détours, de me faire raconter tant d'histoires, depuis des aventures de poupées jusqu'à nos flirts, que j'en suis hors d'haleine. Le plus étonnant, c'est que je me sois laissée si docilement confesser. Pour m'apprivoiser à ce point, il faut des aptitudes spéciales.

ANNA, riant.

La bosse de la maternité, par exemple !... Là-dessus, nous sommes tombées d'accord.

ALICE

Et madame gémit de n'avoir pas d'enfants sur qui exercer son talent. (Thérèse gesticule pour attirer l'attention de sa sœur qui finit par s'en apercevoir et se rapprocher d'elle.)

HECTOR, bas, à Anna.

Comment les trouvez-vous ?

ANNA, paisiblement.

Gentilles.

HECTOR

Un bon mouvement... Dites-leur qui vous êtes. (De la tête Anna refuse, et l'entretien se poursuit à voix basse.)

THÉRÈSE, bas, à sa sœur.

Sortons, j'ai à te raconter une chose gigantesque !

ALICE

Bien.

THÉRÈSE, à Anna.

Madame, permettez-nous d'aller préparer le goûter.

ANNA, à Thérèse.

N'oubliez pas, Mademoiselle, qu'il nous reste à faire connaissance.

THÉRÈSE

Je le désire trop pour l'oublier.

SCÈNE VII

HECTOR, ANNA

ANNA, les suivant des yeux.

Cette petite Alice a beaucoup de moi quand j'avais son âge... Plus communicative, cependant... C'est son pays qui le veut... (Passant soudain à une autre idée, elle se dirige rapidement vers le vitrage du fond et regarde dans le parc, se retournant pour envoyer ses réflexions à Hector.) Est-ce qu'il pêche toujours au même endroit ? Non, il a disparu... Quand mes filles m'ont dit, à peine entrée : « Il est là, vous n'avez qu'à regarder pour le voir... » cela m'a presque bouleversée... Était-ce visible ?

HECTOR

Pas trop, à moins de savoir.

ANNA, toujours en train de fouiller le parc.

J'ai beau chercher, plus de mari... Peut-être est-il en chemin pour rentrer.

HECTOR

Rien d'impossible.

ANNA, quittant son poste d'observation.

Eh bien ! qu'il vienne. Tant que je ne l'aurai pas vu, je serai mal à l'aise pour observer, et ma curiosité a tant de pâture dans cette maison ! En somme, je suis assez contente ! Vous allez voir ; j'aurai une belle attitude. La faible créature d'autrefois ne montrera pas le bout de l'oreille... Au moins, j'espère que mon mari s'abstiendra de faire allusion à ma prétendue faute... Voilà qui gâterait tout... Je me suis laissée calomnier pour en finir avec une existence qui me pesait, mais, à présent, il me serait intolérable d'écouter la légende de mon enlèvement. Le mieux serait un oubli discret.

HECTOR

Il sait vivre.

ANNA

Et doit être porté à la modération puisque Marguerite est ici. L'avez-vous vue ?

HECTOR

Elle ?... Pas encore.

ANNA

Alice m'en a parlé très simplement et avec amitié. Pourtant j'ai cru la voir rougir. Hubert est impardonnable de condamner ses filles à un pareil voisinage... De loin, je ne l'avais pas senti aussi vivement... Oui, c'est odieux.

HECTOR

Les pauvres petites sont à plaindre...

ANNA

O les lambines!... Je voudrais les faire causer avant qu'Hubert ne rentre. Tout à l'heure il faudra m'escrimer contre lui, et si l'entretien tourne à l'aigre, partir sans connaître un peu mieux ces petites. Je le regretterais.

SCÈNE VIII

HECTOR, ANNA, HUBERT

Entre Hubert, bonhomme poivre et sel, bedonnant et quelconque. Tenue très débraillée. Il porte d'une main ses ustensiles de pêche, de l'autre, un superbe poisson suspendu par les ouïes à un brin d'osier.

HUBERT, stupéfait devant sa femme.

Vous!

ANNA

Moi-même! (Elle lui tend la main.)

HUBERT, retirant les siennes.

Excusez... elles sont gluantes... Permettez que

j'emporte ce poisson à la cuisine... et puis j'irai... (Il fait le geste de se rajuster.)

ANNA

Faire un bout de toilette?... Inutile... Cela tombe on ne peut mieux que je vous surprenne en négligé... Déposez cet animal et revenez vite.

HUBERT

C'est cela. (Il sort.)

SCÈNE IX

ANNA, HECTOR

ANNA

O mon ami, qu'il est changé !... Quel magot !...

HECTOR

Dame, les années passent !

ANNA

Et les souvenirs restent !... Dire qu'en venant ici j'avais peur, oui, peur !... Ce que je suis courageuse à présent !...

HECTOR

Ainsi, lorsqu'il a ouvert la porte...

ANNA

J'ai manqué lui rire au nez... J'ai même dû lutter contre la pensée que j'avais eu tort de ne pas le

tromper quand je le pouvais.. Quelle horreur, n'est-ce pas ?

HECTOR, avec conviction.

Mais non... Il fallait... je partage vos regrets.

ANNA, étonnée.

Vous ?... (Riant.) Ah pardon, j'étais distraite !... Maintenant ma visite devient très drôle... Avez-vous remarqué sa consternation en m'apercevant ?... Si je mettais le comble à sa déroute en affectant de me sentir ici chez moi, pleine d'amabilité pour lui et de confiance dans l'avenir.

HECTOR

Il ferait une tête !... N'en ayez aucun doute.

ANNA

A merveille !... Il m'a jadis si peu prise au sérieux, c'est bien le moins que je le lui rende... Et puis, au fond, je serais trop triste si je n'exagérais pas ma gaîté... Car, pour un rien, je fondrais en larmes... Se dire : « Voilà l'être ridicule pour l'amour duquel je me suis rendue extraordinairement malheureuse !... »

SCÈNE X

LES MÊMES, HUBERT

HUBERT, à Anna.

Me voici, puisque vous m'acceptez tel quel.

HECTOR

Ma mission est remplie. (Il s'esquive. Un silence.)

ANNA

Vous m'avez appelée, je ne me suis pas fait prier.

HUBERT, très gourmé.

Merci !... je ne comptais pas être exaucé si vite...

ANNA

Pourquoi tant de cérémonies entre vieilles connaissances et même vieux époux, affirment d'anciennes chroniques ?... (Un silence.) Comment me trouvez-vous ?

HUBERT

Hein ?... Je ne saisis pas...

ANNA

Changée ?...

HUBERT

Mais... je ne sais... Je vous ai reconnue du premier coup d'œil.

ANNA, satisfaite.

Alors l'impression n'est pas trop mauvaise ?

HUBERT

Si vous cherchez un compliment...

ANNA

Pourquoi pas ? J'ai besoin qu'on m'encourage.

HUBERT

Vous ne semblez pas en peine.

ANNA

Je suis hésitante.

HUBERT

Il faut l'entendre pour le croire.

ANNA

Croyez-le... Il me reste une incertitude sur les motifs qui vous déterminent à m'ouvrir cette maison.

HUBERT

Hector était chargé cependant...

ANNA

Je n'ai rien voulu entendre... On m'appelle, j'accours... Un pareil empressement n'est-il pas louable ?

HUBERT

Si ! Mais vous dispensait-il d'écouter ce que notre ami commun était chargé de vous dire ?

ANNA

J'ai préféré m'en rapporter à vous. Nous avons quelque peu vécu l'un et l'autre, assez pour ne pas témoigner trop de surprise devant les propositions bizarres, ni trop de dépit devant les solutions imprévues... Quand on est ainsi, c'est un plaisir de délibérer ensemble.

HUBERT

Chacun son goût !... Moi, je suis moins curieux... Hector vous portait un message très net : il est impardonnable de s'être tenu dans le vague... Vous avez vu vos filles ?

ANNA

Ne parlons pas d'elles. Qu'il ne soit question, en ce moment, que de nous... Me voici ramenée au bercail, ravie d'y être, pleine de bonne volonté. Comment la témoigner ? C'est la seule chose qui m'embarrasse. Jusqu'à quel point dois-je être reconnaissante ? Éclairez-moi.

HUBERT

Que diable !... Vous avez une façon de poser les questions qui les embrouille ! Laissez-moi donc aller consulter Hector.

ANNA

Pour le renvoyer comme ambassadeur ?... Nous nous en passerons bien. Je réclamais d'être encouragée, maintenant vous semblez un peu gêné et cela suffit pour me mettre à l'aise... Qu'est-ce qui vous trouble ?... Que je m'informe jusqu'où doit aller ma reconnaissance ? Redouteriez-vous de ma part une explosion trop grande ?

HUBERT

Je veux être traité suivant mes mérites... bien minces.

ANNA

Mettons que je sois venue serrer la main, non d'un vieil époux, mais d'une ancienne connaissance... Ce n'est pas trop exalter vos mérites, je suppose ?... (Signe satisfait d'Hubert.) Bien. A présent je sais à quoi m'en tenir. Vous avez eu la généreuse pensée de me rendre une partie de ma famille, j'allais dire la meilleure, mais puisque vous ne voulez pas en être, je me mords la langue.

HUBERT

Je me suis dit : « Voilà des années qu'elle vit en exil, l'heure est venue de la sortir d'un isolement trop austère. »

ANNA

Il n'était ni trop profond, ni trop austère... N'exagérons pas ma vertu... A Vienne j'ai été très mondaine, on m'a beaucoup fêtée, et tous mes efforts ont tendu à faire pénitence le sourire aux lèvres... Je hais le repentir larmoyant... Car, entre parenthèses, je suis repentante. Acceptez mes regrets de vous avoir donné jadis de graves sujets de plainte. Mon Dieu, voyez comme de se trouver en présence des gens amène d'inexplicables revirements. Ce matin, il me semblait que si vous hasardiez la moindre allusion à nos funestes dissentiments, je vous arracherais les yeux... Me voilà maintenant d'humeur à en parler la première et sans fiel. Ne trouvez-vous pas qu'après des années les choses qui paraissaient énormes, se réduisent à être des taupinières

devant lesquelles on est confus d'avoir eu le vertige ?

HUBERT

Vous avez le repentir conciliant.

ANNA

Exigez-vous qu'il se produise revêtu d'un cilice ?... Non, la férocité n'est pas votre défaut... D'ailleurs... on respire sous ce toit un air tellement imprégné du parfum de la vie de famille, qu'on se figure le maître de la maison content de son sort, entouré de toutes les affections enviables, et trop juste pour reprocher aux autres la sérénité qu'il a lui-même en partage.

HUBERT, embarrassé.

Très agréablement raisonné.

ANNA

Puisque la conversation roule sur votre foyer, permettez-moi, mon ami, de vous complimenter sur vos filles qui sont ravissantes.

HUBERT, affable.

L'honneur en revient à vous autant qu'à moi.

ANNA

Oh ! elles sont si peu miennes !... Leur éducation est votre œuvre, vous les avez formées. De mauvaises langues de femmes prétendent que les hommes

sont incapables d'élever les jeunes personnes... Vous faites une brillante exception.

HUBERT

Eh non, c'est ce qui vous trompe!... Nos filles sont jolies, spirituelles, remplies de droiture, mais horriblement mal élevées.

ANNA

Vous m'étonnez !

HUBERT

Le tableau n'est malheureusement pas chargé... Je suis un père faible, aveugle, inexpérimenté, ce dont nos enfants pâtissent... Les pauvres petites ont fait un tas de folies, se sont compromises et je ne sais comment les marier.

ANNA

Elles ont de la fortune...

HUBERT

Peuh ! Je n'ai pas amélioré leurs dots.

ANNA

Enfin, que la question d'argent ne vous tracasse pas... J'ai tant bien que mal administré mon petit avoir et j'apporterai mon obole.

HUBERT, avec élan.

Vous serez notre Providence!... Les dots, c'est

quelque chose, mais il faudrait surtout une direction plus ferme... Si nos filles ont le bonheur d'être désirées par vous, je suis prêt à m'en séparer aussi souvent et longtemps qu'il vous plaira.

ANNA, sèchement.

Me les confier !... C'est un honneur dont je suis parfaitement indigne.

HUBERT

Allons donc !... N'ai-je pas pris mes renseignements ?... Je sais combien, pendant votre éloignement, vous avez été une femme respectable, et suis certain de mettre mes filles en bonnes mains.

ANNA

Entendons-nous... Je partage la conviction que chez moi elles seraient pour le moins aussi convenablement placées qu'ici... mais je ne me sens pas capable d'assumer de nouveaux devoirs. Vous me rendez justice en m'appelant une femme respectable... C'est un titre auquel j'ai droit, ou peu s'en faut; faites-moi seulement la grâce de songer aux luttes qu'il m'a fallu soutenir pour en rester digne.

HUBERT

Je ne doute pas qu'avec votre beauté...

ANNA

Laissons ma beauté... je parle de combats contre moi-même... A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est

son propre cœur... J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchants qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer... L'apaisant avec d'arides coquetteries, comme on trompe la soif dans le désert, avec de petits cailloux... L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur! Actuellement il n'y reste plus une fibre aimante... C'est un jardin transformé en cour pierreuse sans un coin de verdure. A force d'y persécuter l'ivraie, le bon grain n'y peut plus pousser... Le bon grain serait l'amour maternel...

HUBERT

Quoi! Vous en êtes à vous proclamer mère dénaturée!

ANNA

Dieu sait quel épouvantable désespoir j'ai ressenti en quittant mes filles... J'ai passé des années à couper un à un les liens qui me rattachaient au bonheur perdu, et aucun d'eux n'est tombé sans que j'aie versé des torrents de larmes! N'y a-t-il pas quelque audace, maintenant qu'à force de tortures j'ai conquis la paix, à m'offrir une maternité qui promet des fruits amers... Vous avez eu autour du cou les petits bras de vos bébés qui bégayaient à votre oreille leurs gentilles bêtises, chaque jour allongeait d'un anneau cette longue chaîne d'impressions douces dont est faite la tendresse des parents... Chérissez vos filles, vous y êtes plus exercé que moi...

HUBERT

Je ne m'attendais pas à cette résistance... car enfin, si rien au monde ne vous inspire d'affection, que cherchez-vous ici ?

ANNA

Ce qui n'y est plus ! Il y a bel âge que les vivants me paraissent inoffensifs, mais je gardais la terreur des fantômes. (Fixant sur lui un regard plein d'ironie.) M'en voilà délivrée ! Je suis dans leur repaire, et c'est moi qui leur fais peur, car ils ne se montrent pas. Grâce à vous, je partirai guérie de la maladie du souvenir, la plus cruelle de toutes.

HUBERT

J'en suis fort aise, mais, en attendant, vous ne venez pas à mon aide.

ANNA

En enlevant vos filles ? Quand je m'en sentirais le courage, ce serait vous faire le plus grand tort. Parions que vous avez, pour me les proposer, une raison autre que celle de perfectionner leur éducation ?

HUBERT, protestant mollement.

Oh ! par exemple !

ANNA, souriant.

Je vous ai si bien connu, il en reste quelque chose !... Oui, vous avez une mauvaise raison. Gardez-vous de me la dire, vous en avez envie et

ce serait une bévue... N'éloignez pas vos enfants; elles vous protègent contre les entraînements définitifs, et quant aux autres, vous y êtes condamné à perpétuité.

HUBERT, perdant patience.

Dites donc, il me semble qu'en fait d'entraînements vous pourriez montrer plus d'indulgence. Et pour une femme qui prétend que rien ne l'intéresse plus, vous vous occupez beaucoup trop de ma conduite.

ANNA

Ne me faites pas pire que je ne suis. Mon cœur est incapable de dévouement, mais son indolence lui permet de s'intéresser aux gens... Je goûte parmi ceux qui habitent cette maison une sensation fine qui m'enchante... Vous m'autorisez bien, n'est-ce pas, à rester ici jusqu'à demain?

HUBERT, interloqué.

Assurément...

ANNA

Si cela vous dérange le moins du monde, il y a encore un train ce soir... Mais je perdrais à regret un plaisir auquel j'attache du prix... Je sais que vous avez une étrangère au château, Mme de Raon... Elle est, m'a-t-on dit, tout à fait de votre intimité; par conséquent, je présume qu'on peut lui révéler qui je suis... Votre femme après tout... Ma présence est au moins aussi naturelle que la sienne.

HUBERT

Est-ce une critique ?

ANNA

Mille fois non !... Ce serait mal à moi de supposer que vous respectez assez peu vos filles pour les placer dans une situation douteuse... Vous êtes à l'âge où un homme peut s'accorder une amie sans que nul y trouve à redire; surtout quand l'amie est, si j'ai bonne mémoire, assez insignifiante; car je rencontrais parfois Mme de Raon, quand elle était encore mademoiselle de Mornex. L'ai-je bien jugée ?

HUBERT

Hum !... C'est une personne de notre intimité, et, vous savez, quand on se voit du matin au soir, on ne s'occupe guère de l'esprit qu'on a.

ANNA

Rien de plus vrai. Elle a probablement des qualités sérieuses ?

HUBERT

Ah ! oui... Elle a rendu très heureux mon pauvre camarade Raon.

ANNA

La reconnaissance dont vous entourez sa veuve est touchante !... Mme de Raon est sans doute liée avec vos filles ?

HUBERT

Oui, et je m'en plains un peu... Ces demoiselles

ne sont que trop portées à se donner des allures au-dessus de leur âge...

ANNA, moqueuse.

Et l'influence d'une femme qui a ses dents de sagesse n'est pas l'idéal ?

HUBERT

Pas trop.

ANNA

Pourquoi favoriser leur liaison ?... Il serait si simple de ne pas inviter Mme de Raon à la campagne.

HUBERT, embarrassé.

J'y ai songé... C'est difficile !... Quand on a mis quelqu'un sur un certain pied, il est toujours délicat de modifier...

ANNA, indifférente.

Oh ! j'ai dit cela... N'y attachez pas d'importance... Tenez, ne parlons plus de Mme de Raon, vous m'en dites du mal, je finirai par vous croire ; j'aurai des préventions contre elle, et jugez combien je serai ridicule si je lui témoigne la moindre malveillance.

HUBERT

En ai-je dit du mal ?... Tout au plus une légère objection...

ANNA

Vraiment !... Alors j'avais mal compris... (Alice et Thérèse entrent. Anna les arrête d'un geste.) Vous permettez,

Mesdemoiselles... Encore un mot à votre père. (A Hubert qu'elle entraîne plus loin.) Je compte leur cacher qui je suis. Soyez également discret. Je redoute par-dessus tout les étalages de sentiments, et cela me désolerait de voir le joli souvenir que j'emporterai de ma visite, gâté par une crise inopportune.

HUBERT, amèrement.

Toujours soigneuse de votre précieux repos !

ANNA, riant.

Oui, j'y attache quelque prix. (Haut.) A ce soir !... Je me réjouis de dîner avec vous en famille !

HUBERT, du ton dont il dirait : Allez au diable !

C'est réciproque. (Il sort.)

SCÈNE XI

ANNA, THÉRÈSE, ALICE

ANNA

Mesdemoiselles, je ne suis qu'une hôte de passage, il ne faut pas m'abandonner ainsi.

THÉRÈSE

C'est donc vrai ?... Vous comptez nous quitter bientôt ?

ANNA

Demain.

THÉRÈSE

Oh ! Madame !... Pour longtemps ?

ANNA

J'habite l'étranger... Quand reviendrai-je en France ?

THÉRÈSE

Vous n'avez personne qui vous y retienne ?... Pas d'amis ?

ANNA

Auriez-vous le petit défaut d'être curieuse, Mademoiselle.

THÉRÈSE, souriant.

Oui, Madame... Pas d'amis ?

ANNA

Hélas non !

ALICE

Nous, par exemple !

ANNA, souriant.

Comme il faut se défier des nouvelles connaissances !... Me voici presque prisonnière.

ALICE

Prisonnière !... Non, Madame... Nous mettons plus d'amour-propre à vous conserver.

THÉRÈSE

Vous resterez de bon cœur.

ANNA, souriant.

Quelle prétention !

THÉRÈSE

Nous savons qui vous êtes.

ANNA, très calme.

Ceci me surprend. Qui pensez-vous que je sois ?

ALICE

Maman !

ANNA, ne pouvant réprimer un mouvement d'émotion.

Vous dites ?

ALICE

Maman... Hector l'assure.

ANNA, très émue.

C'est vrai ! Je suis votre mère... Une mère qui a été malheureuse la majeure partie de sa vie. Ne me considérez pas comme un monstre si mon cœur est sec, si mon premier mouvement, quand vous m'appelez maman, est de nier. (Elle fond en larmes. Les jeunes filles la considèrent avec étonnement.)

THÉRÈSE

Nous avons beaucoup hésité à vous démasquer... Pour désirer garder un pareil secret, il faut des raisons bien fortes... Cependant, il me semble que nous usons d'un droit.

ANNA, les attirant à elle et les embrassant.

Inutile de vous excuser, c'est fait.

THÉRÈSE

Il y a longtemps que nous aurions tenté de vous écrire, si on ne nous avait pas dit que vous étiez...

ANNA

Folle, n'est-ce pas? On vous trompait... (Avec un sourire triste.) J'ai toujours eu ma pleine connaissance, et quelquefois je m'en serais bien passée.

THÉRÈSE

Ah! nous devons un fameux cierge aux auteurs de cette fable... Une mère enfermée!... Voilà qui embellit l'avenir de ses filles!

ALICE, souriant.

Ajoutons, pour être vraies, que les filles ne perdent pas une occasion de se montrer insensées...

THÉRÈSE

Parce qu'elles sont découragées... Nous sommes les passagers qui se jettent à l'eau pour échapper au naufrage. Vous nous trouvez en pleine noyade. Seule, notre mère peut nous sauver. Nous vous supplions de ne plus vivre au loin. A peine abritées sous l'aile maternelle, de mal élevées nous passerons pour originales, et, bientôt l'originalité s'appellera vivacité charmante. Ne reculez pas devant

notre réputation d'étourdies. Nous promettons d'être dociles, trop heureuses que vous imposiez votre autorité !

ALICE, à mi-voix.

Marguerite n'a aucune influence sur nous... Ne redoutez rien de ce côté-là.

ANNA, d'un ton légèrement amer.

Il y a plaisir pour moi, qui professe l'horreur des affections conventionnelles, à vous entendre énumérer si paisiblement les futurs bienfaits de ma tendresse.

THÉRÈSE

Ne soyez pas blessée. Quand vous êtes partie, nous étions trop petites. Rien ne survit de ce temps-là. Montrez-vous indulgente pour ce que nous sommes : pas complimenteuses, pas fausses non plus.

ANNA

Je viens, en effet, de céder à un mouvement d'humeur très déraisonnable... Pourquoi votre manière exclusivement pratique d'envisager mon retour m'est-elle pénible ?... C'est injuste. Ne m'en veuillez pas.

ALICE

Bien au contraire ! Je suis sûre maintenant que vous n'êtes pas indifférente... Notre première parole sur la terre a été « maman » : ce souvenir-là ne peut avoir péri. C'est lui qui proteste.

ANNA

Il est pourtant vrai que j'ai écouté vos premiers babillages comme une musique divine... Dans ce temps-là, il n'y avait pas de meilleure mère que moi... Je ne m'occupais guère à décomposer les sentiments pour constater qu'ils sont pétris d'habitude et d'égoïsme. Je vous mangeais de baisers, je veillais près de vos berceaux, je grondais, je câlinais tout comme une autre. En ai-je formé pour mes fillettes des projets d'avenir !... L'avenir d'alors, nous y sommes : mes filles m'accueillent en demandant un service et j'hésite à le leur rendre, parce que je ne suis pas assez généreuse pour sacrifier mon indépendance.

ALICE

Maman, vous avez beau dire que les sentiments sont pétris d'égoïsme, ils renferment quelque chose de mieux. Je ne vous apporte pas l'affection qu'une mère a droit d'attendre, mais en le constatant, je sens un grand vide dans mon cœur et c'est déjà beaucoup. Si vous partiez, je ne vous dirais pas adieu comme à une étrangère.

THÉRÈSE

Et puis, songez que vous avez mis au monde des créatures qui n'ont pas demandé à naître. Vous leur devez une protection...

ANNA, à Thérèse.

Alice, en m'appelant maman, me touche plus

que ne feraient les plus beaux raisonnements. S'il était possible de me retenir, elle accomplirait ce miracle. Mais mon âme n'a plus de ressort !

ALICE, lui sautant au cou.

Ah ! maman, maman, maman !... Rappelez-vous les fillettes d'autrefois. Ce sont les mêmes qui vous supplient !

SCÈNE XII

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, très cordiale.

J'apprends une grande nouvelle, Mme de Grécourt est ici !

ANNA, l'amabilité même.

Madame de Raon, n'est-ce pas ? (Elles se serrent la main.)

MARGUERITE

Nous nous sommes rencontrées avant mon mariage. Mais j'étais une petite timide qui passait inaperçue.

ANNA

Pas tant que cela. Je me rappelle fort bien l'avoir vue danser.

MARGUERITE, aux jeunes filles.

Que vous devez être contentes, mes chéries !

ALICE

Est-ce que cela se demande !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR

HECTOR

Je réclame à goûter. Le voyage m'a creusé.

THÉRÈSE

On apporte le thé.

HECTOR, s'approchant des jeunes filles et baissant la voix pendant que Marguerite et Anna vont à l'écart.

Eh bien, ça marche-t-il ? (Les jeunes filles exposent à voix basse leurs motifs de joie et d'inquiétude.)

MARGUERITE, les montrant à Anna.

Sont-elles assez jolies !... Les imaginiez-vous si charmantes ?... Alice vous ressemble... N'est-ce pas votre avis ?

ANNA, souriant.

Que de questions !... de grâce, n'allez pas si vite... je débarque... C'est toute une affaire de démêler mes impressions.

MARGUERITE

C'est vrai !... Quand on y songe !... Se trouver mère de famille pour la première fois !

ANNA, un peu sèchement.

Pardon, Madame, je l'étais au moins autant avant mon départ... (Reprenant l'air gracieux.) Ma plus grande surprise c'est ce pauvre Hubert.

MARGUERITE, se méprenant.

Il ne vous attendait pas avant quelques jours, je crois.

ANNA

Qu'il est donc vieilli !

MARGUERITE

Réellement ? Il me paraît toujours le même... Un peu grisonnant.

ANNA

Une véritable ruine.

MARGUERITE

Je n'avais pas remarqué... Après ça, quand on se voit tous les jours...

ANNA

Il y a seize ans j'avais laissé un homme jeune... Il m'a d'ailleurs touchée...

MARGUERITE

Ah !

ANNA

Oui... Pauvre diable ! Il est en détresse ! Nous

avons pu avoir quelques difficultés, cela ne m'empêche pas de le bien juger... Voilà un cœur !...

MARGUERITE

A qui le dites-vous ! Je n'ai pas de meilleur ami.

ANNA

On voit qu'il fait de vous un cas extrême... Il vient de me dire combien vous avez rendu M. de Raon heureux... J'ai connu M. de Raon... Un bien aimable homme !...

MARGUERITE

Que j'ai beaucoup regretté.

ANNA

Je comprends... Ne suis-je pas moi-même quelque chose comme une veuve ? Avec l'incertitude en plus, car vous me voyez bien indécise.

MARGUERITE

Sous quel rapport ?

ANNA

Mon mari n'en est plus un pour moi, mais je n'ai pas, comme une vraie veuve, la ressource de le loger au ciel. Hubert est malheureux sur cette terre. Je puis le secourir et c'est une tentation contre laquelle je suis en train de lutter.

MARGUERITE, très gênée.

Est-il si malheureux ?

ANNA

Il l'assure. Vous ne le soupçonniez pas ?

MARGUERITE

J'en étais à cent lieues !

ANNA

Au bout de cinq minutes de conversation avec lui, je le savais.

MARGUERITE

Vous a-t-il dit de quoi il souffre ?

ANNA

En partie... Et j'ai deviné le reste. N'en doutez pas, Hubert est entre les griffes d'une femme. Elle absorbe toute son activité au grand détriment de ses filles qui vivent à l'aventure, ce qui le navre. Si je me chargeais des enfants, Hubert serait ravi, et cette femme aussi, je pense.

MARGUERITE, affectant une vive surprise.

Entre les griffes d'une femme ! Qu'on est donc romanesque en Autriche !...

ANNA, riant.

Qu'on est discret en France ! (Un domestique apporte une table à thé sur laquelle chauffe un samovar. Les deux groupes de causeurs se réunissent.)

ALICE

Maman, nous autorisez-vous à faire les honneurs du goûter ?

ANNA

Mes enfants, je ne suis ici qu'une maman bien novice... Vous représentez le gouvernement.

HECTOR

Sans l'ombre de vraisemblance, puisqu'elles brûlent d'abdiquer.

THÉRÈSE, passant l'inspection du goûter.

On aurait pu mettre quelque chose à boire... Par cette chaleur...

HECTOR

C'est une faute... Je prendrais bien un verre de bière.

THÉRÈSE

Je vais en demander. (Elle sonne, un domestique paraît, elle lui parle bas.)

ALICE, occupée à préparer le thé.

Marguerite, aidez-nous, s'il vous plaît.

MARGUERITE

Volontiers. (Elle rejoint Alice et Thérèse.)

ANNA, bas, à Hector.

Vous m'avez attirée dans un fameux traquenard.

HECTOR

Comment ?

ANNA

Il le demande ! Bon apôtre !... A Vienne, il était question d'une simple visite à mes filles... Histoire de les embrasser... Une généreuse inspiration d'Hubert... Ici, nouvelle chanson : Mon mari ne sait où donner de la tête entre sa maîtresse qui compromet ses filles et ses filles qui poussent à la roue quand la maîtresse les compromet... On veut me mettre sur les bras cette paire de tourterelles qui encombre la cage.

HECTOR

Vous les prendrez... Leur position fait pitié.

ANNA

Pourquoi mon mari ne sacrifie-t-il pas sa maîtresse, plutôt que moi ma liberté ?

HECTOR, riant.

Le renoncement de deux personnes est plus difficile à obtenir que le dévouement d'une seule.

ALICE, apportant une tasse.

Du thé, maman ?

ANNA, acceptant.

Merci.

THÉRÈSE, présentant le sucrier.

Combien de morceaux ?

ANNA

Deux.

MARGUERITE, survient avec une assiette.

Un petit gâteau ? (Les trois femmes restent groupées autour d'Anna.)

ANNA, en choisit un. A Marguerite.

Trop aimable !... Vous ne sauriez croire, Madame, combien il est utile qu'on me fasse si gentiment les honneurs.

MARGUERITE

Utile ?

ANNA

C'est me rappeler que je suis une étrangère... (Regardant ses filles.) Tout à l'heure, je l'avais presque oublié.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, HECTOR

Hector et Hubert achèvent une conversation. Hector assis sur le billard devant Hubert affaissé dans un fauteuil et fumant une pipe.

HUBERT

Mon cher, ce que tu m'apprends là m'ennuie extrêmement.

HECTOR

Comment ! il t'est désagréable de ne pas être cocu ?

HUBERT

Si c'était à faire, je ne demanderais certes pas à l'être... mais c'était chose soi-disant faite... Il n'y avait pas à y revenir... Est-ce que je m'en portais plus mal ?

HECTOR

Tu avais passé l'éponge... Je me rappelle qu'au premier moment tu n'étais pas si crâne.

HUBERT

Oui, la surprise... En somme, si on veut y regarder de près, j'ai été trompé... Pas de la façon que je croyais, mais trompé tout de même.

HECTOR

Tu y tiens ?

HUBERT

Évidemment, j'y tiens !... Je prévois un tas d'ennuis avec Anna... Tu ne devines pas ce qui la pousse à proclamer son innocence ?... C'est un coup monté... Au moment de partir elle compte s'attendrir et soupirer que seul j'ai été infidèle. Alors elle aura beau jeu pour me colloquer une foule de responsabilités encombrantes : l'avoir fait passer pour folle, ce qui nuit à l'avenir de mes filles ; héberger presque continuellement ma maîtresse, ce qui n'est pas non plus sans inconvénients... Je serai forcé de filer doux... C'est là qu'elle m'attend pour m'offrir un gentil petit pardon !... Vois-tu cela, qu'elle se jette à mon cou !... Il y aurait de quoi me faire filer au bout du monde.

HECTOR

Pour te cacher... Car il n'y a pas de doute, elle a le beau rôle... C'est ta mauvaise conduite qui l'a déterminée à fuir...

HUBERT

Eh ! Ne pouvait-elle pas endurer quelque chose ?... Elle avait des enfants... On ne déserte pas son foyer pour une piqûre d'amour-propre.

HECTOR

La piqûre était une grave blessure au cœur !

HUBERT

Si tu l'avais entendue hier... Il y a seize ans qu'elle ne m'avait vu et pas l'ombre d'émotion, elle m'a tourné en ridicule tout le temps.

HECTOR

Preuve qu'elle ne t'aime plus... Mais quand tu la trompais, c'était de la passion...

HUBERT

De la passion, celle-là !... Allons donc !... Elle parle de ses filles, du passé, des hommes qui lui ont fait la cour, avec un flegme !... C'en est irritant !... D'abord, nous savons quelle a été sa conduite à Vienne : irréprochable... Si elle avait pour deux liards de cœur, elle n'aurait pas mené une existence de momie.

HECTOR

A force d'énergie, elle se dompte au point d'être impassible... Le stoïcisme n'habite que les âmes passionnées.

HUBERT

Qu'en sais-tu ?... Et puis, où veux-tu en venir ? A constater que si tout marche à la diable chez moi, j'en suis cause !... Crois-tu que ce soit agréable à se dire ?... J'ai une conscience, tout comme un autre.

HECTOR

Le cri de ta conscience, c'est que ta femme devrait avoir tous les torts.

HUBERT

Eh bien ! oui, là !... D'ailleurs, tu l'admires beaucoup, ma femme... Hier, à dîner, tu la couvais des yeux... Tu l'as trouvé amusant, ce dîner ?

HECTOR

Au possible !... Ton air gauche contrastait si drôlement...

HUBERT

Avec la spirituelle aisance d'Anna... Sacrédié, il fallait l'épouser, puisqu'elle te semble si délicieuse !...

HECTOR

J'ai essayé... Elle t'a donné la palme.

HUBERT

Hein ?... Tu l'as demandée en mariage ?... Pourquoi m'en avoir toujours fait mystère ?...

HECTOR

Parce que je nourrissais le fol espoir de séduire ta femme, et qu'il était inutile d'attirer ton attention là-dessus... Si tu ne m'avais pas laissé croire qu'elle était enfermée, je l'aurais suivie à Vienne et aujourd'hui tous les torts ne seraient peut-être pas de ton côté.

HUBERT, riant.

Comment, comment, comment!... Ah! je m'explique maintenant bien des petites choses!... Et moi qui t'expédie à Vienne négocier un traité d'alliance!... Pardon de t'avoir rendu un peu ridicule, mon pauvre ami!

HECTOR, riant.

Revanche tardive, mais légitime!

HUBERT

Tu as dû bien souffrir?...

HECTOR

Quand ça?... Autrefois?...

HUBERT

Non, la semaine dernière, quand je t'ai proposé de me la ramener.

HECTOR

Pas du tout... je n'ai plus pour elle qu'une amitié

sereine... C'est vous qui m'êtes chers : tes filles et toi, gros ingrat !... Vous m'avez donné un foyer, vous avez été la famille du vieux célibataire... Tiens... tu devrais te réconcilier tout à fait avec ta femme !

HUBERT

Pour compléter ton intérieur ?

HECTOR

Fi !... Tu ne comprendras jamais un beau sentiment.

HUBERT

Alors, pourquoi ?

HECTOR

C'est le seul moyen de rendre une mère à tes filles.

HUBERT

Ah bien, oui !... Elle m'a carrément déclaré qu'elle ne veut pas s'en empêtrer.

HECTOR

Raison de plus pour l'y forcer en lui enlevant tout prétexte pour s'en aller... Serais-tu donc tellement à plaindre ?... C'est une femme idéale !

HUBERT

Merci !... J'ai pour Marguerite une affection toujours jeune, cela vaut mieux que rajeunir une ancienne affection.

HECTOR

Songe à tes filles !

HUBERT

Pardi, j'y songe !... Malgré la conviction que leur mère était coupable, je consentais à les mettre sous sa direction. N'est-ce rien, cela ?

HECTOR

Si, mais...

HUBERT

C'est tout ce que je puis faire. Marguerite a trompé son mari pour moi !

HECTOR

Oui, mais ta femme a refusé de te tromper avec moi.

HUBERT, montrant à Hector son image dans une glace.

Le beau mérite ! Mais regarde-toi donc ! Tandis que Marguerite m'a tout sacrifié : cela demande bien un peu de retour. Du reste, mes filles l'adorent... (Il s'approche du vitrage et montre un objet dans le parc.) Regarde... justement Thérèse et Marguerite se promènent ensemble... Thérèse pourrait tenir compagnie à sa mère... Mais non, elle préfère Marguerite. Vois comme elles sont bonnes amies.

HECTOR

J'allais dire, au contraire, qu'elles échangent des propos désagréables... Et je le maintiens... Margue-

rite est furieuse... Heureusement, Thérèse a bec et ongles... Se démène-t-elle, la petite enragée !...

HUBERT

Tu rêves !... Ah ! les voilà qui tournent derrière un massif. Thérèse riait, ma parole, elle riait quand je l'ai perdue de vue.

HECTOR

Grand bien vous fasse à tous !... Le plus clair de l'histoire, c'est que je repars aujourd'hui pour Vienne avec ta femme.

HUBERT, affectant un air tragique.

Dois-je le permettre après ta confidence ?

HECTOR, se prépare à sortir.

Serin, va !... Je te livre à tes réflexions... Qu'elles soient salutaires !

HUBERT

Jamais, jamais, jamais !... (Hector hausse les épaules et sort.)

SCÈNE II

HUBERT, seul.

Ainsi, je ne l'étais pas !... C'est bizarre ! Quand on a vécu pendant des années se croyant quelque chose, même quelque chose de pas glorieux, et

qu'on se découvre subitement le contraire, on est dépaysé...

SCÈNE III

HUBERT, MARGUERITE

MARGUERITE, hors d'haleine.

Ah! mon ami, j'ai des compliments à vous faire!... Je n'en puis plus, j'ai chaud, je suffoque!... Si je m'attendais!...

HUBERT

A quoi?

MARGUERITE

Vous m'avez fourrée dans un joli guêpier!

HUBERT

Comment?

MARGUERITE

J'ai été assez sotte pour vous encourager à inviter votre femme. M'en voilà bien récompensée!

HUBERT

Que lui reprochez-vous?

MARGUERITE

Ce n'est pas elle... J'aimerais mieux que ce fût elle!... Au moins je n'aurais pas le chagrin de voir des personnes auxquelles j'ai pour ainsi dire servi

de mère, se mettre contre moi d'une façon scandaleuse.

HUBERT

Enfin qu'y a-t-il ?

MARGUERITE

Je me promenais au jardin... Thérèse est venue me rejoindre et, sans autre préambule, elle m'a mise en demeure de filer d'ici... Elle suppose, la charmante enfant, que ma présence gêne sa mère... Si je disparaissais, Mme de Grécourt n'hésiterait probablement pas à s'installer chez vous... Entre elle et moi, ces demoiselles ont opté... Si je m'obstine à rester, on me rendra la vie dure, on me tournera le dos, j'en suis prévenue.

HUBERT

Thérèse s'est permis...

MARGUERITE

Elle m'en a dégoisé bien d'autres !... J'en cache la moitié, par égard pour moi-même.

HUBERT

Mais alors, mes filles savent qu'entre nous ?...

MARGUERITE

Il paraît.

HUBERT

Vous prétendiez le contraire !...

MARGUERITE, exaspérée.

J'ai menti, à présent !... Si c'est votre façon de me soutenir, il me reste à faire mon paquet.

HUBERT

Oh ! ne nous disputons pas !... Ce qui arrive est assez ennuyeux !...

MARGUERITE

Mme de Grécourt part dans une heure... Thérèse m'a donné une demi-heure pour me décider.

HUBERT

Je lui donne cinq minutes pour vous présenter ses excuses.

MARGUERITE

Faites la commission vous-même... Je vous promets une séance agréable !

HUBERT

Qu'elle ne s'avise pas de me manquer de respect, je la fourre au couvent !

MARGUERITE

Autant m'envoyer en prison... Si vous chassez vos filles à cause de moi, le monde me mettra hors la loi.

HUBERT

Alors que faire ?

MARGUERITE, prête à pleurer.

Pour un rien, j'irais me jeter à l'eau !

HUBERT, l'embrassant.

Allons donc!... Nous trouverons une solution plus gaie... Je divorcerai et nous nous marierons... J'avais toujours reculé par crainte du scandale, mais scandale pour scandale, celui-là nous tire d'affaire.

MARGUERITE

Un divorce empêchera-t-il Thérèse de me couvrir de boue?... Cette fille-là, je ne l'avais pas encore vue sous son vrai jour... C'est un démon !

HUBERT, rêveur.

Qu'il serait pourtant facile à ma femme de nous tirer d'embarras !

MARGUERITE, ironique.

Comptez là-dessus !

HUBERT

D'un mot elle apaiserait tout.

MARGUERITE

Attendez qu'elle le dise !

HUBERT

Laissons-la partir... Sa présence encourage mes filles... Nous en viendrons plus facilement à bout quand elles se sentiront isolées.

MARGUERITE

Je vais m'enfermer dans ma chambre... Aussitôt après le départ, vous me raconterez les adieux...

HUBERT

Surtout, ne vous désolez pas !... (Marguerite sort avec un geste éperdu.)

SCÈNE IV

HUBERT, ALICE

ALICE, entrant.

C'est maman qui était avec vous ?

HUBERT, brutal.

Non.

ALICE

Je croyais...

HUBERT

Tu écoutes aux portes maintenant ?

ALICE, souriant.

Si j'écoutais aux portes, je saurais avec qui vous étiez... j'ai entendu qu'on parlait haut, et comme j'hésitais à entrer, il m'a semblé qu'on sortait.

HUBERT

Alors, du moment qu'on se dispute, je suis avec ta mère ?

ALICE

Je n'ai pas dit cela.

HUBERT

Vous en dites bien d'autres, ta sœur et toi.

ALICE

Quoi donc, mon Dieu ?

HUBERT, embarrassé.

Hum !... Cela va finir, n'est-ce pas ?

ALICE

Expliquez-vous, papa... je ne comprends pas.

HUBERT

Tu comprends à merveille, et si tu as besoin d'explications, va en demander à Thérèse.

ALICE

C'est elle que vous grondiez ?

HUBERT

Ça ne te regarde pas !... Et dis-lui de ma part que je suis excessivement blessé de sa démarche... Je ne lui donne pas de conseils, mais si elle a un peu d'esprit, elle saura ce qui lui reste à faire.

ALICE, regardant malignement son père

Que lui reste-t-il à faire ?... On peut bien me le dire, je ne suis pas Thérèse.

HUBERT

Je ne... hum!... J'entends rester maître chez moi.

ALICE

Vous l'êtes, puisque la maison n'a même pas de maîtresse.

HUBERT

Oui, je le suis... Ceux qui l'oublient n'ont qu'à se bien tenir! Mets cela dans ta poche... Thérèse a parlé en ton nom et au sien, par conséquent vous vous partagiez les risques...

ALICE, avec fermeté.

Eh bien, papa, j'en accepte ma part... Ce que vous reprochez à Thérèse, je l'ai encouragée à le faire...

HUBERT

Tu as l'audace...

ALICE

Je suis tellement sûre de bien agir que je n'ai pas la moindre crainte... Thérèse et moi nous avons beaucoup souffert, papa... Jusqu'ici nous courbions la tête, parce que nous pensions ne pas avoir de mère. A présent qu'elle est retrouvée, nous la garderons à tout prix... La preuve qu'en le faisant nous usons d'un droit sacré, c'est que vous n'avez pas osé dire ce que vous reprochiez à Thérèse. Maintenant encore, vous ne le pourriez pas!... Cela me fait plaisir!... Il y a des choses qui crèvent les yeux chez nous et qu'on se respecte encore trop pour constater.

HUBERT, consterné.

Alice, ma pauvre enfant, je ne suis pas un méchant homme... Mais tu veux juger les personnes d'un certain âge avec ta jeunesse... Enfin, je t'assure, cette guerre au couteau... Vous avez tort !... La maison va devenir un enfer !

ALICE

Elle l'est depuis longtemps, papa !

HUBERT

Pour vous !... On m'assurait le contraire... J'aurais dû y veiller... (Il prend Alice dans ses bras, l'embrasse et la caresse.) Pardon, mes enfants, de vous avoir humiliées... Mais vois-tu, ma petite, ne suis-je pas bien puni en vérifiant à quel point vous m'êtes peu attachées ? Entre une mère que vous connaissez à peine, et moi qui ne vous ai jamais quittées, si vous hésitiez seulement une seconde !... Pas de danger ! Vous courez à elle ! Oh, je l'ai mérité !... Vous allez là où vous entrevoyez le salut... Moi-même je me rends justice : si votre mère est ici, c'est que je l'ai appelée... prêt à lui donner mes filles pour leur bien... Cela me fait tout de même de la peine que mes filles se précipitent si facilement sur la voie que je leur ouvre pour s'éloigner de moi.

ALICE

Mais non ! Qu'est-ce que Thérèse demandait qui vous a tant fâché ? Précisément cela : ne pas perdre maman, sans nous séparer de vous.

HUBERT

Je ne suis plus fâché : dis-le à ta sœur... C'est votre droit de vous défendre.

ALICE

Contre vous !

HUBERT

Je suis sans défense contre moi-même !... cherchez un refuge près de celle qui peut vous secourir.

ALICE

Elle ne l'offre pas !... Nous voyons bien que son cœur est touché, mais un obstacle inconnu nous en sépare... C'est pour la retenir que nous tentions l'impossible !... L'impossible !... (Regardant son père avec une inquiétude câline.) Est-ce bien certain ?

HUBERT

Oui, mon enfant... Tu ne sais pas ce qu'il y a de faiblesse dans les vieilles âmes qui se cramponnent à la vie, au lieu de se préparer noblement à la quitter... N'insiste pas... D'ailleurs, vous êtes dans l'erreur en supposant que ma femme reprendrait sa place dans la maison... Elle est encore moins disposée à l'accepter que moi à la lui rendre... Nous sommes à jamais désunis.

ALICE

Pourtant, à dîner, assise en face de vous, elle causait si naturellement...

HUBERT

Signe que nous ne comptons plus l'un pour l'autre.

ALICE

L'irréparable la met à l'aise ?

HUBERT

Tout juste !... (Un silence.)

ALICE

Que deviendrons-nous ?... L'existence d'hier n'est plus possible aujourd'hui !

HUBERT

Suppliez encore votre mère... Qu'elle vous emmène !... Si elle refuse, eh bien, je vous autorise à partir demain pour la rejoindre à Vienne... Là-bas, quand vous lui direz que vous me fuyez, la conjurant de ne pas vous renvoyer dans un intérieur qui vous est odieux, elle aura pitié.

ALICE

Nous sommes à plaindre, en effet. C'est à qui se débarrassera de nous !

HUBERT

Voilà que tu exagères !... Tout le monde vous aime... Vois-tu, quand il y a quelque chose de détraqué dans un ménage, les enfants sont les premiers à en souffrir. C'est une loi... que la Providence... pour le châtiment des parents...

ALICE, ironique.

Inflige aux enfants qui n'ont rien fait.

HUBERT

A quoi t'avancera de récriminer?... Je te laisse... Aie bon espoir!... Ta mère... telle que je la connais, vous l'attendrirez... Traitez avec elle... vous avez carte blanche. (Il sort avec un petit adieu de la main, très amical.),

SCÈNE V

ALICE, seule.

C'est-à-dire un billet de chemin de fer pour aller à Vienne!... (Elle tombe sur une chaise, la figure dans les mains, pleurant.)

SCÈNE VI

ALICE, THÉRÈSE

THÉRÈSE, venant du parc.

C'est bien le moment de pleurnicher! J'en arrive... O ma chère!

ALICE

L'entrevue a été chaude... On me l'a dit!

THÉRÈSE

Marguerite?...

ALICE

Non. Papa qui venait de recueillir ses doléances... Remercie le ciel qu'il m'ait rencontrée la première.

THÉRÈSE

Il était furieux ?

ALICE

Je te crois ! Pourtant il s'est montré brave homme, honteux et peiné de notre clairvoyance. Il te fait dire qu'il ne t'en veut pas.

THÉRÈSE

Victoire alors !... Il admet que Marguerite ne peut plus vivre ici ?

ALICE

Sous ce rapport, rien à espérer... Il assure qu'à son âge les affections paraissent plus précieuses qu'au nôtre... Enfin, pas question de renoncer à Marguerite... Il déplore, mais persiste.

THÉRÈSE

Que fait-on de nous ?

ALICE

Récompense honnête à qui nous adoptera... Tu as vu que je pleurais. Il faudrait un cœur solide pour entendre ces choses-là sans broncher.

THÉRÈSE

Bah ! On ne peut pas nous perdre dans les bois comme le Petit Poucet !

ALICE

Soit; mais on nous loge avec une belle-mère qui nous rendra malheureuses comme Cendrillon. Du reste, on nous laisse libres de ne pas accepter cette infortune.

THÉRÈSE

En quoi faisant ?

ALICE

En nous imposant à maman... Si elle se dérobe, papa nous conseille de la suivre à Vienne pour nous jeter à ses pieds... Peut-être, à la vue de ses enfants fugitives et suppliantes, se laissera-t-elle fléchir.

THÉRÈSE, riant.

Ce n'est pas déjà si mal imaginé !... Papa n'a pas trouvé cette idée-là tout seul. Marguerite la lui aura soufflée.

ALICE

Cela te fait rire, toi, qu'on nous envoie mendier un asile !

THÉRÈSE

Je ris de l'invention... Quant à la chose elle-même, je la trouve lamentable, mais prévue... Et puis, c'est assez malin pour réussir, et dame, à la suite de mon empoignade avec Marguerite, tout ce qui peut nous éloigner d'elle me sourit... Elle m'en a dit !... Et je te prie de croire que je n'ai pas été muette non plus... J'étais dans un tel état qu'il m'a fallu marcher un quart d'heure pour me remettre...

Je me croyais douce, patiente... N'empêche qu'elle en a entendu de fortes!... (Anna entre.)

SCÈNE VII

ALICE, THÉRÈSE, ANNA

ANNA, à Thérèse.

De très fortes!... Mme de Raon sort de chez moi!... Quand vous vous y mettez, ma petite Thérèse!... Lui proposer de déguerpir pour que je trouve la maison attrayante et m'y installe!...

THÉRÈSE

Nous avons bien cherché ce qui vous déplaisait ici...

ANNA, embrasse Thérèse.

Ce n'est pas vous, sûrement!... Elle vient de me parler sans beaucoup de ménagements, cette bonne Marguerite.

THÉRÈSE

Oh ça!... je m'en rapporte!...

ANNA

Elle m'accusait d'être l'âme de vos noirs complots, quand, au contraire, si quelque chose m'enthousiasme en eux, c'est qu'ils ne me doivent rien. Elle a fini par le comprendre et toute sa colère s'est re-

tournée contre vous. Elle prétend que vous êtes sans cœur, dépourvues de nobles sentiments, et que je puis m'attendre aux pires déceptions.

ALICE

Vous avez répondu ?

ANNA

En la dispensant de me signaler un danger auquel je ne crois pas.

ALICE

Oh ! c'est gentil !

ANNA

J'y croirais... On ne se défend pas quand on est triste à pleurer... Je songe à votre jeunesse humiliée, à cette science du mal qui renferme à vos yeux le secret de la vie... Je pense qu'au lieu d'une maman pour vous chérir, vous aviez une camaraderie louche. (Les jeunes filles tombent dans ses bras.)

THÉRÈSE

Vous ne nous abandonnerez pas ?

ANNA

Non, certes !... Dans une heure, au lieu de partir seule, je vous emmène.

ALICE

Maman ! Ah ! quel bonheur ! (De nouveau les jeunes filles se jettent au cou de leur mère, qui les écarte avec un sourire un peu

contraint.) N'êtes-vous pas récompensée en nous voyant heureuses ?

ANNA

Si je pouvais l'être avec vous !...

THÉRÈSE

Pourtant, vous redevenez notre mère...

ANNA

Ma chère Thérèse, vous êtes dans la peine, et je n'hésite pas à vous sauver. J'ai tué dans mon âme beaucoup de sentiments très doux, mais en tâchant d'épargner la bonté... A ce point de vue, vous trouverez en moi, soyez-en sûres, une véritable mère... Je suis comme les vieux saules creux : le bois mort du cœur n'empêche pas les branches de verdir et les oiseaux d'y trouver un abri...

ALICE, douloureusement.

Ainsi vous nous prenez rien que par charité.

ANNA

La charité qui consiste à offrir sa vie, à consacrer son âme, il n'y a pas d'humiliation à l'accepter, croyez-le, mes enfants... Et puis, sait-on ce que deviendra mon cœur auprès de vous ?... Il est entre vos mains, las de son abandon, tenté, lui aussi, d'accepter la charité... (Souriant.) Je vous livre un secret...

THÉRÈSE

Nous saurons en tirer parti... Au premier abord,

dans notre contentement d'être secourues, nous avons dû vous paraître égoïstes... Mais l'étions-nous tant que cela?... Tenez, Alice et moi avions projeté de nous sauver de la maison pour vous rejoindre à Vienne et vous supplier de nous recueillir... Ces idées-là viennent du cœur !

ANNA, enchantée.

Laquelle y a pensé la première? Vous, Alice?

ALICE, honteuse, jetant à Thérèse un regard mécontent.

Je ne me souviens plus...

ANNA

Allons, je ne le saurai pas... Me voilà forcée à partager ma reconnaissance... Et puis, le moment d'agir est venu. (Souriant.) Impossible de prolonger notre séjour ici, après votre scène avec Mme de Raon. Thérèse, cherchez votre père et amenez-le-moi, que je lui annonce nos grandes résolutions.

THÉRÈSE

J'y vais. (Elle sort.)

SCÈNE VIII

ALICE, ANNA

ANNA

J'envoie Thérèse plutôt que vous. Dans votre petite association elle m'a l'air d'être le ministre

des Affaires étrangères... C'est elle qui s'est chargée d'affronter Mme de Raon.

ALICE, riant.

Ministre de la Guerre alors... Ce matin, nous nous étions divisé la besogne. Pendant qu'elle expédiait Marguerite, j'essayais de convaincre papa.

ANNA

Sans succès ?

ALICE

Il a témoigné le regret d'être faible...

ANNA

Bien décidé à ne pas devenir fort ?

ALICE

Ajoutant que s'il rompait avec Marguerite, ce ne serait pas pour vous une raison de rester.

ANNA

Il disait vrai... Alors vous n'avez plus espéré qu'en moi ?

ALICE

Dans mon découragement je ne comptais plus sur personne... Je suis trop jeune pour comprendre ce qui vous éloigne de nous ; mais retrouverons-nous jamais cette maman qui nous berçait toutes petites, et qui a tant pleuré en nous quittant ?... Pourquoi

cela vous fait-il plaisir qu'on vous appelle maman, quand, au fond, vous l'êtes si peu ?

ANNA

Pourquoi, lorsque je détruisais en moi ce qui aime, n'ai-je pas réussi à tuer ce qui souffre?... L'un n'existe plus, l'autre s'attendrit encore pour un mot.

ALICE

La bonté a survécu dans votre cœur. Vous le dites, et on n'a qu'à regarder vos yeux pour le croire... Être bon, n'est-ce pas une façon d'aimer ?

ANNA

C'est aussi, chez les orgueilleux, une façon hautaine de rendre à la vie le bien pour le mal.

SCÈNE IX

ALICE, ANNA, HUBERT

HUBERT, affectant un ton très délibéré.

Thérèse m'apprend, chère amie, qu'on dépeuple ma maison?... Vous emmenez ces fillettes pour quelque temps?

ANNA

Vous m'y avez encouragée.

HUBERT, empressé.

Oui, oui, certainement... Elles sont à l'âge où il

faut voir du pays... Les voyages forment la jeunesse ! Comptez-vous encore partir aujourd'hui ?

ANNA

Plus que jamais... On attelle. Ces petites vont emballer rapidement ce qui leur est indispensable pour me suivre...

HUBERT

On leur expédiera le reste.

ALICE, timidement.

A tout hasard, nous avons passé la nuit à faire nos malles... Tout est prêt. (Souriant.) L'idée vient de Thérèse.

ANNA

Portez-lui mes félicitations... (Alice la regarde, regarde son père, sourit et s'en va.)

SCÈNE X

ANNA, HUBERT

HUBERT

Merci, Anna, merci... Pas en mon nom, bien entendu, mais au nom des enfants... Elles étaient réellement abandonnées... Ah ! vous me tirez d'une bien cruelle épreuve !

ANNA, très aimable.

Heureuse de vous rendre service.

HUBERT

Il devenait tellement impossible de conserver ici cette jeunesse, que si vous l'y aviez laissée, j'avais imaginé un petit stratagème. Un beau matin Alice et Thérèse débarquaient à Vienne, fuyant la maison paternelle pour implorer votre protection... Vous n'auriez pas résisté !...

ANNA

Ce n'est pas vous qui avez trouvé cela ?...

HUBERT

Si !... Ma parole !

ANNA

Vous le leur avez proposé ?

HUBERT

Tout de suite... Pour les calmer... Elles étaient d'une agitation !...

ANNA, sourit avec tristesse.

Voyez, je m'inquiète de tout...

HUBERT

Vous prenez au sérieux votre rôle de mère.

ANNA

Trop, peut-être... Si mes filles manquaient de confiance... Qui sait ?... Je serais capable d'avoir du chagrin.

HUBERT

Elles ne seront pas ingrates... quoiqu'elles me plantent là sans abuser des regrets... Il faut être de bon compte : je n'en mérite guère.

ANNA

Oh ! vous en mériteriez !... si l'on n'aimait que pour être payée de retour !... (Le cœur gros, elle se dirige vers le vitrage du fond, et regarde dans le parc.)

HUBERT, à part.

Bon ! je n'y échapperai pas !... Voici la révélation de son innocence... La flèche du Parthe !... Tenons-nous bien !...

ANNA, revient brusquement.

On a oublié de prévenir Hector que j'emmène les enfants... Il devait m'accompagner, mais à présent que nous sommes en nombre, je n'ai plus du tout besoin qu'il se dérange... Soyez assez aimable pour aller l'avertir.

HUBERT, étonné.

Volontiers. (Il s'éloigne.)

ANNA, le rappelant.

Mon ami, c'est probablement la dernière fois que nous sommes seuls. Quittons-nous bien. Je n'emporte contre vous aucun sentiment pénible. Donnez-moi la main et adieu.

HUBERT, lui donne la main.

Adieu... Anna, moi non plus, je... Le passé est effacé...

ANNA

C'est entendu !... Quand vous aurez envie de voir vos filles, demandez-moi l'hospitalité. J'ai accepté la vôtre, ainsi ne faites pas de façons. Adieu.

HUBERT, indécis.

Je vais donc avertir Hector. (Fausse sortie.) Vous m'avez bien tout dit ?

ANNA

Pour Hector ?... Mais je compte qu'il va descendre et, s'il est aimable, nous conduire à la gare...

HUBERT

Il s'agit bien de lui !... je parle pour moi... Vous n'oubliez rien ?...

ANNA

Rien que je sache... Si vous voyez quelque chose...

HUBERT

Nous allons nous séparer comme cela... sur un simple adieu... sans une parole de...

ANNA

Hubert, nous pouvons vivre l'un sans l'autre... Des phrases n'empêcheront pas cette vérité d'être

évidente... Moi qui croyais vous être agréable en tournant court.

HUBERT

Tenez, vous êtes méchante de ne pas vouloir comprendre... Quand une femme innocente se donne pour coupable à son mari, qu'elle se plaît à l'écraser sous un déshonneur fictif, le moins, c'est qu'elle lui rende l'honneur lorsqu'elle ne l'aime plus... Or, vous ne m'aimez plus !... Eh bien, avant cet adieu tout sec, vous deviez me dire : « Hubert, je ne vous ai jamais trompé ! » et ajouter pourquoi...

ANNA, souriant.

Pourquoi je ne vous ai jamais trompé ?

HUBERT

Hé non !... Pourquoi vous vous êtes laissée accuser faussement.

ANNA

Ainsi vous savez... Mon Dieu, qu'Hector est donc bavard !... Je suis désolée, ayant à ma portée un moyen si facile de vous être agréable, de l'avoir négligé... On ne pense pas à tout !... Et vraiment, cette histoire de ma vertu semble si peu importante !...

HUBERT

Peu importante !... Pour moi, passe !... Vingt ans après, on s'est fait une philosophie. Mais pour vous !... Il y a des hontes qui salissent toute une vie.

ANNA, mélancolique.

Ma vie s'est refusé toute douceur par dégoût de ces hontes, et voyez, l'heure venue de m'en laver, je n'y pense même pas!... C'est beau de dompter sa nature!... Mais vous, votre philosophie, quoique vieille de vingt ans, n'a pas l'air trop dédaigneuse des petits secours.

HUBERT

A quoi bon faire le fier ?... Non, je ne refuse pas un peu d'aide... et une parole affectueuse, en vous en allant, eût été bien accueillie... Anna, je ne suis pas heureux... Si vous étiez moins indifférente, je vous le cacherais... Mais que suis-je pour vous ? Moins que rien... Sachez-le donc, Marguerite n'est pas l'amie qu'il me faudrait... Vous l'avez vue... Vous me voyez... Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en dire plus long...

ANNA

Je suis restée honnête et ma satisfaction est médiocre; vous avez servi vos passions, et votre félicité est mince... Mon pauvre ami tous les chemins mènent à Rome... Je vous plains, plaignez-moi... Je n'ai pas vécu plus seule dans mon abandon que vous dans vos intimités. Il pleut du ciel des croix qui ne choisissent pas les épaules...

HUBERT

J'entends les petites.

ANNA

C'est le départ... (Alice et Thérèse arrivent en toilette de voyage.)

SCÈNE XI

ANNA, HUBERT, THÉRÈSE, ALICE

THÉRÈSE

Nous voilà prêtes...

ALICE

Je crois que la voiture avance... Papa, il faut nous dire adieu. (Hubert embrasse tendrement ses filles.)

HUBERT, avec émotion.

J'abandonne peut-être sottement mon unique ressource...

ANNA

J'étais un hôte dangereux... Vous le constatez bien tard... Mon cœur arrivé pauvre s'éloigne à peu près riche. Hubert, merci encore de votre gracieuse invitation. (Elle fait passer ses filles, et tous se dirigent vers la sortie.)

RIDEAU

HISTORIQUE

DE

« LA NOUVELLE IDOLE »

HISTORIQUE

DE

« LA NOUVELLE IDOLE »

L'Amour brode m'avait attiré au Théâtre-Français un échec retentissant dont il s'agissait de prendre ma revanche. J'étais à la recherche d'un sujet de pièce et m'exerçais à des combinaisons d'événements. Voici une de celles que j'avais trouvées :

Un officier ne fait pas bon ménage avec sa femme. Celle-ci, sans avoir à se plaindre d'un mauvais procédé ou d'un tort quelconque, éprouve à l'égard du caractère de son mari une invincible méfiance. Elle est, au contraire, attirée vers un de ses camarades de régiment qui lui fait la cour, et finit par obtenir qu'elle viendra chez lui. En effet, elle y va, encore indécise sur les conséquences de l'entrevue, mais nous savons à quoi mènent les hésitations d'une femme qui accepte un rendez-vous. Elle est donc en grand péril près de cet homme que nous considérons comme un futur amant, qui manifeste sa joie et entame les supplications... Tout à coup,

une alerte !... On vient... La dame se cache dans une chambre voisine d'où elle entendra tout ce qui se dira... L'importun visiteur n'est autre que son mari. Alors se passe entre les deux hommes une scène lamentable. La veille au soir, au cercle des officiers, le mari a été surpris trichant au jeu et gravement insulté par son adversaire. Malgré les preuves qu'a fait valoir son accusateur, il a nié et il exige une réparation par les armes. Il demande à son camarade le plus intime de lui servir de témoin. Le camarade, qui l'oblige à s'avouer coupable, refuse en déclarant qu'il trouvera partout le même accueil. Là où le déshonneur est évident, pas de réparation possible. Le mari supplie humblement, bassement. Son unique chance de salut est que des amis jouissant de l'estime générale, veuillent bien le seconder. Le camarade est inflexible. Le mari s'en va désespéré, disant que même sous son propre toit il est assuré de ne pas rencontrer un cœur compatissant, et qu'il n'a plus qu'à se faire sauter la cervelle. A peine est-il sorti, que sa femme reparaît. En écoutant les doléances du misérable elle a éprouvé un sursaut de conscience. Le trahir au moment où tout le monde l'abandonne serait une lâcheté qu'elle ne commettra pas. Elle part et va le rejoindre.

J'en suis resté là. Tricher au jeu est un crime répugnant. Cet officier n'était décidément pas taillé pour être le héros d'une de mes pièces. — Oui, me disais-je, l'histoire serait, à la rigueur, acceptable, si le principal personnage se *déshonorait glorieusement.* Et devant ce simple énoncé du problème, il me semblait sage de n'y plus penser.

Mais un soir je lis dans le journal *le Temps* qu'un médecin de Reims est inquiété par l'autorité judiciaire pour avoir fait servir à des tentatives d'inoculation du cancer des malades de son service. Le médecin n'est pas nommé; c'est Jules Lemaître qui, quelques années plus tard, m'a fait connaître le véritable nom de mon héros. Que m'importait d'ailleurs ?... Mon respectable criminel venait à moi la tête haute. Le drame prenait corps.

J'ai écrit *la Nouvelle Idole* à Coin-sur-Seille, aux environs de Metz, du 5 au 28 mars 1895. Cette grande rapidité s'explique par un accès de goutte qui me tenait par la patte et me clouait devant ma table de travail. Ma pièce est donc venue au jour dans la douleur. Persuadé qu'elle dépassait la mesure de ce que peut supporter le public, je n'ai pas essayé de la faire jouer. A peine terminée je l'ai envoyée à la *Revue de Paris* où elle a paru dans le numéro du 15 mai 1895.

Ce n'est qu'après le succès du *Repas du lion*, en 1899, c'est-à-dire au bout de quatre ans, qu'Antoine et moi avons pensé à la faire représenter.

L'été précédent, en juillet 1898, pendant un séjour à Carlsbad, j'avais repris le texte de la *Revue de Paris*, et l'avais notablement développé. Le second acte a été remanié et en grande partie refait. Les tirades si souvent citées dans les manuels de littérature, celle des nénuphars en particulier, viennent de Carlsbad. Je n'avais plus la goutte ! Mon style reprenait une couleur de santé.

Il faut dire cependant que, dès sa publication

dans la *Revue de Paris*, *la Nouvelle Idole* avait fortement attiré l'attention et obtenu un grand succès de lecture.

Au théâtre jamais pièce ne fut accueillie plus chaleureusement. Dans le rôle du docteur Donnat, Antoine était très émouvant. Il s'y donnait de tout cœur. Mlle Bellanger lui fournissait la réplique avec une extrême simplicité. Elle comprenait que la petite Antoinette sera d'autant plus touchante qu'elle « donnera sa vie en gros au lieu de la donner en détail » comme s'il s'agissait d'un sou jeté à un pauvre... Les expressions « gros et détail » plus commerciales que tragiques, lui commandent une naïve inconscience. Il m'est arrivé, dans un théâtre de province, de voir une jeune Antoinette réciter toute son affaire de troisième acte, les deux bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude résignée d'une Jeanne d'Arc sur son bûcher. Elle était tout bonnement ridicule. La presse s'est montrée enthousiaste.

Dans *le Journal* Catulle Mendès disait :

« Réjouissons-nous. Voici l'œuvre d'un très haut, très généreux et très lucide esprit. Il commence bien pour nous, l'an qui achève ce siècle, puisqu'il donne à notre pays une si puissante tragédie, où toutes les races doivent s'intéresser; nous aimons voir en elle comme une saine et déjà mûre primeur du siècle prochain. France éternellement féconde et sans fin renouvelée en tes enfantements ! Tu offres toujours des espérances égales à tes souvenirs. Mais c'est mieux qu'une espérance, c'est une réalisation magnifique, l'œuvre de M. François de

Curel représentée ce soir au Théâtre Antoine. Encore au début d'un effort naguère illustré par ces deux drames d'angoisse et de déchirement : *les Fossiles* et *l'Invitée*, l'auteur de *la Nouvelle Idole* développe cette fois la plénitude de son jeune génie théâtral, — oui théâtral, — en une pièce, — oui, une pièce, — où le débat entre la science et la religion, entre les deux fois, entre les deux fanatismes que l'un et l'autre engendrent, — débat éternel mais hyperactualisé par l'anxieuse âme moderne, — se résout, s'apaise, en l'admiration et l'amour de deux sacrifices différents quant à l'espoir des martyrisés, équivalents par l'excès et la beauté du martyre. Pour la première fois sur la scène française, — après trop de tentatives médiocres, pédantes et puériles en même temps, — des idées abstraites en opposition sont devenues des êtres réels en conflit, réels et vivants, d'une humanité si douloureuse qu'elles créent, dans la sublimité spirituelle, un poignant drame sensuel; et toute une littérature dramatique se répandra, comme une source, de cette heure qui est une ère. Est-ce à dire qu'elle devra être, qu'elle sera exclusive de tout autre art théâtral? Pas le moins du monde. Inévitablement elle aura ceci contre elle, que les entités susceptibles de devenir des individualités intéressantes pour la foule, — seul public du vrai drame, — sont rares; elle ne cessera pas, malgré la généralité des symboles, d'avoir quelque chose d'exceptionnel en sa matérialisation; et toujours, — selon, je l'avoue, mes instinctives préférences, — il sera possible à quelque poète doué du génie de faire une extasiante

et *neuve* merveille — après Shakespeare dans *Romeo et Juliette* et Corneille dans *le Cid* — avec l'amour d'un jeune garçon et d'une fillette contrarié par la volonté des parents. De même la plus extrême beauté des plus hauts et des plus profonds poèmes philosophiques, n'empêchera pas d'être un chef-d'œuvre, plus immortel peut-être, le sonnet, que rimera demain pour une cousine en jupon court, un poète enfant sous un églantier pas fleuri encore. Mais notre natif et perpétuel amour pour le drame dépourvu de tout ce qui n'est pas lui-même, pour la poésie dédaigneuse de tout ce qui n'est pas elle seule, ne doit pas nous rendre injuste envers ceux qui, du subtil, complexe, et épouvantable état d'esprit créé par la recherche moderne, tirent une émotion, une beauté, comparables à celles du drame le plus simple ou de la plus pure poésie ! Et devant le prodige accompli par M. François de Curel il faut se réjouir, je le répète, et s'enorgueillir. »

. . . . . .

De Léon Kerst dans *le Petit Journal :*

« Que vous ou moi, — d'intelligence convenable et de bonne moyenne ordinaire, — concevions un sujet de drame hardi, nous nous appliquerons à le traiter de notre mieux et, si nous pouvons réussir, nous nous estimerons fort heureux d'avoir créé une pièce de plus, capable de fixer un moment l'attention du public.

« Maintenant que ce même sujet de drame vienne à solliciter la pensée supérieure d'un homme comme M. de Curel, tout aussitôt les proportions vont s'amplifier, le cadre va s'agrandir, l'Idée impérieuse

et dominatrice va empiéter sur la donnée théâtrale jusqu'à n'en plus faire qu'un accessoire, et au lieu d'une pièce comme tant d'autres, vous allez avoir un chef-d'œuvre.

« J'ai bien dit un chef-d'œuvre. Et j'entends maintenir le mot; car jamais, si j'interroge mes souvenirs, je n'ai éprouvé sensation pareille ni émotion comparable... Que cela est beau! Et quelle puissance détient le penseur qui peut vous faire ainsi vibrer par la seule force de l'Idée et du Verbe qui l'exprime. »

. . . . . .

Sarcey réagissait contre la bonne humeur générale, ce qui était logique puisque, son goût n'étant pas d'accord avec le mien, il enregistrait comme un échec personnel la réussite d'une de mes œuvres :

« *La Nouvelle Idole* est une œuvre très curieuse mais c'est plutôt un dialogue philosophique qu'une pièce de théâtre. Elle aura sans doute le sort des ouvrages précédents de M. François de Curel ; elle sera beaucoup louée par la presse ; elle sera écoutée avec intérêt par un petit nombre de publics triés sur le volet. La foule n'y entrera point. [Il se trompait, la pièce a eu un nombre de représentations très respectable en France et à l'étranger.] Ce qui m'agace, c'est que François de Curel me semble le faire exprès... Il a des qualités indéniables d'homme de théâtre. Il y a, dans *la Nouvelle Idole*, une scène dont l'idée, au point de vue purement dramatique, est géniale. Voyez plutôt... » L'idée géniale, selon Sarcey, est celle du premier acte. Quant au deuxième, il ne lui plaît pas. Au troi-

sième je remonte dans son estime : « L'auteur a heureusement rencontré un dernier acte qui est délicieux, et de théâtre celui-là, » affirme-t-il. Tout compte fait, après avoir blâmé l'ensemble, au point de vue théâtral, il en réhabilite, en détail, la plus grande partie.

M. Robert de Flers dans *la Liberté :*

« *La Nouvelle Idole* fut publiée, il y a deux ans environ, dans la *Revue de Paris;* elle n'y obtint qu'un succès d'estime alors qu'hier au soir la représentation en fut quasi triomphale, tant l'art du livre diffère de celui du théâtre. [Les deux pièces, celle du livre et celle du théâtre, étaient assez différentes. Personne n'en a fait la remarque, cela n'a rien de surprenant, on avait eu le temps d'oublier, en quatre ans, le texte de la *Revue de Paris.*] Or, quoi qu'en disent certains critiques, M. de Curel est, avant tout, auteur dramatique. A peu près seul en ce temps où l'ironie, le scepticisme et la rosserie se partagent les scènes parisiennes, M. de Curel a eu la noble audace de porter à la rampe les conflits des plus graves problèmes contemporains. »

En général on avait parfaitement compris qu'en regardant agir mes personnages, je m'étais uniquement attaché à suivre en eux les influences parallèles de la science, de l'amour et de la foi. Il n'y a guère eu que les médecins à croire que *la Nouvelle Idole* était une sorte de pièce à thèse dont le but était de prouver que le savant n'a pas le droit de se livrer à des expériences sur le malade confié à ses soins. Pas le droit !... On vient de voir par le récit de la genèse de mon sujet, que je ne suis pas loin

de penser exactement le contraire, puisque, ayant besoin d'un criminel « glorieusement déshonoré » et « marchant le front haut », j'ai choisi un savant du genre de Donnat. L'ayant trouvé, ce n'est qu'en quelques lignes, au premier acte, que je me suis occupé du problème qui, aux yeux des morticoles, absorbe toute la pièce. La femme de Donnat, troublée par la perspective d'un scandale et qui, d'ailleurs, n'est pas fâchée de chercher querelle à un mari dont elle se détache, l'attaque, en effet, violemment. Ne faut-il pas qu'il se défende ?... Attaque et défense sont expédiées en cinq minutes et puis il n'en est plus question. Les idées suivent une autre pente. Dès la scène de l'auscultation d'Antoinette, on sent bien qu'un pouvoir, digne de se mesurer avec la science, se dresse devant elle... Quelques gouttes d'eau de Lourdes ont opéré une guérison que les remèdes du docteur ont été impuissants à obtenir. Sur le terrain des prodiges, la foi défie le savant. Ce que Donnat trouve de mieux à dire pour sa défense, c'est de comparer sa science adorée à l'idole sous le char de laquelle se précipitent les croyants. Il met donc en présence deux religions, deux fois... Ma pièce sera-t-elle le champ clos où elles se livreront bataille ?... Oui... mais ce sera un combat de générosité... Et c'est ce qu'on n'attendait guère à l'époque où j'écrivais *la Nouvelle Idole*. L'annonce d'une prétendue faillite de la science, proclamée surtout par Brunetière, passionnait les esprits. La science était accusé d'avoir vainement tenté d'apporter aux peuples une règle morale, prétention dont elle était bien innocente,

car elle se borne à tâcher d'arriver à la connaissance des choses grâce à l'expérimentation, ce qui lui fournit amplement de quoi s'occuper. Mais aussi, pourquoi des sectateurs trop zélés l'avaient-ils compromise ? Toujours est-il qu'elle portait injustement la peine de leur imprudence. Je me souviens que peu de jours après la publication de *la Nouvelle Idole*, étant allé voir M. Ganderax, un des deux directeurs de la *Revue de Paris*, j'ai eu l'honneur d'être présenté par lui à son éminent collègue, M. Lavisse, lequel, faisant allusion à ma pièce, s'est aussitôt écrié : « A la bonne heure ! Vous, du moins, vous ne maltraitez pas cette pauvre science. » Exclamation qui m'a ravi pour deux raisons : la première c'est qu'elle me prouvait que pour M. Lavisse l'intérêt de mon œuvre était bien là où j'espérais l'avoir placé; la seconde, c'est qu'aux yeux de cet excellent juge, j'avais su rester impartial entre deux notions que je respecte également. Je pense, en effet, que la nature humaine, si pesamment chargée de basses hérédités, ne doit négliger aucun des moyens de s'élever qui s'offrent à elle. Tendre vers Dieu par la foi, vers la vérité par la science, vers la beauté par l'amour... Telle est la conclusion de *la Nouvelle Idole*. En effet, n'a-t-on pas vu, au cours de l'action, nos personnages mettre à profit pour s'élever, l'un son amour, l'autre sa foi, le troisième son ardent désir de savoir ? Chacun d'eux est en contradiction avec les autres, m'a reproché quelqu'un. Pas du tout !... Admirer les actes de son prochain ce n'est pas se donner tort à soi-même. Loin de se contredire, ils s'entr'aident.

La Nouvelle Idole a été souvent représentée à l'étranger. En Italie elle fait partie du répertoire courant du grand comédien Zacconi. A Bruxelles elle a fourni une brillante carrière grâce au talent d'Henry Meyer. Elle est restée longtemps au répertoire du Théâtre Antoine, et fait maintenant partie de celui de la Comédie-Française, où elle est entrée en 1914, quelques semaines avant la déclaration de guerre. Les interprétations de Mlles Bartet et Bovy, celle de Féraudy resteront inoubliables.

Clermont-Ferrand, 22 juillet 1918.

LA NOUVELLE IDOLE

Pièce en trois actes, représentée pour la première fois
à Paris, au Théâtre Antoine, le 11 mars 1899
Représentée à la Comédie-Française, le 26 juin 1914

PERSONNAGES

	Au Théâtre Antoine	*A la Comédie-Française*
ALBERT DONNAT. . .	MM. A. ANTOINE	MM. DE FÉRAUDY
MAURICE CORMIER. .	GÉMIER	ALEXANDRE
DENIS.	ARQUILLIÈRE	CROUÉ
BAPTISTE	GRANJEAN	CHAIZE
LOUISE DONNAT. . .	Mmes S. DEVOYOD	Mmes BARTET
ANTOINETTE MILAT .	BELLANGER	BERTHE BOVY
JEANNE LEJEUNE . .	YVES ROLAND	LORA
EUGÉNIE.	BARSANGE	LHERBAY

La scène se passe à Paris, en 1895.

LA NOUVELLE IDOLE

ACTE PREMIER

Chez Louise. Petit salon très élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, JEANNE. Louise, en peignoir et pas encore coiffée, écrit. Jeanne arrive du dehors en toilette du matin, très simple. — Ce sont deux femmes d'environ vingt-huit ans.

LOUISE, à l'entrée de Jeanne, se retourne, surprise, et ferme son buvard sur la lettre qu'elle écrivait.

Tiens !... Déjà levée, Jeanne ?... (L'embrassant.) Bonjour !... C'est pour chercher un compliment que tu viens de si bon matin ?

JEANNE

Un compliment ?

LOUISE

Eh bien !... et le discours de Paul, hier, à la

Chambre ?... Ah ! il leur en a dit, des vérités. Le jour du grand nettoyage, c'est ton mari qui tiendra le balai... (Lui faisant la révérence.) Madame la Présidente du Conseil !... Et puis, plus tard, qui sait ?... Hein, si j'étais belle-sœur du...

JEANNE, tristement.

Vois-tu, Louise, ne pensons pas à ces splendeurs...

LOUISE

Quelle figure d'enterrement !... Vous arrive-t-il quelque chose ?

JEANNE

A nous, rien ; mais...

LOUISE

Je respire !... Dame, par le temps qui court !...

JEANNE

Tu as lu les journaux, puisque tu es si bien renseignée sur l'éloquence de Paul... Rien d'autre ne t'a frappée ?

LOUISE

Je n'ai pas ouvert un journal... C'est Albert qui, tout à l'heure, avant de sortir, m'a mise au courant. Il était plein d'enthousiasme pour son beau-frère !

JEANNE

Il ne semblait pas préoccupé ?

LOUISE

Très calme, comme à son ordinaire.

JEANNE

Il est à l'hôpital ?

LOUISE

Le matin, toujours.

JEANNE

Fais-le chercher... Vite !

LOUISE

Tu es folle !... S'il s'agit d'un malade...

JEANNE

Il s'agit de lui seul.

LOUISE

Tu demandais s'il avait l'air préoccupé ?...

JEANNE

Il a sujet de l'être, je t'assure... Tiens, ne perdons pas de temps.

LOUISE

Sonne, veux-tu ? pour qu'on attelle... Mais je perds la tête ! Il a pris la voiture !... J'y pense !... Il m'a quittée annonçant qu'il reviendrait de bonne heure pour recevoir quelqu'un.

JEANNE

Tu ne sais pas qui ?

LOUISE

Non. Qui crains-tu que ce soit ?

JEANNE

Personne !... On nous a formellement promis de n'envoyer personne encore.

LOUISE

Je t'en supplie !... Je ne sais rien, je ne comprends rien, tu me fais mourir à petit feu !

JEANNE

Ma pauvre chérie, tout s'arrangera... Dans ce monde, tout s'arrange !... Enfin, pour le moment, Albert est menacé d'une enquête... Ce matin, les journaux y font allusion sans le nommer, mais ce soir... demain, ce sera la grande nouvelle... Le scandale du jour !...

LOUISE

Que peut-on reprocher à un homme dont la science remplit toute la vie ?... Sa clinique, ses internes, son cours à l'École de médecine, ses ouvrages, on ne peut pas le tirer de là...

JEANNE

Ah ! science maudite !... C'est justement elle qui le perd... On l'accuse d'avoir fait servir ses malades à des expériences...

LOUISE

Et parce qu'un journal dit cela, tu admets, sans

l'ombre d'un doute, que ton beau-frère est un criminel !... Albert est un des premiers savants de son époque, la plus pure gloire de la France ! Quand nous voulons jeter des noms à la face de l'étranger, on cite Pasteur et, tout de suite après, Albert Donnat. N'importe ! On invente une stupide histoire et, demain, la bande des médiocres fêtera la chute d'un grand homme ! Sous quel triste régime de délations nous vivons ! Paul, quelle est son opinion ?... Il ne se méfie pas d'un chantage ?

JEANNE

C'est la première idée qui lui soit venue.

LOUISE

Eh bien ?...

JEANNE

Le préfet de police sort de chez nous.

LOUISE

Après le discours d'hier !...

JEANNE

Innocente !... Plus on les étrille... Il y a contre ton mari des charges tellement nettes que l'on ne peut éviter de faire une perquisition dans votre appartement, ce soir, vers quatre heures... pas avant. D'ici là, nous mettrons en lieu sûr toutes les pièces compromettantes : carnets d'observations, résultats d'expériences, etc...

LOUISE

Puisqu'on cherche des preuves, il reste donc un espoir que ce soit une calomnie ?...

JEANNE

Chercherait-on des preuves si l'on n'en avait pas déjà ?... La perquisition fait partie d'un cérémonial bruyant qu'il ne faut pas prendre au tragique. Les escamoteurs parlent toujours beaucoup, à la minute même où ils font passer la muscade sous les yeux du public. Paul est chez le directeur de l'Assistance pour veiller aux indiscrétions du personnel...

LOUISE

Ses expériences... de quelle nature ?...

JEANNE

Ton mari a inoculé le cancer à de pauvres diables.

LOUISE

Mais j'ai entendu dire à Albert que le cancer ne s'inoculait pas.

JEANNE

Il vient, paraît-il, de découvrir un microbe dont certaines cultures exaspèrent la virulence et qui donne l'affreuse maladie. Ses admirateurs, car il en a, prétendent que bientôt le cancer se guérira facilement grâce à un vaccin que ton mari est en train d'étudier.

LOUISE

Alors pourquoi persécuter mon mari? Il devrait être aussi glorieux que Pasteur!

JEANNE

Pasteur a vaincu la rage sans la communiquer à personne. En ce moment, quinze ou vingt misérables sont affligés de tumeurs mortelles qu'Albert a provoquées.

LOUISE

N'est-ce pas une calomnie?... Ce serait tellement criminel!...

JEANNE

Paul assure qu'on ne peut garder aucun doute. (Un silence.)

LOUISE

Dire qu'au commencement de mon mariage j'ai tant souffert à cause de cet homme!

JEANNE

Oui, je t'ai vue jalouse, jalouse de sa science!... J'avais beau te prêcher qu'une femme habile doit, au contraire, encourager son mari à se créer des occupations, tu ne voulais rien entendre. Pourtant tu voyais avec quelle persévérance je maintenais Paul dans la politique. Il est vrai que ses préoccupations électorales ne l'empêchaient pas d'être aux petits soins pour moi. Dame, j'ai eu de la chance!

LOUISE

J'en ai dans mon malheur! Albert n'a pas voulu

comprendre à quel point je me donnais entièrement à lui. Mon affection lui faisait-elle peur ? L'accusait-il de voler du temps à ses chères études ? Ou bien trouvait-il humiliant de tomber, lui si grand, avec ses espoirs de prodigieuses découvertes, aux pieds d'une ignorante ? En tout cas, nous partageons la même chambre, nous n'avons qu'un lit, nous sommes ce qu'on appelle un excellent ménage, et, en réalité, Albert m'est aussi étranger que cet homme, tiens, là, qui marche sur le trottoir d'en face. Et voilà pourtant ce que j'en suis réduite à décorer du nom de chance !

JEANNE

C'en est tout de même un peu, car tu serais dans une vilaine passe s'il y avait entre Albert et toi une union comme entre Paul et moi, par exemple.

LOUISE

Évidemment, mon cœur n'est pas atteint... J'ai pourtant la sensation d'un écroulement au dedans de moi-même... J'estimais hautement mon mari... L'austérité de sa vie, la tension perpétuelle de son intelligence vers un noble but : soulager l'humanité souffrante, lui rendre la douleur physique moins atroce... car la douleur morale... (elle fond en larmes) la douleur morale, il l'a eue sans cesse à ses côtés depuis dix ans, et il ne s'en est pas douté... Tu n'as pas su toi-même à quel point elle était profonde !... Ah ! laisse-moi pleurer : c'est mon droit, maintenant !... Je suis fière d'avoir été malheureuse auprès de ce monstre !

JEANNE

Louise!... Non, pas d'injures!... Un monstre?... Bah!... Un simple ambitieux... Paul l'a dit tout de suite : c'est l'ambition qui lui joue ce mauvais tour!... En pareille matière, on peut accorder à Paul qu'il s'y connaît... Et puis, n'exagérons rien... Tu n'avais pas l'air tellement à plaindre auprès de ce monstre...

LOUISE

Son orgueil m'écrasait, mais il s'inclinait vers les humbles avec tant de douceur!... comment me révolter?... Je n'étais pour lui qu'un point dans la foule, mais n'y avait-il pas un peu d'ingratitude à me plaindre d'y être mêlée, quand il dépensait ses forces, jour et nuit, au service des foules?... A ne juger que sur les apparences, sais-tu qu'il était souvent admirable?... Je l'ai vu, pendant des épidémies, gai, tranquille, d'une sérénité vraiment superbe... J'attribuais ce rayonnement d'audace heureuse au sentiment qu'il avait d'être utile et bienfaisant.

JEANNE

Pourquoi pas?... En somme, il y a de beaux traits dans son passé... Par exemple, quand il a gagné la diphtérie en opérant une petite gueuse... Je me rappelle un certain soir où on le croyait perdu... explique les choses comme tu voudras, tu étais joliment triste.

LOUISE

Cette fois-là, oui... je l'ai soigné de tout cœur!..

Au nom des malheureux, j'essayais de lui rendre le bien qu'il avait fait.

JEANNE, souriant.

En ton nom un peu aussi, je pense ?

LOUISE

C'est possible... du moins pendant les deux ou trois jours qu'a duré le danger... A peine sauvé, il a eu vite fait de me remettre aux pieds de son génie... Avait-il seulement remarqué mon zèle ?... Les hôpitaux fourmillent d'infirmières plus habiles que moi... Il n'avait pas deviné l'âme !... Dieu merci !... Tu as raison : c'est un bonheur qu'un attachement sérieux ne me retienne pas prisonnière. L'affreuse nouvelle que tu viens de m'apprendre est tout bonnement l'annonce d'une délivrance !

JEANNE, effrayée.

Louise !

LOUISE

Je suis parfaitement résolue à être libre désormais !... Je ne le subirai plus...

JEANNE

Rien de plus juste ! Tu n'aimes pas ton mari, tu n'as pas d'enfants... L'occasion est propice... Pousse le verrou, et dors en paix !...

LOUISE

Me murer vive ?... Une délivrance originale !...

Albert mérite la prison et c'est à moi qu'on l'offre ! Bien obligée, ma chère ! je n'ai pas encore dit adieu à tout espoir d'être heureuse en suivant les inspirations de mon cœur.

JEANNE, très émue.

Miséricorde, Louise, il ne manquait plus que cela ! Si je comprends bien, tu aimes quelqu'un ?...

LOUISE

Oui, j'ai une inclination...

JEANNE

Mais alors, ce n'est pas la peine de nous donner tant de mal pour tirer Albert du guêpier où il s'est fourré... Tu bouleverseras tout !

LOUISE, étonnée.

Moi ?

JEANNE, suivant son idée.

Songe donc aux conséquences d'un divorce !... Divorcer, c'est manifester d'une manière éclatante que tu crois ton mari coupable !... C'est son honneur, celui de toute la famille, traîné dans la boue !... C'est la situation de Paul ébranlée... Avec ce qu'il a d'ennemis, tu penses !... Ma chérie, nous avons toujours été deux sœurs parfaites... Au fond, il n'y a encore que ces liens-là... Avoir grandi dans des berceaux voisins, habillé les mêmes poupées, cuisiné les mêmes dînettes... Qui donc se parlerait à cœur ouvert si ce n'est toi et moi ?... Louise, je t'en supplie, fais cela pour nous, ne divorce pas !

LOUISE

Où prends-tu que je veuille divorcer ?

JEANNE, très heureuse.

Comment ! tu ne... Dame ! tu annonces coup sur coup que tu as une inclination dans le cœur et que tu es libre... Alors, le divorce ?... Nous en avions si peur !... Je n'ai vu que ça !... Hein ?...

LOUISE

Je n'ai pas regardé si loin... Il y a une heure, je me croyais encore enchaînée pour la vie !

JEANNE

C'est vrai !... Il ne faut rien brusquer... Ta vie s'organisera peu à peu... Bien sûr qu'Albert, après une pareille alerte, ne sera pas un homme difficile à mater... (Un silence.) Louise, donne-moi une preuve de confiance... Qui est-ce ?

LOUISE

Maurice Cormier.

JEANNE, avec découragement.

Encore un savant !... Est-ce que tu n'en as pas assez, de la science ?

LOUISE

M. Cormier s'est beaucoup occupé de psychologie, c'est-à-dire des choses de l'âme... C'est celui des jeunes philosophes qui a la réputation de savoir le mieux ce qui se passe en nous. Avec lui, du

moins, une femme ne souffrirait pas pendant des années sans que son compagnon s'en aperçoive.

JEANNE

Il donnera un nom grec à ta souffrance... D'ailleurs, un garçon correct, distingué et pas mécontent de lui... Un bon ensemble... C'est égal, si j'avais à disposer de ma personne, ce n'est pas ton psychologue qui m'ensorcellerait...

LOUISE

Aimant ton mari comme tu l'aimes, tu es mal placée pour juger...

JEANNE

Moi, hier — aujourd'hui, je lui en veux trop ! — hier, j'aurais préféré Albert. Il est beaucoup plus célèbre que l'autre, et, comme intelligence, infiniment supérieur, je crois... D'abord, n'est-ce pas en venant faire corriger ses travaux par ton mari que M. Cormier s'est introduit chez vous ?

LOUISE, avec un sourire hautain.

Corriger, pas tout à fait... Il y a quatre ans, Maurice est venu se renseigner auprès d'Albert, à l'époque où il écrivait son grand ouvrage : *la Personnalité sous-consciente*. Maurice n'est pas médecin, et il craignait d'expérimenter sur les névrosées qui sont ses sujets habituels, sans avoir auprès de lui un docteur. Albert est allé l'assister plusieurs fois... De là notre intimité.

JEANNE

C'est un préjugé, mais l'idée qu'on risque d'avoir

un petit enfant de l'homme qui a écrit : *la Psychologie du fœtus*... Brrr !...

LOUISE

Voyons, méchante, est-ce que j'en suis là ? Je ne sais même pas encore si j'éprouve un penchant bien sérieux pour lui. Je me promets seulement une félicité délicate à l'entendre analyser mes peines, rien de plus.

JEANNE

Ce bon M. Cormier, avec sa psychologie, remarque-t-il au moins l'impression qu'il produit ?

LOUISE

Non... J'ai toujours été très prudente.

JEANNE

Enfin, il a posé sa candidature ?

LOUISE

Depuis longtemps il me témoignait une grande amitié, parfaitement respectueuse... Hier, pour la première fois, il m'a mise dans l'embarras...

JEANNE

Ah ! c'est hier qu'il a brûlé ses vaisseaux ?... Voyez-vous le malin !... Car, dans le milieu qu'il fréquente, on a dû savoir au moins un jour avant le public la débâcle probable de ton ménage... Un bon point pour la psychologie !

LOUISE

Simple coïncidence, je t'assure...

JEANNE

Tu t'es montrée inflexible ?

LOUISE

En veux-tu la preuve ?... Lis la lettre que j'écrivais quand tu es entrée. Elle ordonne à Maurice de ne jamais revenir chez moi... (Louise va chercher une lettre dans son buvard. Pendant que Jeanne lit :) Ai-je l'air d'implorer une désobéissance ?

JEANNE, rendant la lettre.

Rien à lire entre les lignes : un coup de tranchet !

LOUISE, déchirant la lettre.

C'est trop beau !... Voilà ce que j'en fais !

SCÈNE II

LOUISE, JEANNE, BAPTISTE

BAPTISTE

Une jeune fille demande à voir Monsieur... Elle prétend qu'elle le connaît bien, ayant été dans son service à l'hôpital, et qu'il lui a donné rendez-vous pour ce matin.

LOUISE

Je n'y puis rien. Qu'elle revienne.

BAPTISTE

Elle a une lettre de Monsieur...

JEANNE

Tu m'as dit qu'il attend quelqu'un...

LOUISE

C'est vrai. Monsieur va rentrer... Qu'elle reste, à tout hasard...

BAPTISTE

Bien, Madame. (Il sort.)

JEANNE

Soignée par ton mari, à l'hôpital... Pourquoi la convoquer ici, et pas à sa clinique ?...

LOUISE

Il ne fait jamais cela pour personne. Serait-ce une malheureuse sacrifiée par lui ?... Ah ! mais, s'il a intérêt à la cacher, moi, j'aurais tort de ne pas la voir !... (Elle sonne. Baptiste rentre aussitôt.) Baptiste, priez cette personne de venir. (Il sort.) Je n'aurai pas à me reprocher d'admettre sans examen l'infamie d'Albert.

SCÈNE III

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE. Antoinette est une jeune fille de dix-huit ans, très frêle, qui serait jolie sans sa pâleur et son air maladif. Elle est en petit bonnet blanc et pèlerine bleue : costume d'orphelinat. Excessivement intimidée d'abord, elle s'apprivoise rapidement.

LOUISE

Vous comptiez voir mon mari, Mademoiselle. Je ne sais trop si ce sera possible.

ANTOINETTE

Il m'a écrit d'être ici vers dix heures.

LOUISE

Il est si distrait!... Dans le cas où il vous aurait oubliée, n'avez-vous rien à lui faire dire?... Je m'en chargerais volontiers.

ANTOINETTE

Madame est trop bonne...

LOUISE

Il s'agit d'une simple consultation?

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez été dans le service de M. Donnat?

ANTOINETTE

Oui, pour une maladie de poitrine.

LOUISE

Vous allez mieux?

ANTOINETTE

Beaucoup mieux. Notre médecin de là-bas ne pouvait en croire ses yeux. Si cela continue, à la fin de l'année on m'admettra au noviciat.

LOUISE

Vous êtes dans une maison religieuse?

ANTOINETTE

Oui. Un orphelinat, près de Chartres... Je m'appelle Antoinette Milat. Toute petite, je suis restée sans parents et Mme la comtesse de Cernay, chez laquelle ma mère avait été femme de chambre, m'a placée là.

LOUISE

Ainsi, vous serez religieuse ?

ANTOINETTE

Si ma guérison se maintient... Il faut qu'une sœur soit forte... S'occuper des enfants, veiller les malades...

LOUISE

Vous venez de Chartres exprès pour voir mon mari ?

ANTOINETTE

Oui, Madame.

LOUISE

Vous avez grande confiance en lui ?

ANTOINETTE

Ah ! bien, vrai, si je n'avais pas confiance !... Demandez un peu dans quel état j'étais quand on m'a conduite à l'hôpital... Personne ne pensait que j'en réchapperais... M. Donnat pas plus que les autres... Une fois, qu'il me croyait sans connaissance, il a dit à un interne que j'en avais pour deux ou trois jours... Alors, j'ai demandé les sacrements...

LOUISE

Et tout de même il vous a tirée d'affaire ?

ANTOINETTE

Il est si savant, et, avec cela, bon et patient... Bien des sœurs ne sont pas si douces que lui.

SCÈNE IV

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE, ALBERT

ANTOINETTE, à la vue d'Albert, poussant un cri de joie.

Monsieur le docteur !... (Il lui tend la main, qu'elle prend dans les deux siennes.)

ALBERT

Ma petite Antoinette ! A la bonne heure !... Elle est exacte !... (Regardant sa femme. A Antoinette.) On vous a fait entrer ici ?

LOUISE, avec embarras

Oui, je...

ALBERT, froidement.

Bien ! bien !... (Serrant la main de sa belle-sœur.) Bonjour, Jeanne.

JEANNE

Albert, deux mots, s'il vous plaît.

ALBERT

Parfaitement. (Louise et Antoinette se retirent sur un regard d'Albert, et causent à l'écart.) Alors ?...

JEANNE

Vous savez ce qu'on dit ?

ALBERT

Mon fameux crime !... Est-ce pour me demander si je l'ai réellement commis ?... Rien de plus vrai. Vous voyez (montrant Antoinette et sa femme) ce petit espionnage pouvait être évité.

JEANNE

N'allez pas reprocher aux vôtres leur anxiété !... Cette enfant s'est annoncée comme sortant de votre service. Nous avons été effrayées... La laisser répondre aux questions des domestiques...

ALBERT, souriant.

Aux vôtres, qu'a-t-elle répondu ?...

JEANNE

Qu'elle vous vénère !... Quant à la vérité, je n'avais besoin ni d'elle ni de vous pour en être instruite... Nous avons vu le préfet de police, et je vous apporte des renseignements bons à noter.

ALBERT

Mes notes sont prises... Je viens de rencontrer votre mari à la porte du directeur de l'hôpital... Paul est vraiment bien pour moi dans cette affaire... Du reste, je me défiais, et, dès hier matin, j'étais allé prier un de mes amis de prendre chez lui certains papiers, dangereux à garder ici... Il viendra

les chercher avant midi. C'est Maurice Cormier, vous savez, ce jeune homme avec lequel j'ai publié un travail sur l'hypnotisme.

JEANNE

Je le connais... (Souriant.) Il a une qualité, c'est la discrétion ; car une personne qui lui a parlé de vous hier dans la journée ne s'est pas doutée que vous l'aviez vu dans la matinée.

ALBERT

Quelle personne ?

JEANNE

C'est insignifiant... Alors, dites, tout s'arrangera ?

ALBERT

Oui, j'ai les meilleures assurances.

JEANNE

Ainsi vous êtes tranquille ?

ALBERT

Complètement.

JEANNE

Et votre conscience ?

ALBERT

Elle et moi ne faisons qu'un

JEANNE

Tant pis pour elle !

ALBERT, montrant Antoinette.

Chère amie, voyez cette enfant. Elle est phtisique jusqu'à la moelle des os, et n'ira pas jusqu'au printemps... Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel, supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et utiles... ou plutôt ne supposez pas : c'est fait !... Franchement, suis-je bien coupable d'étudier dans ce pauvre petit corps, condamné à une dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières ?

JEANNE

Ce pauvre petit corps semble encore vivace... Il peut résister... se guérir... et alors...

ALBERT

Vous ne savez pas ce que vous dites... Je connais mon métier, n'est-ce pas ?... Irrévocablement perdue !...

JEANNE

Mais vous n'êtes pas infaillible !... Vous parlez comme un dieu !... Imaginez que cette fille guérisse de sa maladie de poitrine, et reste avec une horrible plaie, fatalement mortelle, infligée par vous ?

ALBERT

Je n'aurais plus qu'à me casser la tête.

JEANNE

Albert !... Est-ce qu'on dit ces choses-là ?

ALBERT

On les fait !... Si j'avais tué cette petite !... L'être le plus exquis !... en qui tout est bonté, piété, tendresse !... Elle a pour moi un véritable culte, mais si loin des passions vulgaires ! Elle m'adore parce qu'elle se figure que je sers les desseins de la Providence en soulageant des maux. L'admiration qui fait étinceler ses yeux dès que je parais est peut-être la plus glorieuse récompense qu'il m'ait été donné de connaître. Et vous osez supposer qu'à la légère je risquerais d'éteindre cette flamme ! Hélas ! je sais d'avance, à une heure près, la date où elle doit cesser de luire.

JEANNE

Vous avez en votre jugement une confiance aussi naïve que la foi du charbonnier... Avant de m'en aller, un petit conseil... Louise, quoique bien fâchée, ne songe pas à s'éloigner de vous... Il est possible qu'il lui échappe des expressions un peu vives... Ne les relevez pas... et je réponds de tout. Restons une famille unie.

ALBERT

Allons, Jeanne, vous êtes une bonne femme ! (Il lui serre la main.)

JEANNE

Au revoir. (Jeanne rejoint Louise, et toutes deux se disposent à sortir ensemble.)

ALBERT

Non, Louise, ne t'en va pas.

JEANNE

Je vous laisse. (Elle sort.)

SCÈNE V

LOUISE, ANTOINETTE, ALBERT

ALBERT, prenant sa femme à part.

Tu as cherché à voir cette fille pour la questionner, eh bien! tu vas assister à la consultation. (Geste hésitant de Louise.) Si, si, je le veux! Laisse-moi l'examiner ici, devant toi... Je ne crains pas ton jugement, ni celui de personne... Pourvu qu'on sache... (Allant à Antoinette.) Mon enfant, cela ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien?... (Regard affectueux d'Antoinette. Louise s'assoit dans un fauteuil. Albert prend Antoinette par les deux épaules, avec une amicale brusquerie, et lui tourne le visage vers la lumière.) Eh! mais... Nous avons beaucoup meilleure mine... Un peu engraissée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien?

ANTOINETTE, joyeusement.

Comme une marmotte.

ALBERT

On mange?

ANTOINETTE

Tout va mieux... Infiniment mieux...

ALBERT

Diable!... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, ôtez votre corsage... (Pendant qu'Antoinette se déshabille

Albert continue à l'interroger.) Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée... Hein ?...

ANTOINETTE, hésitant.

C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... (Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.) Oh ! à peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la sœur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... elle m'a emmenée...

ALBERT, allant à elle.

Pas tant d'histoires !... Où est-il, ce bouton ?... (Il se livre à un rapide examen.) Ça ne fait pas mal quand on appuie ?... Bien, je suis fixé... (Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.)

ANTOINETTE

Ce n'est pas mauvais ?

ALBERT

Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas ?

ANTOINETTE

Oui, Monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

ALBERT

Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin ?

ANTOINETTE

C'est ça, Verdier.

ALBERT

Je le connais ; il a été mon interne.

ANTOINETTE

Oh ! quand il parle de son maître !... Il vous admire tant !

ALBERT, ironique.

Bien obligé !... (Revenant à elle.) Écoutons cette poitrine, maintenant... (Il l'ausculte longuement.) Respirez fort !... Plus fort, sacrebleu !... Toussez !... Toussez encore !... (Il continue à l'ausculter avec une angoisse croissante.) Rien !... (Il se redresse et promène vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette :) Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?

ANTOINETTE

C'est que... monsieur le docteur !... c'est que vous avez l'air furieux... Cela va donc plus mal ?

ALBERT, rudement.

Vous êtes guérie !

ANTOINETTE, joyeuse.

N'est-ce pas ?... Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les sœurs, tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT

Qu'avez-vous fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT, s'exaspérant.

Quel régime avez-vous suivi ? Quels remèdes avez-vous pris ?

ANTOINETTE

Ceux que vous aviez ordonnés, monsieur le docteur ; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT, avec emportement.

Laquelle, voyons ?

ANTOINETTE, tremblante.

Ne grondez pas, Monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins... (Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde, atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.)

ALBERT

Allons, rhabillez-vous !

ANTOINETTE, achevant de s'habiller.

Monsieur, vous êtes terriblement en colère !... Je me repens d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie !... » il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas

pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous m'en voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous m'avez fait du bien.

ALBERT, distraitement.

Laissez donc!... Je pense à autre chose.

LOUISE, allant à elle.

Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas, lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui!

ANTOINETTE

Vous me croyez donc en danger, Madame?

LOUISE

Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie!
(Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.)

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT

LOUISE

Assassin!

ALBERT, lentement.

Oui, je suis un assassin !

LOUISE

Je ne sais pas de crime plus lâche !... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre !...

ALBERT

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver... Au point où elle en était, j'aurais renoncé à soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une amélioration, nous l'aurions traité d'idiot !... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devînt menaçant... Six mois ! L'éternité pour elle !...

LOUISE, ironique.

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir !

ALBERT

Eh ! je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois !... Ma sécurité était entière... Les gens comme moi, qui ont observé beaucoup d'agonies et qui réfléchissent, ne peuvent pas croire à une autre vie. Non, non, quand on voit chez des êtres intelligents s'en aller peu à peu l'esprit, la grâce, le sentiment, tout ce qui fait l'être humain, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus sur le lit de

douleur qu'une pauvre brute stupide et vagissante, on a conscience d'assister à la dissolution lamentable d'une créature et non à son glorieux départ. Eh bien! nous qui savons qu'après la mort il n'y a rien, nous avons un tout autre respect de la vie qu'un fanatique, un croyant. Enlever, fût-ce par erreur, une minute à l'existence que guette le néant, nous paraît le plus grand des crimes. Aussi tu ne peux pas te figurer les précautions que je prenais pour qu'aucune de mes études ne risquât d'abréger d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie normale une avance telle que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon diagnostic.

LOUISE

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guéri-

sons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle !...

ALBERT

Je n'en avais jamais rencontré...

LOUISE

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu !... Tiens, ne mens pas !... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux jours, je t'ai entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Élysée... Ta voisine, une femme sensible, te cherchait querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge... La vivisection !... Ah ! bien, oui !... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve ?... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT

J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays ?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dé-

peuplent le monde ?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon, souffre d'autres tortures que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement exploitées, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien...

LOUISE

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat ! Comme il manie le paradoxe !... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel !... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage !... Et puis, parle, à présent, de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du bon sens à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une observation neuve aux trésors de ta science ?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte ?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour orner d'une étiquette brillante ta misérable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on inscrive ton nom sous la coupole de l'Institut. La vérité, c'est cela !

ALBERT, avec force.

Non !

LOUISE

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre

jusqu'à l'évidence !... Elle est un aveu !... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne !

ALBERT

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger ?... Ai-je marchandé mon dévouement au plus pauvre, au plus abandonné ?... La diphtérie qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendiante, gibier d'hôpital et de bagne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime la mienne que j'avais la faiblesse de croire précieuse ?... Ai-je compté pour quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu ?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bonheur ?... Car j'étais heureux auprès de toi !... Qu'avait à gagner mon ambition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours ?... Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mourir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent vers une lueur de beauté... le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur !... Lorsque, penché sur un pestiféré, je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile ; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal !... Le peu de science que je portais en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines,

et, au contact de la nouvelle idole, pour employer ton expression, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur un fanatisme de prêtre... Pourquoi la science, qui sauve tant de gens, ne verrait-elle pas — privilège d'idole !... — les gens se faire écraser sous les roues de son char ?... Elle est assez grande pour exiger cela ! (Un silence.) Louise, il me semble cependant que tu dois comprendre. Tu es de celles qui meurent pour une idée !... Lorsque j'étais en danger, tu m'as veillé jour et nuit, merveilleuse d'abnégation, risquant mille fois ta vie pour un homme que... tu n'aimais pas.

LOUISE, émue.

Albert !

ALBERT, tristement.

Non, tu ne m'as jamais aimé... Je me suis fait des illusions que ton courage fortifiait. C'est aujourd'hui seulement que je vois clair... Il est visible que dans ton cœur personne ne plaide pour moi... Pardon de ma longue erreur... Je travaillais, me reposant sur ton affection avec une confiance qui aurait peut-être dû te toucher...

LOUISE

Ta confiance, à quoi pouvais-je la distinguer du dédain ?... J'étais, je t'assure, plus blessée que touchée... Cela ne m'a pas empêchée de te respecter, jusqu'à ce matin, comme un maître très grand et très bon.

ALBERT

Et à présent ?...

LOUISE

Tu me fais presque peur !... Toi qui reproches aux croyants de sacrifier trop facilement les existences, tu m'apparais un croyant plus meurtrier que les autres et sans avoir comme eux l'excuse d'offrir à tes victimes l'espoir d'un bonheur éternel. Cependant, j'ai compris : celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, n'y regarde guère à exposer celle des autres avec la sienne... Pendant que tu parlais, j'éprouvais une espèce de... d'entraînement... Mais c'est fini, vois-tu !... Je ne puis oublier cette enfant !...

ALBERT

Elle !... Ce que tu as promis... de la prendre avec toi... c'est une bonne action... bonne même pour moi...

LOUISE

Que veux-tu dire ?... J'ai agi sans savoir... par instinct... par pitié... Je n'avais pas songé !... Elle !... chez toi !... Cette vie en commun !... (Se couvrant la figure des deux mains.) Oh !...

ALBERT

Je t'en supplie, ne change rien à ton projet... Te voilà terrifiée par ce rapprochement du meurtrier et de sa victime... Non !... Nous mettrons ordre à cela... Laisse-toi guider par ta charité... Je n'encombrerai pas... Retiens ce mot... Ta sœur m'a prévenue que, grâce à ta bonne volonté, la famille resterait unie ; mais, puisque je te fais peur, sois

tranquille, je m'arrangerai pour que ma présence ne soit pas trop pénible... Dès maintenant considère-toi comme libre...

LOUISE

Albert, malgré ce que je n'ai pas eu la force de cacher, il ne faut pas me parler comme à une ennemie. J'accepte ma liberté : en toute loyauté, je le dois... Tu n'es plus l'homme que j'ai voulu pour mari, et je ne sais vraiment pas si j'aurai le courage de rester la femme de l'homme que je découvre.

SCÈNE VII

LOUISE, ALBERT, MAURICE

MAURICE, serrant les mains de Louise et d'Albert.

Eh bien, mes chers amis, décidément, on vous persécute !... Quelle contrariété !... (A Albert.) Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

ALBERT

Plus que jamais... (A Louise.) Il s'agit de papiers que...

LOUISE

Je suis au courant.

ALBERT, à Maurice.

Un simple cahier à fourrer dans votre poche... Je vais le chercher... (Il sort.)

LOUISE, seule avec Maurice.

Je vous ai fait de la peine hier !

MAURICE

Oui...

LOUISE

Il ne faut plus souffrir à cause de moi.

MAURICE

Je lis ce qui se passe en vous !

LOUISE

Tant mieux !... cela me dispense de le dire.

MAURICE

Oh ! non !... Dites !

LOUISE

Ce n'est pas le jour !...

ALBERT arrive, les papiers à la main.

Voici... Ce sont des résumés d'observations et quelques notes... Ayez-en bien soin !

RIDEAU

ACTE II

Chez Maurice Cormier. Grande salle servant à la fois de cabinet de travail, de bibliothèque et de laboratoire. Bureau, lit, fauteuil articulé, plusieurs tables chargées d'instruments enregistreurs. Sur les murs, dans les espaces non occupés par les rayons garnis de livres, sont accrochés des collections de photographies scientifiques, des tableaux anatomiques, tout un assortiment de tracés aux crayons de couleurs, montrant des réseaux de filets nerveux, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, DENIS. Louise, en toilette sombre, chapeau et voilette, entre brusquement et va s'asseoir sur un fauteuil devant le bureau. Denis la suit. C'est un vieux domestique, carré d'épaules, à figure glabre, cheveux grisonnants.

LOUISE

Si monsieur Cormier n'y est pas, j'attendrai... Voilà tout...

DENIS, très paternel.

Bien, bien, ma petite... Ce n'est pas l'habitude que les dames qui ont affaire à Monsieur l'attendent ici... Vous avez une façon de courir à la première porte que vous voyez !... Nous sommes dans la salle

de travail, les étrangers ne peuvent pas s'y installer comme en pays conquis... Vous y viendrez à votre tour... Allons, soyez bien mignonne, et suivez-moi dans le salon d'attente.

LOUISE

Je ne sais pas pour qui vous me prenez... Monsieur Cormier ne vous grondera pas, j'en réponds !

DENIS

Pardi ! Monsieur sait bien que si je vous supporte, c'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Je suis prévenu de votre visite.

LOUISE, stupéfaite.

Prévenu ?

DENIS

Monsieur m'a raconté toute votre histoire ; ainsi...

LOUISE

J'ai une histoire ?

DENIS

Vous vous appelez Hortense, native de Chevreuse où vous habitez... Depuis deux ans vous êtes possédée du diable. Il ne vous tient pas toujours ; mais, quand il vous tient, il vous tient bien. Ah ! j'oubliais : vous êtes aveugle de l'œil droit.

LOUISE

Aveugle, moi, de l'œil droit ?

DENIS

Oui, du moins à l'état normal, car, pendant les crises, vous y voyez des deux yeux.

LOUISE

Vous vous trompez. Mes deux yeux sont continuellement parfaits.

DENIS

Bah !... Pourtant Monsieur m'a dit que le droit...

LOUISE

Il est donc possible qu'une femme soit aveugle et tout à coup se mette à y voir pendant une crise ?

DENIS

Oh ! il ne faut pas vous épater pour si peu. Nous avons mieux que ça. Léonie, par exemple ! Attendez, que je vous montre son portrait. (Il va décrocher un cadre contenant une collection d'une quarantaine de portraits de femmes, parmi lesquels il en cherche un qu'il montre à Louise.) Telle que vous la voyez, elle est aveugle.

LOUISE, examinant le portrait.

Avec ces beaux yeux-là ?

DENIS, avec importance.

Complètement aveugle. Cécité hystérique, qu'on appelle... Lorsqu'elle vient ici, on la conduit par la main ; mais Monsieur n'a qu'à l'endormir. Aussitôt qu'elle est en état de somnambulisme, il lui commande de retourner à la maison : alors elle y va,

toute seule, sans hésitation, sans demander son chemin à personne. Un chemin qu'elle n'a jamais parcouru qu'avec les yeux morts !

LOUISE

Je ne comprends pas : Monsieur n'a qu'à l'endormir ?

DENIS

Ah çà ! d'où sortez-vous ? Vous ne me ferez pas croire qu'on ne vous a jamais endormie ?

LOUISE

C'est pourtant la vérité.

DENIS

Eh bien, ça vous arrivera pas plus tard que tout à l'heure. Dès qu'on nous adresse une femme qui présente des phénomènes, la première chose à faire, c'est de l'endormir et de voir comment elle se comporte en état de somnambulisme.

LOUISE

C'est-à-dire qu'on l'endort, et puis qu'on la fait parler, agir ?

DENIS

Justement. (Prenant une photographie.) Tenez, voyez cette grande femme brune : c'est une Bretonne de trente ans, nommée Valérie. Hier, après l'avoir endormie, Monsieur lui a suggéré qu'elle était encore à l'âge de dix ans, et puis nous nous sommes cachés dans la chambre à côté pour voir ce qu'elle ferait.

Pendant plus de trois heures, nous l'avons observée changée en petite fille, jouant, riant, absolument comme une gosse. Je n'avais qu'à frapper contre le mur, elle se cachait sous la table en criant que Croque-mitaine venait la prendre. A la fin elle câlinait sa maman, qui est morte depuis longtemps. Cela produisait tout de même une drôle d'impression.

LOUISE

Je n'en doute pas.

DENIS

M. le docteur Donnat, de l'Institut, qui vient souvent travailler avec mon maître, est entré pendant qu'elle s'amusait à faire des petits pâtés de sable. Elle lui a demandé de la moucher.

LOUISE, montrant les portraits.

Ainsi toutes ces créatures sont des malades qu'on endort à volonté pour en faire des machines à pleurer ou à rire ?

DENIS

Mais oui, ce sont des sujets à Monsieur, des collègues à vous maintenant. (Se frappant le front.) Ah ! mais... j'y pense !... Parfaitement ! Je sais à quoi m'en tenir sur votre cas. Monsieur a dû vous mettre en somnambulisme chez vous. Bien entendu vous n'en savez rien, c'est tout simple ! Mais, pour moi, vous agissez en ce moment comme une somnambule. En insistant pour entrer, vous obéissiez certainement à une suggestion ; sans cela, vous qui

avez l'air timide et bien élevé, vous ne m'auriez pas ainsi bousculé ! Aussi, comme je me doutais du coup, j'ai eu bien soin de ne pas vous contrarier. Je ne tenais pas à vous avoir sur les bras avec la grande crise.

SCÈNE II

LOUISE, DENIS, MAURICE

MAURICE, apercevant Louise.

Vous !

DENIS, bas à Maurice.

Elle s'est tellement débattue pour rester que je n'ai pas osé la renvoyer.

MAURICE

Il n'aurait plus manqué !...

DENIS

Elle paraît nerveuse.

MAURICE, le repoussant.

Encore une fois, c'est bon.

DENIS

Du reste, rien de particulier. Agitée seulement. (Il sort.)

SCÈNE III

LOUISE, MAURICE

MAURICE

Je n'en reviens pas! Vous ici!... Comme je suis heureux! (Il veut lui baiser la main, qu'elle retire doucement.)

LOUISE

Non, laissez!... Il m'est pénible, dès le premier mot, de vous causer une déception, mais j'arrive un peu en égoïste, je n'apporte pas le bonheur... Ah! grand Dieu! quel bonheur attendre d'une créature en détresse?

MAURICE

En effet, vous avez bien des tourments!... Cette malheureuse accusation fait un tapage énorme. Mais soyez certaine qu'on n'a pas de preuves. (Frappant sur son bureau.) Elles sont ici, les preuves, et on ne viendra pas les y chercher. Cela n'empêche pas la situation d'être déplorable. Le coup a porté sur l'opinion. (Examinant Louise.) Vous avez mauvaise mine.

LOUISE

Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. C'est si terrible!... Albert, qui sait que je ne l'aime pas, est venu fièrement me rendre ma parole... Ce serait pourtant vilain de quitter mon mari au moment où tout le monde s'écarte de lui... Mais nos dernières années n'ont pas été bonnes, j'ai soif d'un peu de bonheur! Jusqu'à présent, l'idée de pouvoir être heureuse en dehors de lui ne m'était jamais venue.

Il m'inspirait un tel respect !... Même quand il me blessait, même quand j'en arrivais à le détester presque, il gardait une place à part dans mon estime. Mon âme s'était réglée sur la sienne au point qu'il me semblait impossible d'agir sans avoir les yeux fixés sur lui. Et le voilà qui s'effondre !... J'essayais de m'élever à sa suite ; lui tombé, moi, jusqu'où descendrai-je ? Que faire ?... Provisoirement, je n'ai ni accepté ni refusé la liberté qui m'était offerte. Voyez, je vous suppose l'âme assez haute pour qu'on n'ait rien à vous cacher... je suis triste... irrésolue... j'ai peur de me montrer... Ce matin, je n'osais pas sonner ma femme de chambre... Il me semble que dans la rue les gens me reconnaissent et se retournent avec colère. A part ma sœur, qui est admirable, mais absorbée par son ménage, aucune amie ne m'a donné le moindre souvenir... Albert est ferme comme un roc... Il a passé la matinée à l'hôpital et passera la journée à l'Institut. Son énergie me fait horreur... et envie !... Je sors de chez une bonne religieuse qui m'a donné la permission de recueillir une orpheline à laquelle je m'intéresse... J'espérais retrouver au couvent mes impressions d'enfance... très douces... Mais tout m'a paru froid et hostile... Les chapelles ont pour moi quelque chose de funèbre depuis que je ne prie plus !... Cette visite n'a fait que m'assombrir... je me sens si seule !...

MAURICE

Et vous n'avez pu résister au besoin d'entendre une parole amie ?... Vous m'aimez un peu ?

LOUISE

Parlerais-je avec cette confiance si je n'avais pour vous qu'une amitié banale ?... Vous voilà au courant de mon angoisse. Je me sauve d'une maison où tout me paraît lamentable et je ne voudrais pas être contente ailleurs. Eh bien, ce n'est pas à l'ami que je m'adresse, mais au savant. Il n'est question que de vos beaux travaux psychologiques. L'âme n'a pas de secret pour vous. Soyez, avec un désintéressement absolu, le médecin de mon âme. Voyez, je demande beaucoup, non pas à votre science, mais à votre loyauté.

MAURICE

C'est, au contraire, à ma science que vous demandez beaucoup... Infiniment trop !

LOUISE

Oh ! pas de fausse modestie !... Il est impossible que, devant un cas aussi simple que le mien, vous restiez à court... Mon mari m'inspire une véritable terreur. Dois-je la surmonter ? Le puis-je ?... Trouverai-je dans le sacrifice même la force dont j'ai besoin ? Au cas où l'effort deviendrait par trop lourd, ai-je, en conscience, le droit de faiblir ?... Si je n'ai pas ce droit, si je suis enchaînée pour toujours à mon devoir, je réclame un remède, un cordial, qui me rende l'énergie.

MAURICE

Mais quelle étrange prière !... Vous me désolez !

LOUISE

Étrange !... Pourquoi ?...

MAURICE

Vous demandez à mon pauvre savoir ce qu'il ne peut donner.

LOUISE

Alors c'est que je ne saisis pas bien en quoi consistent vos travaux. La psychologie, c'est pourtant la science de l'âme ?

MAURICE

De l'âme, oui... ou, du moins, des phénomènes que l'on a groupés sous ce nom.

LOUISE

On proclame que vous êtes un grand novateur en psychologie.

MAURICE

J'espère avoir donné à mes études une direction qui mène à de précieuses découvertes.

LOUISE

Lesquelles ?

MAURICE

Mais tout reste à découvrir en psychologie ! On ne sait rien ! Depuis des milliers d'années, on roule les bonnes gens avec des mots creux. L'âme ! Qu'est-ce que cela, l'âme ? L'a-t-on jamais vue, tou-

chée?... On assure qu'elle existe parce que la matière ne peut penser... Qu'en sait-on? Comment l'a-t-on vérifié?... On a l'aplomb d'ajouter : l'âme est immortelle!... L'âme humaine, bien entendu... Mais, quand je demande qu'on le prouve, on me fournit des raisons qui démontrent tout aussi bien l'immortalité de l'âme du chien. Pourquoi l'une et pas l'autre? Parce que dans tout cela il n'y a que rêveries de poètes suggérées par l'horreur du néant.

Aussi qu'arrive-t-il? Nous savons de quoi est composée l'atmosphère de la planète Mars, mais nous ignorons tout du souffle qui nous anime. N'est-ce pas le comble du ridicule? Ce ridicule, il faut lui échapper. Nous sommes quelques-uns qui avons résolu de fonder enfin la science de l'esprit humain sur l'expérimentation, sans laquelle il n'y a pas de certitude. Ici nous ne travaillons qu'à cela.

LOUISE

Vous n'allez pas prétendre que cette collection d'instruments bizarres sert à pénétrer la nature de nos âmes!

MAURICE

Si, je le prétends.

LOUISE

Cette petite machine, par exemple, absolument pareille à un baromètre enregistreur.....

MAURICE

Va nous fournir tout autre chose que la courbe des pressions atmosphériques. (Prenant la main de Louise.)

Tenez, si je la mets en communication avec l'artère de votre poignet au moyen de ce tube en caoutchouc, vous verrez se tracer une ligne sur le cylindre enregistreur, ligne dont les sinuosités seront en rapport direct avec les caprices de votre pouls. Regardez ! Si je frappe dans mes mains, comme ceci, vous avez beau avoir été prévenue, les zigzags de la ligne deviennent plus accentués, signe d'une agitation dont vous n'aviez même pas conscience. Si j'ouvre un livre et que je lise un passage noble ou touchant, la ligne prend une allure encore plus accidentée : vous êtes émue. Au contraire, si je tombe sur un passage ennuyeux, la ligne est à peine ondulée : vous somnolez. Concevez-vous quelles précieuses révélations nous obtenons en appliquant une pareille méthode à toutes les opérations mentales, à toutes les sensations ? Nous parcourons les écoles, les casernes, les usines, les hôpitaux, et sur des centaines, des milliers de sujets, nous répétons des expériences qui consistent à émouvoir l'esprit en exerçant sur le corps un contrôle d'une incroyable minutie. Nos fils conducteurs s'accrochent aux nerfs, nos tubes s'adaptent aux bronches, nos pinces, nos leviers se contractent avec les muscles ; par les yeux, les oreilles, par les canaux sinueux des veines, par le labyrinthe des filaments nerveux, nous nous glissons jusqu'au sanctuaire de la pensée et nous touchons, oui, nous touchons l'inconnu qui vibre au plus intime de la personne humaine. De chacun de ces contacts il reste un procès-verbal. Tantôt c'est un de ces papiers enduits de noir de fumée, sur lequel court une bizarre ligne blanche, éloquente

pour qui sait la lire ; tantôt c'est un chiffre, une note... Nous récoltons ainsi une prodigieuse moisson, soigneusement classée dans d'innombrables dossiers.

LOUISE

A quoi cela mène-t-il ?

MAURICE

Ces documents sont conservés dans des publications spéciales. Jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai d'en amasser de nouveaux. Après moi, d'autres chercheurs expérimenteront avec des instruments perfectionnés en partant du point où je me serai arrêté. Ils entasseront sur mes collines de dossiers des montagnes de nouveaux dossiers, cela se poursuivra jusqu'au jour lointain où une vérité se dégagera, et alors la science psychologique sera constituée. Ce jour-là seulement, on saura si l'âme existe, si elle est immortelle, d'où elle vient, où elle va. Ceux qui disserteront sur le jugement, l'imagination, la mémoire, la volonté, le feront d'après des données certaines. Lorsque l'horlogerie mentale se détraquera, il y aura des horlogers nommés psychologues qui rétabliront d'une main sûre le rouage faussé.

LOUISE

Vous dites qu'il faudra longtemps pour en arriver là ?

MAURICE

Quatre ou cinq cents ans, ce n'est pas trop pour constituer une science.

LOUISE, avec une explosion d'ironie amère.

Dans cinq cents ans on saura si j'ai une âme et comment la guérir, et c'est aujourd'hui que je souffre! Voilà donc la science! Je sombre dans le découragement, elle m'offre le doute! Mais le plus humble prêtre auquel je raconterais ma douleur trouverait des paroles bien autrement consolantes!

MAURICE

A l'instant vous constatiez que les églises vous repoussent depuis que vous ne priez plus!

LOUISE

Les églises sont de pierre!... La charité d'un bon vieux curé me donnerait des forces, parce que je le sentirais fort de sa foi et qu'on a beau ne pas croire, le voisinage d'une conviction sincère inspire confiance.

MAURICE

Pauvre science, comme vous l'arrangez!... C'est vrai qu'elle le mérite un peu. Mais aussi vous l'invoquez précisément sur le seul terrain où elle ne peut vous secourir. Elle, qui triomphe si bien de la souffrance physique, est absolument désarmée devant la douleur morale... Et encore, non!... Pas tant que cela!... Nous recevons ici des femmes profondément souffrantes au moral, et qui, pourtant, nous quittent, dans bien des cas, véritablement soulagées.

LOUISE

Alors, pourquoi pas moi?

MAURICE

Parce que votre santé physique est excellente, tandis que chez nos sujets, à l'esprit malade correspond un stigmate corporel.

LOUISE

Par exemple de beaux yeux clairs qui ne voient pas ?...

MAURICE

Tiens, vous aussi, vous êtes savante !

LOUISE, ironique.

C'est d'avoir fait la conversation avec votre domestique... Figurez-vous qu'il m'a prise pour une possédée du diable que vous attendez. Ainsi, mieux vaudrait pour moi être cette malheureuse : votre science ne m'ajournerait pas à cinq cents ans !

MAURICE

J'espère, en effet, la guérir.

LOUISE

Par quel traitement ?

MAURICE

Je commencerai par l'endormir, puis je tâcherai, par suggestion, de la décider à ne plus croire qu'elle est la proie du diable. Je ne réussirai pas du premier coup, mais il est probable qu'en quinze ou vingt séances je parviendrai à l'affranchir.

LOUISE

Ah! si j'étais une malade, comme je vous supplierais de m'affranchir aussi par suggestion!

MAURICE, souriant.

Au fait, pourquoi pas?

LOUISE

Je suis une malade?... qu'on peut endormir?

MAURICE

Pas la peine, c'est fait!

LOUISE

Je dors, moi?...

MAURICE

Je plaisante... Vous rêvez, tout au plus

LOUISE

N'est-ce pas vous qui rêvez?

MAURICE

Pardon!... J'ai toujours une petite théorie toute prête pour expliquer ce qui me frappe. Votre visite si soudaine pose un problème que je suis en train de résoudre. Il est résolu : vous êtes ici par suggestion.

LOUISE, ironique.

Quand vous êtes entré, votre domestique rendait absolument le même oracle.

MAURICE

Laissez donc ce vieux radoteur !... Oui, par suggestion. Hier, pendant le peu d'instants que nous avons passés ensemble, j'ai eu la vision très nette de votre image et de la mienne, seules dans cette chambre, comme nous voici maintenant. Mon regard aura reflété l'immense désir qu'éveillait en moi cette vision et il n'y a pas de magnétisme plus impérieux que celui du désir, surtout quand il s'adresse à un autre désir. N'est-ce pas un peu le cas ? Il est certain, Louise, que vous m'aimez.

LOUISE, ironique.

Dans la bouche d'un savant, voilà une affirmation qui n'est guère prouvée.

MAURICE

Permettez ! Je sais qu'il y a deux jours vous n'aviez pour moi qu'une inclination modérée. Mais aujourd'hui je compte absolument sur un allié qui oblige cette inclination à se transformer en amour.

LOUISE

Quel est cet allié ?

MAURICE

Le chagrin !... Dans la vie mentale comme dans la vie animale, la maladie s'attaque de préférence aux organismes affaiblis. Un moral affecté par une douleur profonde est mûr pour une crise morbide. Or il n'y a pas de cas pathologique mieux caractérisé que l'amour. C'est au point que, dans le lan-

gage populaire, amour et folie ne font souvent qu'un. Aussi l'être déprimé par l'infortune se trouve-t-il à moitié chemin entre l'amour et la démence. Ira-t-il vers l'un ou vers l'autre?... Aux circonstances de décider.

LOUISE

Selon vous, les gens heureux sont donc incapables d'aimer ?

MAURICE

Je ne dis pas cela! Mais, au milieu de leurs emballements, ils restent plus maîtres d'eux-mêmes. Les passions des gens heureux sont sages!

LOUISE, ironique.

Mes compliments à vous qui êtes heureux !... Quant à moi, mon sort est réglé d'avance : puisque j'échappe à la folie, je suis vouée à tous les délires de la passion. On peut, sans fatuité, se promettre mes bonnes grâces !

MAURICE

Que vous êtes mauvaise!... Je poursuivais simplement mon idée de suggestion. Vous souffrez, et l'amour naît de votre chagrin. Comme une amoureuse ne se possède guère mieux qu'une somnambule, vous accourez, sans fausse pudeur, toute surprise vous-même de vous trouver ici.

LOUISE, ironique.

Oh! que c'est vrai!... Savez-vous le soupçon qui

me vient en vous écoutant?... Il y a deux jours, lorsque vous cherchiez à me bouleverser par vos belles phrases, vous étiez prévenu d'une catastrophe. Osez dire que non!... Mon mari sortait de chez vous. Il était allé vous prier de lui venir en aide en recueillant ses papiers. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Depuis des années vous me guettez. Il doit y avoir ici, quelque part dans vos dossiers, une feuille d'observations sur laquelle vous notez l'envahissement de la souffrance en moi. Vous attendiez l'heure où je serais découragée, affaiblie par la peur et l'insomnie, prête enfin pour l'amour! Prévenu par Albert que le lendemain je serais au point où les grandes passions se développent, vous avez couru jeter dans mon oreille les premiers mots d'une habile suggestion! Ah! mes airs farouches ne vous inquiétaient guère! En me quittant, vous laissiez la porte ouverte au malheur, votre allié!... C'est d'un chevaleresque! Regarder l'amour comme une hallucination de malade, et consentir à être aimé!... Abuser d'une folle!... Tenez, mon mari, son crime est plus grand peut-être, mais moins...

SCÈNE IV

LOUISE, MAURICE, DENIS

DENIS

Monsieur le docteur Donnat demande s'il peut entrer.

MAURICE

Non, non... Je vais lui parler... La possédée de Chevreuse n'est pas arrivée ?

DENIS, regardant Louise.

Mais...

LOUISE, souriant, à Denis.

Non, mon brave homme, je ne suis pas elle.

MAURICE

Priez M. Donnat de patienter un peu. Dans cinq minutes je suis à lui.

DENIS

Bien, Monsieur. (Il sort.)

MAURICE

Votre mari sait que j'attends cette fille, et vient pour l'examiner avec moi.

LOUISE

Croyez-vous donc que j'aie peur de le rencontrer ? Vous oubliez que je n'ai plus de comptes à lui rendre. Qu'il vienne ! Ou plutôt non : ma présence l'empêcherait peut-être de parler.

MAURICE

Qu'aurait-il à me dire que vous ne puissiez entendre ?

LOUISE

Il a certainement un projet qu'il tient à me ca-

cher. Je me demande si son calme ne couvre pas une résolution désespérée. De notre conversation d'hier j'ai retenu cette phrase, dite avec une gravité vraiment impressionnante : je n'encombrerai pas.

MAURICE

Cela n'avait sûrement pas la moindre signification tragique... Je connais l'homme! Il a fait ce qu'il a voulu, et se moque parfaitement des sots qui clabaudent.

LOUISE

Non, il n'a pas fait ce qu'il a voulu ; et quand un homme de sa trempe commet une erreur, il ne se pardonne pas facilement.

MAURICE

Une erreur ?

LOUISE

C'est le secret d'Albert !... Vous allez le recevoir ici ?

MAURICE

Comme toujours. C'est ici que nous travaillons.

LOUISE

Je voudrais écouter ce qu'il dira. Voyons, lorsque vous avez ici la singulière dame que vous changez en petit enfant, je sais qu'il y a un coin d'où vous la regardez câliner sa maman morte depuis longtemps.

MAURICE, montrant une porte.

Quelquefois je vais là, dans ma chambre. Il y a derrière ce rideau une lucarne ouverte qui sert d'observatoire.

LOUISE

Je vais m'y mettre.

MAURICE

C'est sérieux ?

LOUISE

Très sérieux... je m'aperçois qu'on connaît mal les gens... il faut entendre ! (Elle se dirige vers la chambre de Maurice.)

MAURICE, pendant qu'elle passe.

Quand il sera parti, faites que je vous retrouve meilleure ! (Resté seul, il va ouvrir la porte par laquelle est sorti Denis et fait entrer Albert.)

SCÈNE V

MAURICE, ALBERT

ALBERT

Bonjour, cher ami. (Poignée de main.) Ne comptez pas sur moi pour travailler tantôt. Il y a séance à l'Institut et je tiens à y assister. Ce n'est pas le jour d'avoir l'air de me cacher. Vous avez vu comme on m'arrange dans la Presse. Est-ce assez complet ?

MAURICE

Je suis écœuré !

ALBERT

Que de venin bavé sur moi !... Les chers confrères !... Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile !

MAURICE

Maître, nous sommes beaucoup qui vous défendons... Les plus grands, les seuls qui comptent, vous aiment et vous plaignent.

ALBERT

Oh ! moi, je me place dans une situation d'esprit à ne plus souffrir... C'est ma femme qu'il faut plaindre !... Elle prend beaucoup sur elle, mais, je le vois bien, ma conduite lui fait horreur... Elle ne comprend rien à ce qui m'entraîne vers un but follement poursuivi. Mettez que tôt ou tard ma honte actuelle se transforme en gloire, cette gloire lui semblera toujours un bien mal acquis.

MAURICE

Une femme ne peut guère s'imaginer la fièvre de savoir qui vous dévore. Pas beaucoup d'hommes non plus, d'ailleurs... Les jurés sont remplis d'indulgence pour les crimes passionnels parce qu'ils ont tous été amoureux ; mais combien trouverait-

on de jurés pour qualifier votre action de crime passionnel ?... Ce n'est pourtant pas autre chose.

ALBERT, avec violence.

Un crime !... Vous appelez ça un crime ?...

MAURICE

Je me suis mal exprimé : c'est passionnel !... Vous avez agi dans le plein droit d'une ferveur d'investigation que j'admire.

ALBERT

A la bonne heure !... Parce que, vraiment, si vous m'aviez jeté la pierre, vous !

MAURICE

Moi ?

ALBERT

Regardez donc où vous êtes !... Voici une chambre où nous avons cultivé un nombre prodigieux d'hallucinations... Que faisions-nous alors ? Eh ! mon bon, réfléchissez un peu... Tirer de ce paquet de nerfs endoloris que nous nommons un sujet assez de personnages différents pour composer un roman, introduire à l'intérieur de son crâne autant de consciences variées qu'on pourrait poser de chapeaux dessus, — appelons les choses par leur nom, c'est tout simplement tuer des gens pour les remplacer par d'autres... L'idée d'un massacre ne se présente pas tout d'abord à l'esprit, parce que l'effectif des sujets reste complet... Pourtant il y a massacre, puisqu'il y a destruction de personnalités... Quelle figure vous faites !

MAURICE

La figure d'un prévenu pendant que l'avocat général requiert contre lui.

ALBERT

Vous avez tort... Il y a massacre, mais ai-je dit qu'on n'avait pas le droit de massacrer dans certains cas ?... On l'a !... ou sans cela je connais des gens dont la situation serait terrible... Moi, par exemple !... et beaucoup d'autres... tous ceux qui cherchent... écrivains aussi bien que savants, pourvu qu'ils soient novateurs...

MAURICE

Quoi donc, tous meurtriers !...

ALBERT

Oui, tous, ou peu s'en faut... Ceux qui anéantissent d'anciennes croyances brisent souvent les vases fragiles qui les contenaient... En détail, l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de soucis matériels, en bloc elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates, que supprimer une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve peut s'attendre à ce que, dans l'avenir, des créatures soient tuées à cause d'elle. Faut-il, pour cela, ne pas proclamer la vérité quand nous la dégageons ?... Allons donc !

MAURICE

Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres... Vous avez des maximes...

ALBERT

Les voilà bien tous !... Ils ne veulent pas contempler la mort !... Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face. Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas sans tricher. Le prêtre a l'autre vie : on se dit au revoir, on parle de lendemain, on donne des commissions pour le ciel... La mort n'est plus qu'un épisode des déplacements et villégiatures... Quant au médecin, généralement il fait de la mort un petit animal familier qui réjouit les salles d'hôpitaux, gambade sur les lits, chatouille les infirmières, casse les lunettes du professeur... Un singe tout à fait drôle... Qui donc en aurait peur ?... Il y en a parmi nous que ne satisfait pas cette insouciance de carabins. Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés que le capucin le plus pieux. La science ordonne : nous expirons avec l'enthousiasme des martyrs, ou égorgeons avec la cruelle soumission des dévots.

MAURICE

Dites donc, vous avez beaucoup médité depuis hier !

ALBERT

C'est vrai !... Il y a des heures dans la vie où il faut reprendre haleine devant le chemin parcouru et se demander vers quoi l'on marche.

MAURICE

Je ne suis pas de votre avis... Lorsqu'on s'est assigné un noble but et qu'on s'accompagne d'un bel acharnement pour l'atteindre, n'importe quel chemin conduit à des résultats certains. Il faut marcher, marcher toujours, sans se laisser ralentir par de vains scrupules sur le choix de la route, sous peine d'être distancé par de moins timorés.

ALBERT

D'accord. On doit trimer pendant des années sur les besognes les plus intellectuelles, avec la stupide patience du bœuf. Quant aux vains scrupules dont vous me signalez le danger, je crois que, sous ce rapport, je n'ai de leçons à recevoir de personne. Pourtant il arrive un moment où il faut lever la tête et regarder autour de soi, sans cela notre besogne, si intelligente qu'on la suppose, ne nous élève vraiment pas assez au-dessus du bœuf qui laboure, indéfiniment résigné, le même sillon. Tenez, je n'admets pas qu'on puisse être un savant, un grand, — non pas l'homme qui sait beaucoup de choses et peut n'être qu'un vulgaire pignouf, mais celui qui possède l'esprit scientifique, ce don sublime ! — eh bien, je n'admets pas qu'on puisse être un grand savant et ne pas jeter quelquefois vers le ciel un regard d'angoisse en y cherchant Dieu.

MAURICE

Alors je ne suis pas un savant.

ALBERT

Si, vous l'êtes !... Et jamais, jamais, cette question de l'Infini ne vous tourmente ?

MAURICE

Pour moi, elle est résolue. Pour vous aussi, d'ailleurs. Vous m'avez dit avoir tenu trop d'âmes sur la pointe de votre scalpel pour accorder la moindre créance aux hypothèses du spiritualisme.

ALBERT

Le jour où j'ai dit cela, je ne parlais pas en savant !

MAURICE

Encore une fois, quelle est cette rage de vouloir obliger les savants à s'occuper d'un problème qui n'a pas de données ?

ALBERT

Pas de données !... Mais qu'est-ce que ce sentiment d'éternité qui imprègne toute ma nature, au point que je ne puis pas penser à l'objet le plus vulgaire, une table par exemple, sans que ce terme comprenne toutes les tables qui sont ici, toutes celles qui existent, ont existé, existeront ?... Je nomme un objet : le voilà pourvu de caractères impérissables. Et mon esprit qui fait cela, mon esprit qui revêt d'immortalité tout ce qu'il effleure, serait

seul voué au néant ! Allons donc ! Le néant !... Pouvez-vous y penser sans frémir ?... Oh ! ne dites pas que oui !... On croit cela de loin !... Je connais la gloire. J'ai eu des heures de triomphe telles que si, dans ma jeunesse, on me les avait annoncées, je me serais écrié : « Après cela, je pourrai mourir !... » Eh bien ! j'ai eu cela, et je ne veux pas mourir ! Il m'est arrivé il n'y a pas longtemps, je vous dirai comment, de me poser le canon d'un revolver sur la tempe, avec la résolution d'en finir. Je sais jusqu'où peut aller l'horreur du néant ! Voyons, nous sommes l'un et l'autre bien pénétrés du grand principe de la science moderne, qu'à toute fonction correspond un objet qui lui est adapté. L'œil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de survivre qui émane du jeu de nos organes suppose forcément une survie. Pauvre roseau pensant, dont les racines s'enfoncent désespérément à la recherche d'un sol éternel, de quel droit vous, darwiniste convaincu, lui refusez-vous l'éternité ?... Ma raison, ma raison de savant, proteste... Et puis, quand elle approuverait... Ma raison !... Ce qu'elle me montre le mieux, c'est la profondeur des ténèbres où nos regards se perdent... Heureusement elle n'est pas mon seul moyen d'investigation. J'ai une imagination, j'ai un cœur, mon être est relié au monde par toute une trame frissonnante qui peut me renseigner mieux que ma raison. Dans la vie, est-ce elle qui vous conduit aux vérités les plus précieuses ? Est-ce elle qui vous montre le bonheur dans le regard d'une femme ?

Les grands mots qui gouvernent tout : la gloire, l'honneur, est-ce la raison qui les souffle à notre oreille ? Pasteur n'était pas un savant vulgaire, j'imagine, pourtant sa raison s'inclinait devant sa foi. Pourquoi voulez-vous que la mienne, parce que je ne crois pas en Dieu, se déclare satisfaite ? Trouvez-vous que sans Dieu l'énigme du monde soit simplifiée ? Moi, pas. Et alors le problème vient m'assaillir de tant de manières ! Ainsi, au mois de mai dernier, pendant le séjour que j'ai fait dans ma propriété du Dauphiné, j'allais souvent m'asseoir au bord d'un étang ordinairement couvert de superbes nénuphars blancs. Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges s'allongeaient, mais s'effilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu ?... » Et puis je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : « Ils n'arriveront pas ! Demain, je les verrai morts sur la vase... » A la fin, le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les belles fleurs de cire s'étalaient sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous

sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil !

MAURICE

Comment donc !... Il y en a plus d'un !... Le soleil qui vous attire est la vérité biologique. Le mien, c'est la vérité psychologique. D'autres tendent vers la vérité physique, la vérité mathématique. Autant de soleils que de sciences !...

ALBERT

Mais s'il y avait une vérité unique synthétisant toutes les autres? Mes petites têtes de nénuphars visaient toutes le même astre.

MAURICE

En cela elles représentaient mal les têtes humaines. Pour un savant qui lève les yeux, combien de milliers d'êtres les laissent errer au hasard !... Maître, sans sortir du profond respect que je vous porte, permettez-moi d'être étonné qu'un cerveau comme le vôtre se laisse troubler par une comparaison aussi superficielle. Je suis bien certain que là-bas, pendant que vous ramiez sur votre etang, elle vous a distrait un instant par son charme poétique ; mais vous ne lui avez nullement donné l'importance qu'à vous entendre elle prenait tout à l'heure.

ALBERT

C'est vrai.

MAURICE

J'en étais sûr ! Depuis quatre ans nous travaillons ensemble sans que vous ayez prononcé une fois le nom de Dieu, et aujourd'hui vous en parlez tout le temps. Savez-vous ce que cela prouve ? Que malgré votre vaillance ces malheureux événements vous ont fortement touché. Vous subissez en ce moment l'atteinte d'une crise religieuse dont la marche est parfaitement connue. Sous le coup de la terreur, de la maladie ou du chagrin, on voit les plus fermes esprits tourner à la superstition. Lorsque tout sur terre nous abandonne, nous cherchons un appui dans les nuages. Voilà pourquoi tant d'incrédules célèbres par leur intelligence sont morts entre les bras d'un curé ! Les défaillances de ce genre sont tellement fréquentes qu'on leur a donné un nom : « L'idolâtrie des moribonds ».

ALBERT

Maurice, à l'avenir, je vous défends de m'appeler maître. C'est vous qui êtes mon maître ! Voilà un diagnostic épatant !

MAURICE

Vous avez beau vous moquer...

ALBERT

Jamais je n'ai parlé plus sérieusement !... L'idolâtrie des moribonds !... C'est cela !

MAURICE

C'est au moins de la même famille !... Je ne puis y penser sans émotion ! Vous avez dû éprouver une terrible secousse pour en arriver là.

ALBERT

Écoutez ! Votre pénétration mérite une confidence. Ce ne sont pas les ennuis que vous connaissez : criailleries de journaux, enquête policière, qui auraient suffi à provoquer en moi des symptômes d'agonie. Deux fois en vingt-quatre heures je viens de passer par des angoisses d'une qualité tout à fait supérieure. D'abord j'ai découvert qu'une petite fille récemment sortie guérie de mon service avait reçu de moi une inoculation mortelle. J'ai été tellement saisi que peu s'en est fallu... (Il fait avec un coupe-papier le geste de se brûler la cervelle.)

MAURICE, avec indignation.

Oh bien, non !

ALBERT

Parfaitement !... jusqu'à minuit j'ai mis ordre à mes affaires, et j'étais résolu à en finir avant le jour.

MAURICE

Qu'une petite fille meure d'une de vos expériences, c'est désolant !... Mais qu'un homme tel que vous se... pour une... Non, non, non !...

ALBERT

Savez-vous ce qui m'a sauvé ?

MAURICE

Dame !... L'instinct de la conservation ?... Vous parlez du néant d'une façon...

ALBERT

Je demandais un jour à un général s'il n'avait jamais eu peur. « Peur ! Non, pas précisément, m'a-t-il répondu mais, au commencement d'une bataille, j'éprouvais un tel désir de savoir qui serait vainqueur que j'en devenais presque prudent. Être tué par le dernier coup de canon, alors que l'action serait décidée, m'était égal : jusque-là je voulais vivre !... » C'est une curiosité du même genre qui m'a sauvé. J'ai éprouvé un déchirement inexprimable à partir sans connaître la solution du problème que je poursuis depuis longtemps... Il s'agit, vous le savez, d'une découverte énorme !... Je crois être certain de guérir, avec un même vaccin, non seulement le cancer, mais plusieurs maux dont l'origine passait jusqu'à présent pour très différente... On n'a pas le courage de se tuer à la veille d'une si belle trouvaille. (Voyant que Maurice l'examine avec une insistance particulière.) Qu'avez-vous ?

MAURICE

C'est singulier, depuis un instant, vos yeux ont une expression... Positivement, vous me rappelez quelqu'un... J'y suis !... Une fille nommée Clémence, que nous avons étudiée ensemble.

ALBERT

Celle qui s'imaginait avoir tué son enfant ?

MAURICE

C'est cela !... Un enfant mort du croup et qu'elle adorait... Pour la guérir, — c'est même vous qui en avez eu l'idée, — après l'avoir endormie et lui avoir mis dans la main un couteau de cuisine, nous l'avons conduite près d'un canapé sur lequel était couché un mannequin d'osier habillé comme elle et nous lui avons dit : « Savez-vous qui est cette femme ?... C'est vous ! Il y a en vous deux femmes : la bonne mère qui pleure son enfant et la coquine qui l'a tué et doit être punie du dernier supplice. Vous tenez un couteau : profitez de son sommeil pour la faire périr. Vous vivrez tranquille ensuite... » Vous vous rappelez avec quelle furie elle s'est ruée sur son double et l'a lardé de coups de couteau. Je vois encore son regard lorsqu'elle est revenue de poignarder le mannequin...

ALBERT, lentement.

C'est-à-dire de se tuer elle-même !

MAURICE

Elle avait absolument vos yeux de tout à l'heure !

ALBERT

Ah !... (Long silence.) Pour la seconde fois, vous me remplissez d'admiration. On pourrait peut-être vous reprocher de ne pas tirer de vos observations tout le parti qu'elles comportent, mais, en tant qu'observations, elles sont renversantes ! (Avec une pointe d'ironie.) Vous êtes un instrument enregistreur de premier ordre !... Jugez-en ! Mon visage a la même

expression que celui de cette fille, n'est-ce pas? Apprenez donc que je viens de commettre un acte identique au sien : j'ai tué quelqu'un ce matin.

MAURICE

Hein ?

ALBERT

Vous connaissez la difficulté de mes expériences. J'opère sur des paralytiques qui sont toujours emportés avant que le virus n'ait atteint son plein développement. Eh bien! ce matin, j'ai institué une expérience qui promet d'être décisive, en inoculant un homme d'une vigueur exceptionnelle.

MAURICE

Je ne vous crois pas... Toute autre considération à part, dans le débordement d'indignation qui vous entoure, vous n'auriez pas osé !

ALBERT

J'ai osé !... Pas à l'hôpital, bien entendu, mais chez moi... Je disais qu'au moment de me faire sauter la cervelle, une curiosité folle d'arriver au bout de mon travail avait seule pu me retenir... J'ai travaillé !... (Tirant un papier de son portefeuille.) Voici une note à joindre aux documents que je vous ai remis. (Il lit à haute voix.)

« 28 octobre. — Homme de 43 ans, vigoureux, parfaitement sain. Aucune hérédité morbide. A quatre heures du matin, inoculation de dix centigrammes de virus n° 2 à trois centimètres sous le

sein droit. A quatre heures cinquante, léger accès de fièvre, avec frisson et nausées... »

MAURICE, lui arrachant le papier des mains.

Donnat, vous êtes tout de même un rude gredin !

ALBERT

Mon petit, avant de me condamner, vous oubliez une chose, capitale pourtant.

MAURICE

Laquelle ?

ALBERT

L'homme en question, cet individu vigoureux qui sera mort dans un an, eh bien ! il est maître de sa peau... S'il me l'a offerte ?...

MAURICE

Il a consenti ?

ALBERT

Oui.

MAURICE

Il sait à quoi il s'expose ?

ALBERT

Absolument. Il sait qu'avant d'être emporté par une atroce agonie, il se verra tomber en pourriture.

MAURICE

Il est assez intelligent pour se représenter les choses ?

ALBERT

C'est précisément son intelligence qui me l'a livré. Il comprend la grandeur de sa résolution.

MAURICE

Très beau !... Trop beau même !... A votre place, je serais gêné quand il me regarderait en face. La splendide découverte sera votre œuvre à vous seul. Si, dans l'ivresse du triomphe, vous songez à raconter l'héroïsme de cet homme, peut-être aura-t-il son nom dans le Larousse de 1950... Mais ce n'est guère probable !... Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie.

ALBERT

Mon collaborateur a ses raisons pour quitter ce monde sans désirer de récompense.

MAURICE

Un chagrin ?... Un remords ?...

ALBERT

Pourquoi pas simplement la passion de savoir ?... Au moment où je lui injectais le poison, j'ai surpris chez lui le sentiment qu'exprimait mon vieux général... que j'éprouve moi-même... Il avait peur de mourir avant de connaître dans toute son ampleur la découverte à laquelle il participe.

MAURICE

En voilà un qu'on peut comparer à vos nénu-

phars... La tige tendue vers la lumière !... tendue à se rompre !...

ALBERT, avec des larmes dans la voix.

Oui... et lorsque sa tige se rompra, s'il ne trouve pas un soleil... si la nature a mis en lui un impérieux instinct de vérité pour que la vérité suprême ne doive jamais luire à ses yeux, eh bien ! c'est une lâcheté de la nature !

MAURICE

La nature est lâche!

ALBERT

Vous croyez?... Au fait, c'est toujours au plus fort qu'elle donne la victoire.

MAURICE

Maître!... Vous avez des larmes plein les yeux...

ALBERT, souriant.

La nature qui fait cela!... Mais l'heure se passe, je suis en retard... Je vous enverrai régulièrement des bulletins à joindre au dossier de cet homme. Adieu ! (Il s'éloigne rapidement. Maurice, en revenant de le reconduire jusqu'à la porte, se trouve devant Louise.)

SCÈNE VI

LOUISE, MAURICE

LOUISE, très exaltée.

L'homme qu'il a tué, c'est lui-même !

MAURICE

Non, voyons !

LOUISE

Lui !... Ce matin, à quatre heures, au moment de l'inoculation, il était seul !... Et vous avez piétiné sur sa douleur, et vous lui refusiez l'éternité qu'il mendiait avec la mort dans les yeux ! Adieu, je vais rejoindre Albert ! (Elle sort.)

RIDEAU

ACTE III

Salon de Louise, comme au premier acte. — A la nuit tombante.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, EUGÉNIE. Louise entre, dans la même toilette qu'à l'acte précédent. Au moment où elle arrive par une porte, Eugénie, sa femme de chambre, vient par une autre porte. Au fur et à mesure que Louise se débarrasse de son chapeau, de sa pèlerine, de ses gants, Eugénie les reçoit et les range. Puis, comme le jour baisse, elle allume la lampe et ferme les volets. Tous ces mouvements doivent être terminés avant l'arrivée d'Albert.

LOUISE

Monsieur n'est pas rentré ?

EUGÉNIE

Pas encore.

LOUISE

Il n'est venu personne ?

EUGÉNIE

Non, Madame... Dieu merci, nous n'aurons pas la

police tous les jours!... Hier, je revenais justement de rendre la robe violette à la couturière, et voilà qu'au moment où je sonnais, c'est un agent qui m'ouvre la porte... J'en ai eu un battement de cœur...

LOUISE

Pas de lettres?...

EUGÉNIE

Je n'ai rien vu... Les journaux sont dans le cabinet de Monsieur; Madame veut-elle que j'aille les chercher?

LOUISE

Volontiers...

EUGÉNIE

Comment Madame s'habillera-t-elle pour dîner?

LOUISE

Je ne changerai pas de toilette.

EUGÉNIE

Madame fait bien : elle a l'air si fatigué!

LOUISE

Ah! j'oubliais!... Une jeune fille doit venir demeurer chez nous ce soir... Il faut avertir Baptiste de mettre son couvert... Où la logerons-nous?

EUGÉNIE

Il y a la chambre derrière la salle à manger...

LOUISE

C'est si petit!... On manque d'air... Pourquoi pas la chambre bleue?

EUGÉNIE

Ce sera tout un déménagement!... Il y a dedans une montagne de cartons et de vieilleries. (Albert entre.)

LOUISE, à Eugénie, lui faisant signe de sortir.)

C'est bon!... Dans un instant, j'irai voir. (Eugénie sort.

SCÈNE II

LOUISE, ALBERT

LOUISE, allant à son mari et cherchant à l'embrasser

Albert!...

ALBERT, la repoussant doucement.

C'est bien!

LOUISE, prise de timidité.

Tu me repousses?

ALBERT

Le mieux est de ne pas s'occuper de moi.

LOUISE

C'est que... Vois-tu, je voulais te dire... (Elle fond en larmes.)

ALBERT

Oh ! je t'en supplie ! pas de scènes !... Si c'est pour demander quelque chose, accordé d'avance... Tout ce que tu voudras pourvu que j'aie la paix ! (Il se jette dans un fauteuil avec accablement.) Chienne de journée !

LOUISE

Quoi ?... De nouveaux ennuis ?

ALBERT

Bah !...

LOUISE, amicalement.

Voyons, raconte... Où es-tu allé ?

ALBERT

A l'Académie.

LOUISE

Tu es sorti vers une heure, et l'Académie n'est qu'à trois heures... Qu'as-tu fait d'abord ?

ALBERT, impatienté.

Une visite à Maurice Cormier... Là !... es-tu contente ?

LOUISE

A Maurice Cormier ?... En quel honneur ?

ALBERT

J'allais lui porter un papier et lui poser une question.

LOUISE

Le papier?...

ALBERT

Une note à joindre au dossier secret; la plus curieuse de toutes.

LOUISE

Et la question?...

ALBERT

Une idée qui m'a passé par la tête.

LOUISE

Oui, mais laquelle?

ALBERT

Je m'aperçois, avec une surprise peut-être naïve, que le développement intellectuel d'un homme influe médiocrement sur sa vie. Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près les mêmes choses. Hier, lorsque tu m'as reproché mon crime, je me suis défendu, et bien défendu... je veux dire que mes excuses n'étaient pas de simples prétextes. Il y a certaines cruautés que j'ai le droit d'exercer pour un but supérieur, j'en suis convaincu. Eh bien! ma raison a beau m'absoudre, j'ai des remords, comme un voleur de grands chemins qui a tordu le cou d'un passant. A quoi bon mesurer la portée de ses actes avec une intelligence de savant, si on doit les déplorer avec une conscience de charretier?

LOUISE

C'est cela ta question?

ALBERT

Pas tout à fait... La voici... Pourquoi un savant, qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme immortelle, donnerait-il sa vie pour son prochain ?... Cela se comprend d'un brave imbécile qui compte être récompensé au ciel, ou d'un ignorant qui n'a pas la foi, et auquel les préjugés et l'atavisme imposent, sans qu'il s'en doute, le joug de la foi. Mais moi, par exemple, qui ai fait de mon existence un rêve studieux sans lendemain, quel motif puis-je avoir d'interrompre ma contemplation pour des êtres bornés, que je méprise ?... Mon devoir évident n'est-il pas de conserver à l'espèce humaine un type d'élite, une lumière, un phare?... Se sacrifier, soi savant, à un ignorant, c'est voler la société!... (Avec un rire nerveux.) Donc, si dans mon cœur je trouve un impérieux besoin de donner ma vie pour quelqu'un, il faut résister. Hein ! n'est-ce pas, c'est clair?

LOUISE

Qu'a répondu Maurice Cormier ?

ALBERT

Je ne lui ai pas posé la question.

LOUISE

Ah!...

ALBERT

Il est si loin de mes préoccupations!

LOUISE

Tu m'as fait toi-même une belle réponse lorsque tu t'es peint traversant les salles de pestiférés, fier de promener au milieu d'eux ta science comme une divinité bienfaisante devant laquelle les moribonds se relèvent guéris; respirant à pleins poumons cet air mortel parce que tu es avec ton idole... Si tu tombes écrasé sous les roues de son char, ton fanatisme en sera glorieux.

ALBERT

Tout cela n'est beau qu'en théorie... Ou plutôt, non... Tout cela est vrai... Absolument vrai... Je ne puis pas renoncer à le croire !... C'est la foi de toute mon existence!... Je le répète, il y a contradiction entre ce que je pense et ce que je souffre... On est parqué dans une humanité qui aime et qui pleure, forcé d'aimer et de pleurer avec elle.

LOUISE, cherchant à l'embrasser.

Tu es dans un jour où l'on pleure !...

ALBERT, se dérobant.

Ne crains rien, je suis de force à tenir le coup...

LOUISE

Laisse-moi partager ta peine... Pourquoi la question que tu n'as pas posée à Maurice, cette idée

d'un sacrifice qui s'impose à l'homme supérieur et qui ne s'explique pas, est-elle toujours sur tes lèvres?... Dis-le-moi...

ALBERT

Bah !... Ce ne sont pas des histoires pour les femmes !

LOUISE

Je comprendrais mieux que Maurice... Repose-toi sur mon cœur de femme ignorante, en oubliant un peu ton idole. Elle t'a trahi toute la journée, je le devine. A tes cris de détresse elle répondait par des dissertations pédantes...

ALBERT, très hautain.

Je te défends de tourner en ridicule ce que je respecte... Brisons là-dessus.

LOUISE

Ne sois pas fâché !... Si tu savais comme je suis malheureuse de me trouver tout à coup si gauche... moi qui cherche au contraire à te dire...

ALBERT

Dis-le donc !

LOUISE

Albert, tu as parlé de me rendre ma liberté... Je la refuse... je veux être ta femme. (Elle l'embrasse.)

ALBERT, sans se laisser aller à l'attendrissement.

Merci, Louise !... Mais, avant d'accepter, je dois

t'apprendre de mauvaises nouvelles... Le doyen de la Faculté m'a prévenu que les étudiants sont très montés contre moi... Il y aura du tapage à mon cours... On est d'avis qu'au lieu de tenir tête à l'émeute, ce qui est dans mon caractère, mieux vaut m'absenter pendant quelques mois, quitte à revenir lorsque les esprits seront pacifiés... Bref, en termes fort polis, je suis invité à prendre un long congé... Pour des raisons que je ne veux dire à personne, pas même à toi, ce congé sera définitif... Je donne ma démission... de tout... Plus d'école, plus d'hôpital... Tu vois que ta générosité t'entraînerait trop loin... Mon départ est un aveu... J'achève de me perdre dans l'opinion... Je suis un homme fini.

LOUISE

Que vas-tu faire ?

ALBERT

Quitter Paris, chercher une maisonnette bien retirée, et y achever mes jours.

LOUISE

Je te suivrai.

ALBERT

Allons donc!... Toi qui gémissais lorsque je t'emmenais pour quelques semaines à la campagne!... Ce matin encore, tu hésitais à rester avec moi, ici, au milieu des tiens, et tu veux partager un tête-à-tête qui peut durer toujours avec un réprouvé?

LOUISE

Oui.

ALBERT

Hier, c'était une autre chanson !... Ta conscience t'a donc fait des reproches ?... Ma foi, je t'en félicite, car je n'avais pas été très édifié de ton entrain à me jeter par-dessus bord. Ce que j'ai été sur le point de couper court à tes hésitations en te tournant le dos !... Mais une autre solution se présentait... définitive aussi... Va, que tu m'abandonnes ou que tu m'accompagnes, la différence n'est pas grande. Décide selon tes goûts. Tu montres enfin du cœur, on te tient quitte du reste.

LOUISE

Quelle solution as-tu adoptée ?

ALBERT

Tu la connaîtras toujours assez tôt.

LOUISE

Albert, je la connais !

ALBERT, incrédule.

Oh ! oh !

LOUISE

J'étais chez Maurice... j'ai tout entendu... j'ai mieux compris que lui.

ALBERT, froidement.

Dis nettement ce que tu as compris.

LOUISE

Tu as répété sur toi-même l'expérience dont va mourir cette pauvre enfant.

ALBERT

Ainsi voilà pourquoi tu restes ! Parce que ce ne sera pas long !

LOUISE

Je t'aime !... Voilà ce qui me ramène à toi !... Mais si ! Albert, il faut le croire !... Ah ! je comprends que tu aies des doutes, et je les mérite ! Pourtant, je te jure, mon cœur est tout à toi. Il t'appartient depuis que tu es mon mari, et tu l'as fait beaucoup souffrir ! Ce n'est pas de ta faute... Tu étais bon... Tu n'as jamais eu la volonté de me blesser, je le sais bien... et cela était !... Tu as l'air surpris... Tu n'admets pas qu'auprès d'un camarade affectueux et fidèle on souffre !... Réfléchis à ce que nous étions... Tu te plains de mesurer la portée de tes actes avec une intelligence de savant, pour les déplorer ensuite avec une conscience de charretier... Eh bien ! c'est le charretier seul qui me prenait dans ses bras ! Lorsqu'il cédait la place à l'être supérieur que j'adorais, je n'existais plus, je ne comptais plus !... Tu devrais pourtant te figurer ce que c'est qu'un pareil abandon, toi qui, toute la journée, viens de crier ta détresse à Maurice sans qu'une de tes paroles soit allée à son adresse... Ah ! j'en ai jeté, moi aussi, de douloureuses prières dans l'oreille d'un sourd !... Enfin, lassée, j'ai gardé le

silence ; mais d'apprendre à se taire ne console pas !... Il y avait des moments où je te détestais... d'autres où j'éprouvais des besoins de révolte... Le seul sentiment qui ne cessait jamais de m'enchaîner à toi, c'est le respect... Hier, je l'avoue, j'ai été lâche ! Ce sera le remords de toute ma vie ! Mais aussi j'avais été si malheureuse à tes côtés qu'il m'était trop facile de te regarder comme un bourreau. Lorsque je t'ai découvert meurtrier de cette jeune fille, je n'ai plus voulu voir en toi qu'un bourreau ! Et alors, oui, j'ai voulu ma liberté, et le premier usage que j'en ai fait, pauvre sotte gonflée de sentiments incompris, a été de courir chez Maurice... Je croyais qu'on va chez les psychologues pour être comprise, comme on va chez les bijoutiers pour être parée !... Mais, tout de même, ce que j'allais chercher là-bas, je l'ai trouvé : j'ai été comprise, non par le psychologue, oh ! non, mais par moi-même, en découvrant que je t'aime plus que jamais !

ALBERT

Dis-tu vrai ?

LOUISE

Mais que faut-il pour te convaincre ? Veux-tu ma vie ? Veux-tu me traiter comme Antoinette, comme toi-même ? Va donc ! Crible-moi de piqûres mortelles ! Attache-moi toute sanglante sur une table d'agonie comme ces chiens qui râlent dans ton laboratoire. Plus tu me briseras, plus je serai contente... Je donnerais ma dernière goutte de sang pour un regard de toi qui m'admirerait un peu !

ALBERT, se jetant dans ses bras.

Louise!... Ah! ma chère femme!... Toute une vie passée auprès de toi sans te connaître!... Qu'il faut donc payer cher le peu que nous savons!... Tous les mêmes : Maurice, moi, des gens qui contemplent de haut l'humble humanité, nous ne voyons pas ce qu'un enfant verrait... Notre œil est adapté aux choses lointaines, et ce qui frémit tout proche du cœur, ce qui sanglote à l'oreille, un mur nous en sépare... Pourtant nous ne sommes pas à l'abri du chagrin. Nous avons souvent besoin d'une poitrine de femme contre laquelle pleurer! Car je pleure! Il n'est plus question d'orgueil entre nous, n'est-ce pas? Je puis tout dire! Cette journée est atroce!... Un être s'agite en moi, qui se débat, qui meurt, et je ne le comprends pas! Il m'ordonne le sacrifice, je trouve le sacrifice une chose monstrueuse, et je me tue!... Ma fin est idiote!... Tomber en martyr quand on n'a pas la foi!... Parader devant le néant!... (Eugénie entre.)

SCÈNE III

LOUISE, ALBERT, EUGÉNIE.

EUGÉNIE

La jeune fille qui doit demeurer ici...

LOUISE, à Albert.

C'est Antoinette... J'ai vu sa supérieure dans la journée...

EUGÉNIE

Madame avait promis de venir examiner dans quelle chambre on logera cette demoiselle...

LOUISE

Faites-la entrer, je vous rejoins à l'instant. (Eugénie sort.)

SCÈNE IV

LOUISE, ALBERT, ANTOINETTE,

LOUISE, embrassant Antoinette.

Mon enfant, soyez la bienvenue.

ANTOINETTE, s'adressant à Louise et à Albert.

La mère supérieure m'a recommandé de vous remercier encore au nom du couvent...

LOUISE

Mon Dieu, elle m'a déjà remerciée plus qu'il ne fallait !... Je vais m'occuper de votre logement... Toute ma journée a été tellement prise ! A bientôt !... (Elle sort.)

SCÈNE V

ALBERT, ANTOINETTE

ANTOINETTE, allant à Albert.

Monsieur, je voulais vous dire... Cet après-midi, j'ai été questionnée...

ALBERT

Par qui ?

ANTOINETTE

Par la mère supérieure.

ALBERT

A quel sujet ?

ANTOINETTE

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT

Eh bien ! vous lui avez rendu bon témoignage, j'imagine, puisqu'elle vous laisse entre mes mains ?

ANTOINETTE

Soyez tranquille, monsieur le docteur !... Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris...

ALBERT, avec impatience.

Allez donc !...

ANTOINETTE

Que l'on vous accuse... Est-ce mal d'en parler ?... Je suis si tourmentée !

ALBERT

C'est stupide d'être allé vous faire peur !

ANTOINETTE

Oh ! ce n'est pas pour moi que j'ai peur !... Une

fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore !... Y a-t-il danger que l'on vous arrête ?

ALBERT

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

ANTOINETTE

Quel bonheur !... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété !... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir... A l'hôpital, vous restiez des dix minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez ! Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser !...

ALBERT

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

ANTOINETTE

Voilà !... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon !... (Baissant la voix.) Vous êtes si bon que vous avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfaitement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur... (Elle porte la main à sa poitrine.)

ALBERT

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE

N'essayez pas de me tromper... Un jour... j'étais si faible... comme morte... Vous avez dit aux internes : « Pauvre petite Antoinette ! avant la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis !... » Après la visite, vous êtes revenu seul, et vous m'avez fait une piqûre là où j'ai mal maintenant...

ALBERT

Alors, vous...

ANTOINETTE

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avions une sœur qui est morte de cela vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher... (Un silence.)

ALBERT

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait ?

ANTOINETTE

Comment ?...

ALBERT

Assassins, n'est-ce pas ?...

ANTOINETTE

Je savais bien que vous avez du chagrin ! Il ne

faut pas !... Vous m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens ? Je voulais être sœur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien ! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT

Il n'y a pas que les sœurs de charité qui savent mourir proprement !

ANTOINETTE

Les savants aussi !... (Elle se jette aux genoux d'Albert.) Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même !... » Ne faites pas cela, monsieur le docteur !... Vous m'avez pour vos observations...

ALBERT

Tu t'es dis cela, toi ?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir » ?...

ANTOINETTE, avec effroi.

Oh !... se suicider !... Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire !

ALBERT

J'en ai eu envie, pourtant !... Si tu me vois encore vivant, c'est que je me suis accordé quelques

jours de répit pour connaître la fin de mes travaux. En somme, une curiosité comme celle-là est pardonnable !

ANTOINETTE

Ah ! Monsieur, je crois bien, puisqu'elle sauve des gens !... Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez !... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais ?... Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT

Ah ! quel bien tu me fais !... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole !... Tu ne me la montres pas ridicule et pédante !... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double... vivre triple !... Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent !... Ah ! tu es bien de ma race, toi !... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au niveau du plus savant ?

ANTOINETTE

Du bon Dieu, Monsieur ! (Louise entre.)

SCÈNE VI

ALBERT, ANTOINETTE, LOUISE

ALBERT, montrant Antoinette.

Elle sait tout !

LOUISE

Elle te pardonne ?

ALBERT

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé. Elle arrive avec une simplicité magnifique au point où ma science n'a pu me conduire qu'au prix d'efforts surhumains : donner généreusement sa vie. Vois-tu, la plus merveilleuse invention trouvera toujours des contradicteurs, mais que je retire de la rivière, au péril de mes jours, quelqu'un qui se noie : riches et pauvres, intellectuels, ignorants, positifs et sentimentaux m'acclameront... Il y a donc une qualité d'actes dont la beauté nous attire tous !... Le voici, l'élan de l'humanité entière vers un soleil unique !... Je le cherchais où il ne fallait pas, dans les cerveaux, et je le trouve dans les cœurs !... Il y a un instant, je frémissais de rage contre ce je ne sais quoi d'aveugle qui m'obligeait à mourir, et je répétais avec notre ami Maurice : « La nature accueille ton héroïsme par une lâcheté !... » C'est bientôt dit !... La nature est-elle donc si lâche ? La loi du plus fort régit les corps, soit ; mais les esprits ?... Le plus grand symbole qui

ait pu s'imposer à eux, n'est-ce pas un instrument de torture : la croix? Quelle est donc la puissance assez forte pour que les yeux du monde entier soient fixés sur elle dans un désir d'immolation?... Toute marée dénonce au delà des nuages un astre vainqueur; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide? (Un silence.)

LOUISE

Albert, tu crois en Dieu!

ALBERT

Je ne crois pas en Dieu, mais je meurs comme si je croyais en lui... Voilà d'où me vient la paix! Ma force, c'est d'être compris par cette petite sainte! Mon salut, c'est qu'une pauvre ignorante me prenne par la main pour me guider vers on ne sait quelle splendeur. Tu vois, j'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais, le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales? Pour le moment, l'intelligence a sa logique, et l'âme, ce je ne sais quoi qui dépasse ma compréhension, mais qu'Antoinette définirait à l'instant, l'âme aussi a la sienne, très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu, et des cœurs ardents qui aiment avec ton héroïsme, que les philosophes ont à chercher des leçons de logique.

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Comment! tu parles d'apprendre quelque chose de nous!... Albert, je vais donc pouvoir vivre avec toi dans l'union que j'ai toujours rêvée? Il n'y a plus de barrière entre nous!

ALBERT, se dégageant.

Plus de barrière!... (Montrant sa poitrine à l'endroit de l'inoculation.) Tu oublies !...

RIDEAU

TABLE

DU TOME TROISIÈME

HISTORIQUE DE « L'INVITÉE » 7

L'INVITÉE 23

HISTORIQUE DE « LA NOUVELLE IDOLE » . . . 137

LA NOUVELLE IDOLE 151

4570. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Prix : 6 fr.